

Patricia Gury

*Le journal d'une
Yulhane*



roman

Le journal d'une Yulhane

Patricia Gury

Le journal d'une Vulhane

"Je vois passer un groupe de jeunes fils rieurs, jolis comme des poulains, à la touchante maladresse. Leurs voix sont encore vertes mais déjà de chaudes et basses inflexions annoncent la sensualité de l'ayon¹ fait. Combien ces graves accents ont de charme ! Irrésistiblement ils évoquent la volupté. Nos voix aiguës leur indiquent les subtiles hauteurs de la conscience. Leurs graves accents nous ouvrent les abîmes du corps et nous rapprochent du sol aux sourdes vibrations. [...]

Ma contemplation n'en est que plus émerveillée et purifiée par une pitié profonde. L'ayon n'a qu'un seul bien, sa beauté, que l'étendue flétrit impitoyablement en peu de saisons. A moins de trente cercles, il s'alourdit, s'empâte, doit combattre plus intensivement contre la pilosité envahissante, commence à perdre ses cheveux, à s'épaissir du ventre, à se dessécher des cuisses, etc... S'il cherche à combattre cet affaissement général, il attrape du muscle qui le bosselle et durcit, l'enlaidit d'une autre manière. La part que lui a concédé Déesse n'est pas la meilleure..."

¹ Faire "chanter" le *n*.

0

Presque nu, les jambes soigneusement épilées, le dos délié, la clavicule aérienne, l'épaule dodue, ses belles fesses charnues tendant la soie de la très courte tunique, charmant et nu, Shad dormait.

La puberté avait ombré sa lèvre fraîche, semé quelques poils follets, attendrissants, sur son menton pointu mais ses joues gardaient la délicieuse rondeur de l'enfance.

"Ce qui nous plaît en l'ayon, pensait-elle, c'est le contraste harmonieux entre les angles et les courbes."

Appuyée du dos contre l'arbre qui posait sur le beau corps endormi son ombre protectrice, immobile, l'air sévère et clos, une yulhane¹ le détaillait.

"Mais la beauté que chantent les poétesses, ce charnel et ayonin privilège de la beauté, n'est qu'une grâce éphémère."

Ses cheveux blancs tirés en arrière, serrés en un haut chignon, dégageaient ses traits accusés, déplissaient un peu le grand front olivâtre et sérieux, lourd d'images et de pensées.

Un assez gros pendentif gris, en forme de losange, jetait une note claire sur son vêtement sombre.

"La longue cuisse qui vient s'accrocher à l'angle d'une hanche délicate et sèche, le sexe, doux hochet, niché sous l'idéal

¹ Dans les mots issus de la langue yewhina : le "u" se prononce "ou".

pentagone du ventre plat, l'éventail de la lisse poitrine, arrêté aux nettes clavicules pâles, le maxillaire précis et la joue pommée, sont les atouts exclusifs du jeune fils."

Son regard épousait la candide et belle forme abandonnée. Les chairs azurées avaient une fraîcheur lumineuse. Doux et fin le profil se découpait sur la masse cuivrée des longues boucles emmêlées.

"L'espace autorise ces lignes parfaites, à la fois droites et rondes, désirables, troublantes... puis les brouille."

La yulhane se détacha de l'arbre, s'approcha, se pencha sur Shad.

"Toute l'ayonine séduction disparaît. Le charme s'efface..."

Elle défit son pendentif, allongea la main et, concentrée, le posa délicatement, comme sur une étagère invisible, un peu au-dessus de la poitrine de Shad, le posa, en l'air, sur rien.

Elle se redressa.

"...Et l'exigeante conscience, attristée et déçue, se détourne du bel objet."

Avec une légèreté de feuille, lentement, le pendentif commençait à descendre.

L'initiation de Luan Di (l'enfance)

- AaaaNnnnnHwô !

La fillette se fendit et, sur ce cri, faucha l'espace d'un geste tranchant de l'avant-bras. A quinze pas un grand morceau de haute prairie se coucha, comme écrasé du souffle brutal d'une vigoureuse coulée de vent.

- Assez bien, fit une voix nette. Mais la précision manque encore.

Luan Di, calée sur ses reins, anima d'une longue ondulation des membres qu'elle détendait ainsi, à la manière des danseuses-lutteuses. Elle n'avait encore nulle part réussi cette figure d'action à distance et éprouvait une fierté que la réserve de la Yan Li n'arrivait pas à ternir. Elle lui jeta même un regard espiègle. D'un air fanfaron, la parole vive et claire, elle lança :

- Eh ! Ce n'est pas si mal. J'ai trébuché sur cette sale pierre!

Du bout de sa botte elle fouetta le sol et fit jaillir un morceau d'ardoise qui eut une fausse trajectoire et vint s'aplatir d'un schtock ! mat sur la longue robe de l'initiatrice.

- Etudier son terrain fait partie de la figure, dit celle-ci.

Luan ne lui vit faire aucun autre geste que lever doucement, à peine, la main et pourtant le lourd morceau d'ardoise monta tout seul, comme allégé, étiré, pris d'une ondulation, se fit d'un bleu moins gris, fut pareil à une aile, une oisillonne, vint se

lover au creux de la paume ouverte et, là, se figea et redevint pierre.

La Yan Li la fit tomber sur le sol, à ses pieds, pivota et s'en fut, laissant la fillette médusée.

1

Les apprivoiseuses des trois Familles du pays de Thyl atteignirent ensemble la Caverne de l'Ourse.

Yani du Lac Bleu était une assez jeune yulhane de petite taille, plutôt ronde, avec des yeux rieurs. Elle portait de nombreux colliers de coquillages blancs qui couvraient son buste et avait peint ses jambes de signes compliqués.

Neï des Collines Rouges, le visage long à l'expression maussade, les cheveux grisonnants, se tenait droite et fière dans ses vêtements en peau de biche. Sa tête supportait une haute coiffure faite d'écorces tressées.

Enyu de la Forêt Bruissante, habillée de fourrures de levrette piquées aux épaules de plumes vertes, avait enduit sa chevelure d'un casque d'argile qui faisait ressortir ses traits ciselés.

Toutes trois appartenaient à la race des Bleues.

Elles n'échangèrent aucune parole, seulement un regard appuyé d'un battement de cils, et pénétrèrent dans la Caverne d'un pas lent et glissant, silencieux.

Leurs yeux s'accoutumèrent peu à peu à l'obscurité. Elles détaillèrent longuement les bêtes peintes sur les parois, cavales, biches, bufflonnes, ourses, puis chacune fouilla dans son bagage, alluma une lampe à huile, aligna à ses pieds des petits godets contenant des couleurs - du noir, de l'ocre, du blanc -

des tiges mâchées au bout qui servaient de pinceau, d'autres pinceaux, en poils. Chacune mêla d'eau, avec un bâtonnet, les pâtes sèches.

Leurs gestes se répondaient. Elles s'immobilisèrent totalement, scrutant avec intensité une portion vide de la paroi. Elles commencèrent à dessiner des silhouettes noires, sans hésitation, d'un seul trait ferme. Et ces silhouettes avaient l'exact mouvement d'une bête.

La biche d'Enyu semblait frémir d'alerte, les oreilles grandes ouvertes ; la cavale de Neï trottait gaiement, naseaux au vent et le renflement de son ventre la faisait pleine ; la bufflonne de Yani s'apprêtait à charger, le front bas et le sabot grattant.

Quelques touches brunes et blanches marquèrent les volumes, quelques tapotements de tige mâchée sèche indiquèrent les poils des fourrures, des queues, de la crinière.

Chacune alla voir ce que l'autre avait fait, observant sans rien dire, puis elles essuyèrent et rangèrent soigneusement leur matériel, sortirent et, sur un nouvel échange de regard ponctué d'un cillement, se séparèrent.

2

La soleille¹ était partie ne laissant derrière elle que son rougeoiement et la première étoile s'allumait dans la cièle².

Enyu de la Forêt grimpa l'échelle qui montait à sa cabane puis la tira derrière elle. Elle effaça d'un revers de main la peau qui fermait l'entrée et laissa ses yeux s'accommoder à la pénombre. Bientôt elle distingua la petite silhouette de Lymn assise, les jambes repliées, le buste droit, sans mouvement. Seuls ses grands yeux brillants exprimaient sa joie du retour de l'apprivoiseuse.

Lymn n'avait vu que neuf saisons chaudes mais elle était déjà l'élève d'Enyu. Quoiqu'elle n'apprît encore que les bases de l'apprivoisement qui étaient le silence et l'immobilité, elle la seconderait puis lui succéderait. Son petit corps frémissait mais elle ne bougeait ni ne proférait une parole.

Enyu esquissa un léger signe de la main droite, tourna sa paume vers le haut, y replia les doigts. Lymn se leva lentement et, sans bruit, s'affaira dans un coin. Elle posa aux pieds d'Enyu une large écorce plate qui contenait des aliments.

Enyu s'assit et mangea un fruit, une galette de céréales sauvages, des lanières de viande séchée. Debout, sans bouger,

¹ *Ayu nôñ*, disent les yulhanes, et *ayu* signifie "la".

² *Ayu aïm*.

Lymn la regardait puis, voyant qu'elle ne parlerait pas, elle inclina un peu la tête et alla s'allonger sur son lit. Enyu finit par l'imiter.

Elle reposait à plat sur le dos, les mains jointes sur la poitrine et rappelait à elle les images des peintures faites à la mi-journée.

La première fois qu'Enyu était entrée dans la Caverne, de nombreuses saisons en arrière, elle avait cru qu'elle serait effrayée et la grande paix des lieux l'avait étonnée. Dans la pierre on se sentait forte et tranquille.

Cette biche qu'elle avait immobilisée dans l'obscurité paisible et solide de la grotte, elle allait l'apprivoiser. Déjà, par ce dessin, elle l'appelait à se laisser séduire, dominer par une conscience plus puissante que la sienne.

Dans ces peintures, la yed (le souffle, la vie, l'âme) des bêtes avait été capturée et figée et ainsi l'apprivoiseuse donnait figure à son pouvoir.

Elle s'endormit.

3

Quand Neï atteignit les Collines Rouges, la soleille était haute encore et la première chose qu'elle entendit et vit en arrivant au village fut un groupe d'enfantes¹ qui se roulaient dans la poussière en riant.

Tant filles que garçons, les petites yulhanes portaient de courts pagnes de peau qui passaient entre les jambes et se rabattaient devant et derrière en deux pans. Ils étaient tenus au ventre par une lanière. Leurs cous, leurs bras, leurs chevilles s'ornaient de colliers et de bracelets faits de cordes de boyau passées dans des perles d'argile cuite colorée. D'autres se mêlaient à leurs cheveux longs nattés en des coiffures compliquées.

Quoiqu'ainsi parées, comme une d'entre elles avait traîné une lourde gourde de peau pleine d'eau et l'avait versée sur le sol poussiéreux, elles s'éclaboussèrent de boue avec des cris joyeux.

Neï contempla ce spectacle et ses traits restaient pleins de maussaderie. Toutefois ce n'était qu'une expression due à la forme de sa bouche tombante et à ses longues joues.

Le village des Collines Rouges était fait d'une seule maison tressée très longue, soutenue par de nombreux poteaux, et

¹ *Ayu elendaï*, l'enfante.

divisée en appartements. Neï se dirigea vers la partie du milieu, occupée par la Mère de la Famille.

La Mère était assise sur son trône de bois aux accoudoirs sculptés de pouliches. Toute petite, ratatinée par le grand âge ("la large étendue" disaient en fait les yulhanes car la durée leur apparaissait comme spatialité), la Mère avait une tête aux traits maigres et aigus, le menton pointu, le nez courbé, les joues creuses et les pommettes saillantes. Sous les sourcils blancs hérissés les yeux étaient petits, sombres et vifs.

Ses cheveux disparaissaient sous une grande coiffure très travaillée, richement décorée de choses précieuses, coquillages et cailloux rares, perles d'argile anciennes, plumes d'oiselles difficiles à apprivoiser, queues de petites rongeurs à la fourrure très douce, asheïa minuscules sculptées dans l'ivoire le plus fin. Autour de son cou pendaient, attachés à des lanières, divers objets de pierre, d'argile, de bois ou de corne. Ils recouvraient toute la partie supérieure de son vêtement qui était une longue robe de peau de bufflonne, grattée et cousue de perles minuscules et colorées. Ses longs pieds maigres et nus, aux orteils entourés d'anneaux d'os et séparés par de menues plumes, étaient posés, exposés, sur un petit tas de fourrures blanches qui faisaient comme un coussin.

Neï s'agenouilla, les toucha du front, comme le voulait la salutation à la Mère. Elle se redressa et attendit un signe. La Mère retourna sa main gauche qui était posée sur la tête d'une des pouliches de bois et en déroula la paume offerte.

A cette invitation Neï dit :

- La capture est renouvelée. (Elle disait en fait : "La capture est retracée sur l'étendue.")

Rassurée quant au maintien du pouvoir des apprivoiseuses sur le gibier la Mère eut une mimique d'approbation. Sa voix rauque, essoufflée mais non sans fermeté, fit :

- Que la Grande Aïeule en soit remerciée et à cette expression Neï répondit la traditionnelle "aïm an aïm".

Mot à mot "cièle devant cièle" signifiait, ici, que l'apprivoiseuse répétait la même parole. Dans d'autres contextes "aïm an aïm" se traduirait plutôt par "oeil pour oeil" ou "les deux font la paire" mais aussi par quelque chose comme "ainsi soit-elle" voire "comme vous voudrez". On employait beaucoup "aïm an aïm" qui, globalement, exprimait la réflexivité.

Contrairement à la réitération, la répétition, qui sous-entendait un retour en arrière, cette expression posait *devant* le reflet d'une parole ou d'un fait. Si bien que les yulhanes ne disaient pas "Je te répète ceci" mais "Je te reflète ceci" et là encore leur conception de la durée était spatiale.

Enfin refléter "aïm an aïm" quand la Mère faisait : "Que la Grande Aïeule soit remerciée" prenait une profondeur respectueuse particulière car cela exprimait aussi que la Mère vivante, ici, était l'image même, dans le miroir de l'espace (les yulhanes disaient l'étendue), de la première des Mères, la Grande Aïeule.

"Au début était l'Etendue et l'Etendue était la Mère des Six Géantes (racontait la mythologie tamyane) et les Six Géantes étaient celle du levant, celle du couchant, celle du côté de l'ombre, celle du côté de la lumière, celle de la cime et celle de l'abîme. Et parmi ces géantes elle¹ y avait les trois filles, Ayan, Tha, et Shû et les trois garçons Lin, Uh et Gmô.

Ayan était la Géante du Levant, Tha la Géante de la Lumière et Shû la Géante de la Cime. Leurs frères, Lin, Uh et Gmô symbolisaient respectivement les directions du couchant, de l'ombre et de l'abîme.

Ses enfants se posaient comme des directions mais aussi des limites à l'Etendue et Elle dit :

- En sortant du Milieu de Moi ces Géantes ont posé la Première Direction mais aussi la Première Limite et cette chose ne me plaît pas, aussi je vais les manger et Elle attrapa Tha par une de ses jambes et Elle ouvrit son immense bouche.

¹ Traduction de la forme neutre *issa*.

Mais son ayon, Feï, qui lui était tout dévoué mais qui voulait préserver la vie de ses filles, dit :

- Nos enfantes ne définissent que six directions parce qu'elles sont six seulement et cela est Ta Limite mais si tu les laisses prospérer et grandir elles auront à leur tour des enfantes et ces enfantes en feront d'autres et chacune écartera un peu sa direction de celle de sa mère et de celle de ses soeurs et alors tu retrouveras tout ton rayonnement et il formera mille et mille plis de lumière comme un beau manteau.

L'Etendue se laissa charmer par les paroles de son ayon et quand Elle vit finalement que les mille générations suivaient et creusaient plus profondément les mêmes six rayons qui s'épaississaient et formaient une grande figure qui La limitait d'une manière solide et impossible à détruire, Elle vit aussi que son ayon l'avait trompée mais que la chose ne pouvait plus être changée.

Pourtant Elle voulut avoir le dernier mot, comme c'était son droit, et dit :

- Ces Géantes deviendront des naines et ces naines s'appelleront les yulhanes.

Et, dans le bouche de l'Etendue, ça n'était pas là une parole flatteuse mais les yulhanes ne le virent pas ainsi et continuèrent fièrement de suivre une des six directions qui pour leur Mère étaient six limites.

Et c'est ainsi que l'Etendue ne mangea pas ses enfantes mais se détourna d'elles si bien qu'un long travail devint nécessaire pour pouvoir refléter la liberté première et seules les sages et fines gadshin savent encore faire cela."

*Le Shadni,
Recueil de textes sacrés de Tamyam.*

Pour les yulhanes préhistoriques, l'image fondatrice était celle de la Grande Aïeule, celle dont les Mères étaient sorties et que certaines voyaient comme une yulhane gigantesque, aussi haute que le Mont Thaï et peut-être plus encore et, quand la cièle tonnait, on disait que c'était la Grande Aïeule qui se mettait en colère et, quand elle laissait tomber des trombes d'eau, que c'était la Grande Aïeule qui pleurait pour soulager sa colère. Elles ne pensaient pas que cette colère était tournée contre elles mais contre le Ter¹ lui-même, bête indocile...

La yulhane préhistorique croyait en l'amour de la Grande Aïeule et ne la craignait pas. Bien plus elle redoutait le Ter qu'elle voyait comme une immense bête, de sexe mâle. Certaines familles anciennes disaient que c'était une gigantesque tortue mâle têtue et obtuse, d'autres que c'était un mâle de bison ou d'ourse. D'autres encore le voyaient en bête fabuleuse faite de plusieurs, avec les griffes et les ailes d'une oiselle rapace, le mufle d'une lionne, la poitrine d'une cavale et la queue d'une poissonne. Mais partout c'était un mâle de ces espèces - réelles ou imaginaires - car les yulhanes appelaient leur monde *aï Yev* et *aï* signifie "le".

¹ *Aï Yev.*

4

Le village du Lac Bleu, construit sur pilotis au bord de l'eau, y avançait des appontements aux pieux desquels s'attachaient des barques plates.

Yani en gagna le coeur qui formait une véritable rue au-dessus des eaux et entra dans une habitation à la façade décorée d'innombrables coquillages aux mille nuances de brun, de gris et de blanc : l'Enimoï.

Là vivaient les ayons qu'on appelait "enim" et dont était Shad, son jeune frère.

Au mot enim on donne deux origines. Soit il provient de la basse-tamanarane et est une déformation d'*agnin*, la source, soit il vient de la djezerane ancienne où Nym est le dieu-lune.

Mais quelle que soit l'origine du mot enim, il désignait le Père Fertilisateur de la Famille, du moins traditionnellement. Pour l'aider dans sa fonction les yulhanes peuplaient sa maison des plus beaux jeunes fils échangés avec les autres Familles au cours des divers enimeyè de la belle saison.

Yani, à la dernière réunion du pays Thyl, n'avait pas voulu échanger Shad, qui atteignait pourtant quatorze saisons froides et pour lequel une yulhane des Collines Rouges lui avait offert cent journées de travail des deux plus forts yandaé de sa

Famille, eux-mêmes acquis auprès de la Mère de la Plaine en échange d'une assez belle asheïa de pierre.

L'asheïa était une sculpture qui représentait invariablement une yulhane mais elle pouvait être une minuscule amulette ou une grande statue ; elle pouvait aussi servir de poignard (les jambes formaient alors une pointe effilée, le buste était le manchon et les bras se fondaient en lui) ou de cuillère et sa forme s'ouvrait, s'étalait. Certaines asheïa étaient de bois, d'autres d'argile et de pierre. On faisait en belle saison des asheïa avec de la paille, des lianes, des armatures d'osier recouvertes de peaux. On les couronnaient de liserons aux fragiles fleurs blanches et roses.

Plus nombreuses étaient les représentations de la yulhane et plus la bonne fortune se manifestait, croyait-on, et les plus anciennes sculptures, conservées dans les Familles et les temples sur des dizaines de générations, avaient une grande valeur et appartenaient au matrimoine de la yulhanité. Une autre grande réunion que l'enimeyè (l'échange des enim) était l'exposition par les Familles de leurs traditionnelles asheïa et des nouvelles créations. De grandes comparaisons s'y faisaient.

Les yandaé, les mâles travailleurs, étaient les ayons qui, n'ayant pas été éduqués pour l'enimoï, étaient utilisés pour leur force. Ceux qui n'avaient ni beauté, ni force s'occupaient des enfants.

Cent journées de travail de deux yandaé aux muscles puissants était un prix important. Mais Yani l'avait refusé.

Elle projetait pour son jeune frère un autre destin que la Famille des Collines, et, comme toute apprivoiseuse, elle rendait son attente active en observant les germes.

Shad, nonchalamment étendu sur une estrade recouverte de nattes de joncs parmi d'autres jeunes fils indolents, demi-nus, mangeait un gros fruit juteux, les lèvres noyées dans la chair sucrée.

Une apprivoiseuse n'était pas une yulhane ordinaire car elle cultivait la chasteté qui aiguisait ses dons ; son noble désir de maîtriser les secrets de l'apprivoisement lui faisait canaliser les désirs charnels inférieurs. Yani, néanmoins, aimait bien l'enimoï et s'attardait, un peu rêveuse, sur le seuil.

Shad la rejoignit. Il s'était enveloppé d'une cape de peau souple et, dehors, avait l'attitude modeste et pudique qui convenait. Il suivit sa soeur. Elles quittèrent la Rue du Milieu pour un passage étroit et sans barrière, derrière les maisons, et de là atteignirent l'habitation de l'apprivoiseuse qui n'avait qu'une pièce peu meublée mais vaste, propre et aérée.

Elle désigna à Shad un tabouret de bambou et lui offrit une petite coupe d'eau car il était son hôte. Elle le regarda boire, admirant sa beauté. Elle dit :

- Le pays de Thod prépare son enimeyè et je veux t'y conduire. Tu dois te tenir prêt à la soleille levante, devant l'enimoï. Je veux que tu ne dises cela à personne et, si tu le fais, je le saurai.

Elle avait rendu son ton sévère car c'était nécessaire pour combattre l'étourderie naturelle d'un jeune fils. Il ne comprenait pas que les paroles créent des images que les autres esprits s'approprient, modifient et influencent de telle sorte qu'ils déforment ou entravent - même involontairement - le destin de ce qu'on entreprend. "Entoure-toi de silence, dit un proverbe d'apprivoiseuse, il est le nid de ta réussite." Mais le sexe ayonin était extérieur et superficiel (contrairement aux sexe yulhanin, intérieur et profond) si bien que les ayons n'avaient aucun don naturel pour comprendre le monde secret des esprits.

Shad répondit : "Aïmshû", d'aïm, cièle et de shû, obéir et qui était la formule par laquelle un ayon doit répondre à l'ordre d'une yulhane ou la fille à celui de sa mère.

Yani vit qu'il le faisait mécaniquement et avait déjà oublié ce à quoi il obéissait. Il jouait avec une amulette en forme de losange qui pendait sur sa poitrine et l'admirait à la dérobée.

- Montre-moi ce bijou, fit-elle en tendant la main.

Bientôt le pendentif fut dans sa paume et, comme il s'agissait d'une asheïa, elle réprima fortement sa colère, serra ses doigts dessus et alla chercher dans un coffre une bourse couverte de motifs serrés de perles que Shad convoitait depuis plusieurs lunes.

Elle la tendit à son frère, l'autre main close sur le pendentif. Les yeux de Shad brillèrent car la bourse avait de vives couleurs quand l'amulette était juste une pierre grise gravée d'une silhouette.

Yani fit encore :

- Je te reprendrai cette bourse quand j'apprendrai que tu as parlé de notre voyage. Si tu le fais...

Cette fois elle vit que Shad avait compris. Il dit : "Je ne parlerai pas."

Elle appela Let, sa voisine, et lui demanda de raccompagner Shad à l'enimoï ce qu'elle fit aussitôt car l'Apprivoiseuse était, derrière la Mère et avec la Gardienne, la plus importante figure d'une Famille.

5

Enyu se réveilla à l'aube, renseigna de la direction qu'elle prenait la sacrificatrice de la Famille et s'enfonça dans la forêt.

Elle rejoignit les rives de l'Aïdjen dont le bruissement continu était à son oreille un bonheur paisible que sa foi assimilait à la quiétude étale de l'en deçà. Les eaux couraient, vives, mais, si le vaste flot transparent se précipitait, c'était en un grand geste fluide dont l'unité et la persistance évoquaient les paisibles profondeurs de la conscience.

Dans une boucle où le flot s'alanguissait, semblait s'être immobilisé, devenait miroir, un groupe de biches buvait.

Leur fertilisateur, le mâle, dressait à l'écart ses hauts cors et, souvent, une biche, possessive et jalouse, tournait vers lui sa tête fine. Ses oreilles cessaient de chasser les mouches, s'immobilisaient et guettaient les murmures et les froissements.

Enyu riait en elle-même, pensait : "Je ne prendrai pas votre anim, famille des biches de l'Aïdjen." Elle scrutait la harde du regard, cherchant sa victime.

Avec une lenteur extrême, glissant dans les buissons au rythme des sautes de vent ou profitant d'une bousculade au bord de l'eau, elle s'approcha. Elle avait frotté son cou avec cet extrait que les sacrificatrices savaient tirer des dépouilles de biche et qui faisait croire à ces bêtes qu'elle était une des leurs.

Elle repéra finalement une jeune adulte qu'elle pouvait surprendre et dominer. La biche se reposait sur d'autres du guet. A demi somnolente elle attendait que les dominantes aient bu et sa tête penchait.

Enyu la captura. Elle tissa tout autour de cette tête assoupie le réseau serré de son attention. Elle l'observa longuement, sans presque ciller, jusqu'à ce qu'elle se décompose en mille éclats colorés que l'apprivoiseuse - tendant un fil mnésique - recomposa en cette image figée sur la paroi de la Caverne de l'Ourse. Elle s'emparait de son esprit.

Quand elle fut certaine de tenir la biche en son pouvoir elle s'avança, avec moins de précautions, mais sans la quitter du regard. Les autres bêtes s'agitèrent et s'enfuirent mais la victime n'eut que des frémissements.

Ses longues pattes se dérochèrent et elle glissa, se coucha sur le côté, alanguit la courbe de son cou. Sa tête roula. Toute sa volonté l'avait abandonnée et, quoique son coeur battît, elle était déjà un cadavre.

Enyu relâcha la pression mentale qu'elle exerçait. Elle poussa une longue expiration et s'assit sur une grosse pierre.

Comme elle laissait son esprit, étincelle dans le flot, aller avec la rivière, suivre la belle Aïdjen d'argent jusqu'au lointain delta de Djezereth, la Cité, la sacrificatrice la rejoignit.

Elle était suivie de deux yandaé auxquels elle ordonna de porter la bête plus près de la rive. Ils obéirent puis se retirèrent à l'écart pendant qu'elle oeuvra.

Elle prit à sa ceinture une longue asheïa de pierre dont les jambes jointes s'effilaient en une pointe au tranchant aigu, elle chercha et coupa la jugulaire de la biche et le sang rouge se répandit sur ses doigts et coula sur le sol. Quand il eut absorbé ce qui lui revenait, une mare s'étala puis ruissela vers l'Aïdjen où elle se diffusa. Enyu et la sacrificatrice, qui se nommait Utha, regardaient ce sang qui coulait. Mais les ayons n'y

jetaient que des regards à la dérobée car le sang est affaire de yulhane comme l'indique clairement leur corps.

Utha emplît ensuite sa grande gourde de peau, arrosa la coupure qui était nette et petite et le sol autour d'elle.

Enfin elle fit un signe et les yandaé s'approchèrent du cadavre dont ils lièrent les pattes. Ils passèrent entre ces liens une perche qu'ils avaient apportée, chargèrent leurs épaules du fardeau et, sur un autre geste d'Utha, repartirent vers le village.

Elle ne les suivit pas immédiatement.

Elle s'approcha de l'eau, là où une frange rouge la bordait encore et, quoiqu'elle s'étrécît, laissait à la rive sa ligne sombre. Et son odeur.

La sacrificatrice la frotta de ses mains nues défaisant le sable, en jetant des poignées dans le fil du courant, aidant la rivière à nettoyer la rive.

Elle s'approcha d'Enyu et dit :

- Nous avons assez de chair pour le prochain lune.¹

Enyu répondit :

- Oshan. (Oshan signifiait "bonne".)

Elle regarda la sacrificatrice partir, capturant sa silhouette. Utha venait du pays de Thod et ne sacrifiait pour les yulhanes de la Forêt Bruissante que depuis le dernier "espace des grains", l'époque de la moisson des céréales sauvages. Leur sacrificatrice était morte d'une courte maladie sans avoir formé quelqu'une pour lui succéder et elles avaient dû acheter, à l'Ecole des Sacrificatrices de Djezereth, les services d'une de leurs élèves. Après trois saisons chaudes et trois saisons froides Utha passerait son examen final et serait alors indépendante, libre de continuer sa fonction dans la Forêt Bruissante ou de l'exercer ailleurs.

Elle était imposante dans son vêtement rouge traditionnel. Son corps exprimait une large confiance en soi et c'est de cette

¹ *Aï* (le) *nym*.

image simple, assurée et vivement colorée qu'Enyu s'empara, à l'insu de la sacrificatrice, car les apprivoiseuses ne dominaient pas seulement le gibier mais prenaient aussi pouvoir sur les autres yulhanes.

Quand elle regagna le village à son tour, la matinée était un peu avancée mais Lymn dormait encore, de son gros sommeil d'enfante, dont Enyu la sortit en massant vigoureusement ses petites épaules toute¹ en chantonnant la joyeuse "sumbediédayin" qui contractait :

*"Ado sumboïdi aï obendi ayu yedan **yin**."*
(Le saut des petites bêtes **attire** la nouvelle-née.)

Trop grande pour être fascinée par les sauterelles Lymn n'en fut pas moins agréablement stimulée par ce chant traditionnel dont le pays de Thyl réveillait ses petites et qui était aussi une parole d'affection.

Yin est un verbe riche car il signifie appeler au sens le plus large c'est-à-dire aussi attirer, et exciter, faire se mouvoir, se dresser.

De yin vient la *yinaï* qui incite, qui excite, qui stimule et à quoi, partout, la *yanghui* répond. Ces deux "forces" (mais les yulhanes disent "les deux finesses" ou "les deux subtilités") gouvernent la Totalité.

A Tamanarev la *yinaï* est devenue le Yi plus profond et exprime l'appel de Déesse auquel on répond par la foi. Mais, dès la préhistoire, à Djezereth, le collège des apprivoiseuses était dirigé par les Dames du Yi comme l'atteste le losange gravé sur la pierre de son temple. Ce signe est le symbole sacré de Celle que les initiées appellent Ayan c'est-à-dire (la) "Voix". C'est l'appel absolu auquel on ne peut rester sourde et à quoi toute chose, partout, répond.

¹ Traduction de la forme neutre *shotan*.

Quand Lymn eut fait, à la manière des enfants, plus symboliquement que réellement, sa toilette, étalant d'un peu d'eau la poussière sur ses joues, qu'elle eut dévoré un gros fruit juteux et essuyé ses doigts poisseux sur son vêtement, Enyu lui dit qu'elle partait tout un lune :

- Tu dois retourner chez tes parentes.

- Est-ce pour toute l'unensheïdon (l'espace où crient les hirondelles) ? demanda la fillette.

- Non. Je serai de retour pour la fête des moissons. Prends tes affaires. Je t'accompagne.

Lymn regroupa dans un sac de peau ses outils et ses trésors. Comme toutes les yulhanes dès leur six ou septième cercle¹, elle possédait une besace, une gourde, un bol, un couteau, une cuillère, une toupie, de la corde de boyau, des petits outils d'os (racloir, aiguille, poinçon...), des rangs de perles, de coquillages, des plumes, un galet rond tenant bien dans la paume, un bâton, une natte et une fourrure cousue en forme de grand sac où dormir en saison froide.

Pour l'Elendon (cérémonie d'initiation qui révélait aux fillettes les mystères de la yulhane et les élevait ainsi au rang d'adulte égale aux autres) elle avait reçu en outre une asheïa de bois. Parce qu'elle était une élève apprivoiseuse Lymn devrait la remplacer dans quelques cercles, le quinzième, par une asheïa de pierre sculptée par elle-même et qu'elle ne pourrait changer qu'à son vingt-deuxième cercle.

Ce qui importe quand naît une petite yulhane ce n'est pas tant *quand* elle naît que *où* elle naît. On note précisément les caractéristiques du lieu, par exemple : les petits fruits verts, la hauteur de la soleille dans la cièle bleue, les sortes de fleurs qui sont épanouies et celles qui attendent encore dans leurs

¹ Année se disait nônsoï (cercle *solaire*) de nôn (soleille) et soï (cercle, danse). Les apprivoiseuses symbolisaient les variations de cet espace - depuis la courte danse de la soleille au coeur de la saison froide jusqu'à la vaste ronde de la saison chaude - par le losange.

boutons, le nombre d'agnelles et leur développement ; on restitue cette conjonction spatiale. Quand cette configuration reviendra, alors l'enfante aura non pas un an mais un espace et ce sera sa première étendue, son premier cercle.

*- Comme elle est longue et lente, mère, la danse solaire !
souponne la fillette.*

Et la mère répond :

- Tu l'as peu contemplée mais plus tu la regardes plus elle est rapide et, pour moi, elle tourne aussi vite que ta toupie.

La fillette tire sur la corde de boyau et la toupie de bois virevolte, tourne et tombe.

Et la fillette demande :

- Elle tombe aussi la soleille ?

La mère réfléchit :

- La yesh (la prêtresse) dit : "Le geste de Déesse est si parfait et la surface des Réalités si lisse et si vaste que les toupies célestes ne cessent de tourner que dans les profondes ténèbres de l'Immobile... Et ce n'est que quand toute la Lumière est partie."

*Le Chant de Sneï,
de Syeden Y Lin, 6079.*

Lymn regroupa et fourra dans la besace tous ces objets sauf la natte qu'elle roula, le bâton qu'elle garda au poing et le sac de couchage en fourrure qu'elle laissa chez Enyu car la saison froide était loin.

Celle-ci, profitant de son attente, cherchait des yeux ses propres outils et affaires à emporter pour le voyage à Djezereth. Elle comptait rejoindre une caravane c'est-à-dire emprunter la Grande Piste de Tamyan à Djezereth qui traversait de nombreux villages et lieux d'étape.

La mère de Lymn n'était pas une yulhane importante mais elle voyageait beaucoup et ce fut donc son ayon qui les accueillit.

Il vivait avec les trois soeurs aînées de Lymn dans un arbre écarté au pied duquel logeait le yandaé qui les servait. Ce dernier avait été échangé contre un des fils qui exerçait la même fonction auprès d'une autre Famille, comme le voulait la tradition. Accroupi devant son feu, il y cuisait des galettes. Il leur jeta sous ses gros sourcils un regard circonspect qu'il voila rapidement, continuant sa tâche, car c'est une insolence pour un yandaé de dévisager une yulhane et d'ailleurs, comme tous ses semblables, il craignait les apprivoiseuses.

"Eshad était la Mère de Djezereth et la Dame du Yi était Seden et on était en la millième nônsoï de l'Etendue de Ptâ et à l'espace des "coupes d'or" (les primevères) et là un yandaé du nom de Tlalul - que l'Immobile avale sa lumière ! - attaqua une apprivoiseuse, qui s'appelait Enae et qui était la fille de Djetten fille de Thuma, et la sacrifia.

Il ne détruisit pas son esprit pour que son corps soit détruit comme font les apprivoiseuses. Son naturel d'ayon le faisait impropre à l'apprivoisement. Il détruisit son corps pour anéantir son esprit.

Alors la Dame du Yi convoqua devant la Mère, au shendu (tribunal en plein air), les apprivoiseuses du collège et les yulhanes qui possédaient des yandaé.

Elle fit ce discours devant l'assemblée :

- La yulhane est-elle une guenon ? La guenon n'a pas pouvoir sur son mâle et c'est ce qui fait d'elle une guenon. La guenon ignore ce qu'est l'influence et son esprit est sans force. La guenon est une bête. Et je demande encore : la yulhane est-elle une guenon ? Est-elle une bête stupide qui grimace et mange des poux

et que son mâle domine par la force de son épais corps sans esprit ?

Où la yulhane est-elle l'enfante chérie de Déesse, douée de conscience et d'influence et c'est par ce divin et double don qu'elle domine ?"

Des approbations s'élevèrent.

- Nous sommes les enfants de Déesse ! Nous sommes les yulhanes ! Nous avons l'influence ! firent des voix assurées. Et la Dame du Yi les laissa s'exprimer puis elle reprit, regardant le groupe d'apprivoiseuses :

- Enae a mérité son sort ! (de grands murmures de protestations coururent autour des têtes) Elle l'a mérité. Elle n'a pas regardé la montée du shin rouge (énergie violente) nécessairement perceptible chez ce yandaé. Elle ne l'a pas contrôlée. Elle a oublié la base même de son art qui est la maîtrise du shin, sous toutes ses formes. Elle a oublié qu'il rejaillit sans cesse de sa racine qui est profonde comme le Ter lui-même, qui rejoint le centre même de ce Ter. Elle a oublié que l'ayon plus que la yulhane, de par son sexe est d'essence terrestre, que son naturel même l'empêche de savoir maîtriser le shin parce qu'il a été créé pour le jaillissement. Elle a oublié ses dons et ses connaissances et l'ayon, grâce à sa force, a sacrifié son corps !

Un long frémissement passa sur l'assemblée car on ne sacrifiait que des bêtes (et parfois des yulhanes) dont l'esprit avait été endormi et faire couler le sang d'un corps en pleine conscience leur semblait une action des plus viles et répugnantes, d'une violence, d'une brutalité et d'une laideur dignes seulement d'une bête sauvage.

La Dame du Yi continua :

- Le yandaé doit être sacrifié et, avec lui, ceux que nous désignerons.

Et la Dame du Yi fit conduire devant elle, un par un, tous les yandaé de Djezereth et, finalement, trente furent sacrifiés.

Chez ces trente-là elle avait vu la montée du shin rouge. Et ensuite quelques fils furent sacrifiés et l'on vit de moins en moins chez les ayons de cette énergie mauvaise et on croyait que la racine était totalement arrachée."

Les Papyrus de Djezereth.

Textes spirituels du Zaïn.

Enyu sentit que le yandaé était fatigué par ses rudes et monotones tâches quotidiennes et que son shin jaune verdâtre ne présentait aucun danger potentiel sinon pour le bon fonctionnement de ses propres organes. Mais ça n'était pas à une apprivoiseuse de soigner les yandaé. Ils préféraient d'ailleurs les remèdes de bon-ayon (d'infectes mixtures et des amulettes).

Le père de Lymn, Dem, court et large, les attendait au sommet de l'échelle de bois, sa masse les empêchant d'avancer. Ca n'était pas hostilité mais épaisseur de cervelle autant que de corps. Il ne réalisait pas vraiment qu'il gênait le passage et Lymn dut dire :

- Pousse-toi mon père.

Il s'effaça alors et son mouvement répandit autour de lui son odeur de fumée car il se disait malade et restait toute la journée, même en belle saison, près de son feu. Il approchait les cinquante-trois cercles. A force de manger et de ne rien faire, soufflé de mauvaise graisse, il semblait en effet ne pas se porter idéalement.

Trop paresseux même pour veiller aux intérêts des siennes en flattant Enyu, il fit peu de civilités, montra un siège d'un geste nonchalant et commença à geindre et se plaindre comme si l'apprivoiseuse eut été une de ses filles :

- J'ai tant souffert de ma jambe ce nuit¹ que je n'ai pu trouver le sommeil. On me laisse seul et sans secours. Je me demande où est Djin. Et Syan qui est chez celles du Lac ! Que fait-elle à fréquenter sans arrêt celles du Lac ? Sa Famille n'est pas assez bonne pour elle ? Mes filles sont des ingrates...

Il jeta un regard attendri sur Lymn qui apportait à Enyu une coupe d'eau fraîche et son ton se fit sentimental.

- Heureusement que ma petite sinasheïa (une asheïa en forme de couteau), si fine, a le Don ! Elle est la consolation de mes vieilles journées...

Quoique ce fût un embarras, Enyu changea d'avis et décida d'emmener Lymn avec elle à Djezereth. Elle ne pouvait la laisser chez ce pauvre esprit ! Elle sentit la honte de la fillette et voulut la rassurer rapidement.

- Nous partons pour Djezereth jusqu'aux moissons, mon élève et moi. Elle a voulu savoir si votre Dame avait quelque message à faire porter sur la Grande Piste.

Lymn eut un long frémissement de soulagement. Son père n'en perçut rien et prit un air rêveur :

- Aaah ! la Grande Piste... Il jeta un bref regard sur les jeunes traits fiers de l'apprivoiseuse mais son expression intense et froide fit mourir les mots sur ses lèvres. Il baissa les yeux, une de ses lourdes paupières s'agita d'un tic, il tripota à son gros poignet des bracelets.

Enyu desserra son influence.

- Je vous conseille de ne manger aucune chair jusqu'à la saison froide, sinon de poissonne et en petite quantité, et d'aller chaque journée jusqu'à la clairière où Nun vous donnera une herbe que vous mangerez fraîche et qui purifiera votre sang.

Elle sentit que Dem, obstinément amoureux de sa propre paresse, ne voulait suivre aucune de ces recommandations. Aussi les répéta-t-elle du ton scandé aïshû, avec une clé. Le ton

¹ Le nuit : *aï bom*.

aïshû bénéficiait d'une bonne pénétration mentale ; la clé en rappellerait quotidiennement les termes (elle choisit la clé la plus utilisée, l'eau, car toutes, chaque journée, nous devons boire). A chaque coupe bue le père de Lymn entendrait en lui-même l'écho des paroles de l'apprivoiseuse et à chaque coupe sa culpabilité de n'y pas obéir augmenterait... jusqu'à vaincre son indolence.

Ayant ainsi influencé Dem, Enyu en prit congé. Il grommela: "Aïmshû", l'air perplexe et attristé.

Lymn se précipita sur l'échelle et passa en courant devant le yandaé qui mangeait ses galettes, imposante masse velue, accroupie devant son feu.

Elle gagna le premier groupe de cabanes, un groupe riant. Elles n'étaient pas élevées dans les arbres comme celles d'Enyu ou de sa mère mais occupaient des plates-formes hautes de dix ayae (au singulier "ay" : main. On dit que c'est la mesure du bout du majeur à l'os du poignet de la main de Shadulha et cela équivaut à 19 centimètres exactement).

Ces plates-formes entouraient ou jouxtaient des troncs et étaient reliées par des passerelles. On y accédait par un unique et large escalier de bois où deux gardiennes se tenaient en faction. Là habitait la jeune et nouvelle Mère de la Forêt Bruissante, Ethin Y Tha : l'amie de Lymn.

Nul doute que les premières Familles yulheïns furent des familles au sens strict, une mère, ses enfants puis les filles de ses filles et qu'ainsi le mot mère fut synonyme de cheffe.

Mais, en cet espace, les Familles comprenaient de nombreuses familles si bien que la Mère n'était nullement la vieille génitrice mais la benjamine d'une lignée dominante.

Chez les yulhanes des Collines Rouges aussi - la Famille de Neï - la Mère très âgée était une benjamine mais la dernière représentante de sa lignée. Elle laisserait la Nêyad¹ à la benjamine de la lignée hiérarchiquement la plus proche.

¹ Nêyad, de nê (mère) et de yad (loi) peut-être traduite par Trône. C'est à la fois le pouvoir de la Mère et son fauteuil aux accoudoirs sculptés.

Les gardiennes qui connaissaient Lymn la laissèrent passer sans sourciller. Celle de gauche, Tiyi, lui fit même un large sourire qui découvrit une dentition ébréchée. C'était une Verte de Tamanarev (l'Ile de l'Est, à une journée de navigation du continent de Thal où se trouvaient les pays de Thyl et de Thod). On en voyait très peu ici car elles ne voyageaient pas beaucoup tenant leur longue île étroite pour le seul habitat digne de ce nom (et Tamanarev voulait d'ailleurs dire : la Demeure Sacrée).

Elle avait la peau couleur d'olive et des yeux et des cheveux d'un bleu très sombre mais n'était pas de "lait pur", c'est-à-dire de lignée pure. Son père avait été acheté à Tamanarev par une marchande de Djezereth qui y écoulait de la résine de somale¹. Elle l'avait choisi pour l'androcée de sa benjamine qui avait pris de sa semence et enfanté Tiyi, que la précédente Mère de la Forêt Bruissante prit à son service, par goût d'exotisme et d'originalité.

Tiyi avait dans le village une charge légère qui lui laissait beaucoup de loisirs pendant lesquels elle ne détestait pas apprendre aux enfants un peu de cet art du zaïn (la danse-lutte) qui allait avec ses fonctions. Aussi Lymn l'aimait-elle beaucoup et avait de la nostalgie pour ces après-midi entières passées à mimer ses rapides mouvements et le jeu de son grand bâton sculpté. Depuis qu'elle était l'élève d'Enyu, l'enseignement était beaucoup moins amusant. Elle n'avait pas osé dire à une autre qu'Ethin, son amie, qu'elle eût cent fois préféré être gardienne qu'apprivoiseuse.

Tiyi avait remarqué la souplesse et la vigueur de Lymn mais elle n'était pas une initiée du zaïn de grande envergure et ne savait pas reconnaître les qualités fondamentales d'une bonne zenieh (adepte du zaïn, danseuse-luttrice). D'ailleurs le don d'apprivoisement était plus prestigieux que le talent du zaïn

¹ *Somale* : plante herbacée à grosses fleurs roses ou bleues.

même si la Consoeurie Zenoï, ayant à sa tête la Soeur Aînée et les Yan Li, avait été très puissante.

Yan Li : mot à mot "Sein de Lumière" car pour les yulhanes le sein, parce qu'il abrite le coeur, est symbole de courage et d'intrépidité et, parce qu'il nourrit du lait de la lignée les nouvelle-nées, est l'image de la permanence. L'enfante s'abreuve au lait même de l'Aïeule à travers les générations (et c'est du centre même de cette aïeule à travers les générations qu'elle vient). Selon les milieux et les époques, très riche signe, le sein O représente l'Aïeule mais aussi la stabilité remarquable de l'espèce et de ses civilisations mais encore le simple courage quotidien ("elle *en* a sur le buste !" est une expression courante d'admiration populaire).

Pour le Zaïn, le sein est l'emblème de la générosité qui y est une vertu très haute aux codes compliqués car la Consoeurie a neuf mots pour définir les neuf sortes de générosité, la dixième n'appartenant qu'à Déesse et s'appelant : l'Indifférence Magnanime. Cette dernière était révélée par les Yan Li, au cours des Mystères du Zaïn, aux meilleures initiées.

Lymn franchit plusieurs passerelles. Arrivée en bout de la dernière, elle effaça un rideau de perles de bois sculptées en forme de fleurs de somale et pénétra dans la fraîcheur d'une vaste pièce aux murs faits de tressages de bambous au travers desquels passait la lumière qui dessinait leur ombre rayée sur le sol. Des feuilles d'eucalyptus, jetées dans des coupes d'argile pleines d'eau bouillante, sur des petits foyers, emplissaient l'atmosphère de leur odeur amère et pure.

La fillette eut la sensation qu'une masse très dense s'avancait vers elle et fut étonnée de reconnaître la mère d'Ethin qui était une yulhane plutôt fluette et de petite taille. C'était la première fois qu'elle percevait la psychosphère de quelqu'une. Elle enregistra cette perception de volume et de densité autour de l'image de celle qu'elle n'avait vue jusqu'ici que comme une yulhane "ordinaire", la mère de son amie.

Cette dernière accueillit la jeune apprivoiseuse avec de chaleureuses formules et éclatait aussitôt de fierté :

- Le croyais-tu petite Lymn que notre Ethin deviendrait si vite la Mère des Forêts Bruissantes ? N'est-ce pas merveilleuse?¹ Viens donc admirer les cadeaux qu'elle a reçus ce matin ! Ils sont venus de Tamyan !

Affinée par son impression toute récente, Lymn l'écouta avec une acuité approfondie et ressentit la fausseté de ses paroles. Elle jouait un rôle... La fillette intégra ce nouveau fait, s'étonnant de sa propre perspicacité.

Mais déjà la yulhane l'entraînait derrière une cloison ajourée, de bois tendre sculpté d'un lacy de branches feuillues. Là, assise au milieu d'un grand luxe d'objets variés, sur un monceau de tapis, de coussins et d'étoffes, enfouie sous un grand poids de parures, Ethin écarquillait des yeux pleins d'une joie retenue.

Elle ne bougea pas pourtant, restant en majesté. Lymn s'agenouilla et posa son front sur ses pieds nus.

Une fois cet hommage rendu et reçu la Mère de la Famille redevint l'amie. Elle prit Lymn aux épaules et attira contre le sien ce front qui s'était humilié. Ce contact créa une nouvelle perception d'apprivoiseuse. Lymn eut la nette sensation d'un fluide frais et doux qui pénétrait en elle, descendait au creux de sa poitrine et y dissolvait un petit cailloux dur dont elle ignorait jusque-là la présence. Tout son corps fut irrigué d'une énergie plus vive.

Son esprit s'empara de ces impressions pour les classer dans ses archives profondes et la jeune apprivoiseuse se dit qu'elle devait en rendre compte à Enyu avant d'écarter volontairement cette nouvelle dimension des réalités et d'admirer avec Ethin les extraordinaires cadeaux venus de la lointaine Tamyan.

¹ Traduction de la forme neutre.

La Soleille et le Lune

"Comme Nôn, la Soleille, passait dans son grand char doré au-dessus du Ter qu'elle illuminait de ses ardents rayons, allumant d'éblouissants éclats aux blancheurs du Mont Thaï, et que toutes lui rendaient hommage, son frère, Nym, le Lune, en éprouva de la jalousie.

Sous les chaudes caresses de Nôn les fleurs s'épanouissaient et offraient leurs doux parfums, les eaux scintillaient, les yulhanes riaient, les pierres elles-mêmes se gorgeaient de chaleur et devenaient comme vivantes. Tout le monde l'aimait, l'admirait et vantait sa splendeur d'or.

Mais on ne louait pas la belle tunique argentée du Lune. La journée, c'est à peine si on le voyait tant il ressemblait, pâle et blanc, à un simple petit nuage. Et quand sa soeur s'éloignait, que l'ombre s'étendait sur le Ter, et que Nym commençait à briller, toutes, dédaigneuses, rentraient dans les demeures et allumaient des lampes. Voyant cela, Nym, de tristesse et de dépit, augmentait encore sa pâleur.

Bom, le Nuit, s'inquiétant de cette triste mine, l'interrogea puis dit :

"Si cela te convient et pour te plaire, à l'aube nouvelle, je refuserai de me retirer devant la clarté. Mes sombres nuées resteront en place, la journée ne pourra pas avancer, la Soleille ne se lèvera pas et les yulhanes languiront de la lumière. Alors,

quand elles auront bien attendu, tu pourras paraître dans toute ta gloire et elles te verront et t'aimeront !"

Et, disant cela, Bom agitait ses froides ombres aux mille visages et de mystérieux crissements s'élevaient de ses noires profondeurs tandis que ses hiboux sévères hululaient.

Il fit comme il avait dit.

La Soleille ne put se lever, le Ter resta plongé dans les nocturnes noirceurs et les yulhanes, inquiètes et consternées, guettaient la Cièle et n'y voyaient nulle clarté.

Le Lune se laissait désirer, se préparait.

Enfin, se décidant, il bondit au milieu de la cièle nocturne, pour apparaître à toutes dans sa rondeur d'argent, et... s'aperçut qu'il ne brillait plus ! Dans la noirceur il était devenu invisible !

De l'ombre s'éleva un grand ricanement et Bom dit :

"Ne savais-tu pas que ta lumière n'était que le reflet de la Sienne ? Comme tu te faisais beau pour apparaître j'ai repoussé la journée jusqu'aux confins du monde et la Soleille ne peut plus glisser le moindre rayon jusqu'à toi. Si bien que tu n'es plus qu'un terne caillou gris ! Débarrassé de vous deux je vais enfin pouvoir préserver mes secrets !"

Et Bom, le Nuit, émit divers bruits inquiétants, tandis que se froissaient ses ombres, et ricana encore car il détestait le Lune, qui le fouillait de ses doigts blancs jusque sous ses noires frondaisons, presque autant que la Soleille.

Amèrement, le Lune, devenu gris, laid, terne et désolé, se repentit de sa vanité. Alors, comme dans son coeur il demandait pardon à la Soleille de l'avoir jalousée et lui rendait hommage, l'Etendue eut pitié de lui et ordonna à Bom de se retirer.

La Soleille pu réapparaître et, ce faisant, rendit au Lune son beau reflet d'argent."

*Contes et Légendes de Thal
racontées à nos enfants,
recueillies par Iyen Esnoï.*

6

Au second coup donné sur un petit gong de cuivre, Galel répondit en apportant à Neï une coupe de pêches.

Elle était plus étendue que Lymn, avait seize cercles, l'espace avide où l'on "taquine l'étamine", comme on dit, sans discernement, où quantité prime sur qualité. Galel se réjouissait d'autant plus des ayons qu'elle devrait d'ici peu, à dix-sept cercles, se vouer à la chasteté ou renoncer à l'appriovissement.

Jeune yulhane au visage avenant, bien bâtie, elle avait des mains adroites et un grand fond de sérieux. Elle servait Neï avec respect et efficacité, s'activant en silence.

L'apprioviseuse des Collines Rouges s'assit en tailleuse à son thalmun qui était une grande boîte plate posée sur des pieds et en sortit un étroit rouleau de parchemin, un pinceau, une pierre à encre et une tige ligneuse dont elle mâchonna le bout.

Son suc imprégna et augmenta sa salive. Elle en mouilla la pierre qu'elle caressa du pinceau ; il se teignit de bleu sombre. Elle traça quelques signes rapides, sur la peau d'un vert très pâle, dans cette langue thalienne ancienne qui est à la racine de la yewhina moderne et dont les idéogrammes s'écrivent alternativement de gauche à droite et de droite à gauche,

s'alignent sur des horizontales. On commence sa lecture au coin inférieur gauche du rouleau.

La Famille des Collines Rouges, territoire de prédilection de ces cavales thaliennes qui sont trapues et de poil épais, bicolore, roux et blanc, se nourrissaient de leur chair savoureuse et utilisait leur peau d'une excellente qualité de finesse et de solidité. Elle donnait ce parchemin vert pâle que Neï utilisait.

A Djezereth, on affectait de mépriser ces mangeuses de cavales qu'étaient les yulhanes des Huit Collines et du plateau d'Awthin mais leur parchemin vert y était très demandé. Les tanneuses avaient fait la richesse des Familles des Collines et de l'Awthin et, parmi elles, la Famille des Collines Rouges était une des plus opulentes.

Les villages (*ushni*, littéralement : les maisons longues) étaient construits sur le plateau central, chacun faisant face aux collines qui formaient son territoire. Nous avons sur l'Awthin la maison longue des Collines Rouges mais aussi, celle des Collines Mauves, celle des Collines aux Trois Pins, celle des Collines des Faisanes etc...

A l'ouest de l'Awthin s'élevaient les Yévéhés qui formaient du sud au nord l'épine dorsale de Thal (ou le Continent) et dont la pierre était d'un rose soutenu.

Les Familles des tanneuses de l'Awthin n'appartenaient pas toutes au même pays. Celles des Collines Rouges et des Collines du Lac dépendaient du pays de Thyl et de Djezereth, à l'est, comme les yulhanes du Lac Bleu et de la Forêt Bruissante. Celles des Collines aux Trois Pins et des Faisanes appartenaient au pays de Thod, à l'ouest, dont la capitale était Limnil, située dans les Moyens Monts, à 1000 mètres d'altitude environ.

Galel avait desservi les restes d'une demi-lapine grillée, essuyé les miettes de galette et approché de Neï la coupe de

pêches. Elle la regarda tracer ses signes, admirant la perfection de la rapide et précise danse minuscule du pinceau.

Depuis ses quatorze cercles, Galel apprenait la lecture et l'écriture de la yewhina ancienne : l'ashna. Elle décryptait en silence :

"Shezaiñ Shadulha undyé dtedeiñ..."

(La Souveraine Shadulha désireuse d'obtenir...)

"ai lûl Nymesh, mandi suatyî :"

(l'amitié de Nym, imagine cet appel :)

C'était le début du Chant VI de la Shadulznê (contraction de *Shadulha* et de *zulnê*, pinceau), texte sacré écrit de la main même de la Djetharat (incarnation de Déesse). Il se poursuivait par le célèbre *Yonde tei*¹ dont la mélodie s'est retransmise jusqu'ici avec son refrain déchirant :

"Unsuarha Lulera, (bis)

Yonde tei, tarwandetei."

et l'on ne peut écouter cet appel âpre et doux, dominateur et soumis, victorieux et vaincu, cruel et tendre, puissamment contrasté, sans frémir. On y sent cette conscience à la fois vigoureuse et friable que les yulhanes considèrent comme supérieure.

Galel avec force et conviction chantait dans sa tête le "Yonde tei" et, comme Neï faisait de même, elles virent cette harmonie car elle se matérialisait pour elles comme intensification des perceptions.

Le blanc verdi du parchemin paraissait presque phosphorescent, les idéogrammes bleu sombre s'en détachaient avec une netteté extrême, tous les meubles et objets de

¹ Paroles complètes avec traduction en fin de volume.

L'écriture de la yewhina ancienne

(l'ashna : la langue-racine)

Le début du Chant VI de la Shadulznê

(sens de la lecture : de 1 à 7)

7
suatyi
cet appel



6
mandi
imagina



5
Nymesh
de Nym



4
aĩ lûl
l'amitié (le front)



1
(ayu) Shezaïn Shadulha
(la) Souveraine Shadulha



2
undyê
désireuse de



3
dtedeïn
obtenir (obtention)

Idéogramme 1 (détails)



(réunion de ces 3 signes)

Shezaïn



Souveraine

Shadu



oiselle qui vole

- **lha**



branche

La Souveraineté était imagée par un triangle pointe en bas (▽). Il dominait l'idéogramme de Shadulha fait de l'oiselle qui vole (v) et la branche d'où elle s'envole (Y)

Idéogramme 5 (détails)

Nym - esh



Idéogramme 7 (détails)

suat - yi



l'appartement de Neï semblaient être faits d'autres matières, plus lumineuses et découpées avec plus de précision.

D'un commun accord silencieux elles firent sham ("*expandre sa conscience horizontalement dans les quatre directions*") et goûtèrent l'infinie liberté de l'Etendue...

Pour Oshua qui arrivait, Galel et Neï, avaient cet "air d'ailleurs" qu'on trouve aux apprivoiseuses et qui, de fait, est l'expression d'une intense présence.

Mais le vieux serviteur ne comprenait rien de ces choses. Il avait fait partie de l'androcée d'une Dame, à Djezereth, en avait été chassé à sa mort par l'héritière avec pour seuls biens les cadeaux qu'il avait reçus et un petit terrain, pentu et sec. A cinquante cercles, il avait dû chercher une place de serviteur et, n'ayant pu se caser dans la Capitale, il était venu s'exiler sur l'Awhin où il ne se plaisait pas. Quinze cercles plus loin, plus vieux, plus chauve, plus bedonnant et plus nostalgique encore de Djezereth, il n'en faisait pas moins chez Neï le ménage (et autres travaux sans surprise ni éclat). Il ne détestait d'ailleurs pas, quoique ses reins fussent douloureux, occuper ses mains pendant qu'il radotait.

Oshua salua Neï et attendit qu'elle parle la première. Elle demanda : Que voulez-vous ?

- Quelqu'une de Tamyan est arrivée avec un message, fit le serviteur.

Tamyan comme Tamanarev était une île de vastes proportions. Elle se situait à la pointe sud du Continent et était aussi douce et riante que Tamanarev était rude et sauvage. Les Tamyanes étaient nonchalantes et très friandes de festivités. La soeur de Neï, partie y faire un court séjour, voici dix cercles, n'en était pas revenue, se contentant de faire parvenir de ses nouvelles par d'autres voyageuses.

La tradition voulait qu'entre vingt et vingt-cinq cercles les yulhanes voyageassent afin de connaître leur monde.

"La Voyageuse" était un des noms qu'on donnait à Déesse et l'on disait que les étoiles dans la cièle étaient la trace de son sillage.

Bien reçues partout, nourries et logées, les jeunes yulhanes revenaient finalement chez elles ou restaient de nombreuses saisons - parfois toute leur existence - dans une autre région du Ter.

Le Ter, comme l'enim dans les Familles anciennes, appartenait à toutes et la liberté d'aller et de venir était si fondamentale qu'on n'imaginait nulle part la remettre en question.

Oshua introduisit une yulhane trapue, de race mauve, âgée d'une vingtaine de cercles, les cheveux rouges tirés en arrière, dégageant les oreilles et noués en une longue natte, vêtue d'une robe de lin et d'une chemise ample, l'écharpe sacrée roulée autour du cou et chiffonnée.

Elle demanda à la manière des Tamyanes, par politesse, à Galel si la Datchun Haï (Honorable Dame) présente était bien la Sayin (Apprivoiseuse) Neï Y Shaï. La disciple, qui ne connaissait pas ces façons, ne savait trop que répondre mais son silence tombait juste car c'était à la Datchun Haï de s'avancer pour recevoir respectueusement la voyageuse et de l'accueillir par une "La demeure de l'humble personne est indigne de votre visite", formule que Neï prononça en pure ashna, la langue-racine, celle dont toutes les autres étaient sorties et que toute yulhane cultivée connaissait.

La voyageuse fit un petit salut complice et continua avec la formule : "C'est la voyageuse dont la médiocre conscience ne mérite pas la large vertu de la vénérable place", encore en ashna.

Ce fut à Neï d'apprécier et de sourire. Solennelle et fortement scandée la yewhina ancienne plaisait à son sens des rites et à son amour des rythmes. Elle y sentait l'expression d'une haute spiritualité, quelque peu perdue

chez la yulhane moyenne, devenue religion, et cette religion elle-même devenue tradition. Seules les apprivoiseuses et les prêtresses conservaient la flamme vive d'une vraie reliance avec la Divine.

- Shumthad dô ushanli, dit la voyageuse, ce qui signifiait : "Je suis la *lectrice* Shumthad."

- Neïsayin dô (Je suis l'apprivoiseuse Neï).

Elle eut un geste vers sa disciple :

- Galel rhin-sayin suat (Voici la graine-apprivoiseuse Galel).

- Ayubôn (Fine journée), dit la voyageuse, en saluant Galel à la manière moderne.

Shumthad ne portait pas l'écharpe sacrée en tant que simple voyageuse, expliqua-t-elle, mais était attachée comme ushanli au temple de Nitaz où officiait la soeur de Neï. Elle s'y occupait des comptes et, en générale, de toute écriture concernant le temple, y compris l'atelier des copistes. Ces dernières reproduisaient pour les fidèles les textes qu'élaborait l'Ashat Nin (le Temple Grand) de Djezereth d'où la Papesse Li la Cinquantième veillait sur ses ouailles, les adhaliques thaliennes. A Tamanarev, l'Adhalique était dite minoyenne et les croyantes se tournaient vers l'Endu, la Tour, ou vers les Dames du Yi.

L'Adhalique (thalienne ou minoyenne) n'acceptait pas que les ayons fussent prêtres mais les recevait dans des monastères où les bons frères priaient beaucoup et menaient une vie chaste dévouée aux pauvresses. Les deux frères de Neï étaient religieux au Qesh (abbaye) de Djuat, au pays de Thod. Le queshon (abbé) avait une grande renommée de piété, de bonté et même de culture car la prêtresse-voyageuse Ushan, célèbre et vénérée, avait passé une saison froide au Qesh de Djuat et, séduite par cet esprit, pour un ayon, clair et vif, s'était distraite à le meubler des finesses de l'Adhalique.

Shumthad portait un message appris par coeur qu'elle récitait après avoir demandé, par un signe codé, à Neï, si elle pouvait le faire en présence de Galel et obtenu son acquiescement :

"A Nitaz, Nymshi Emshed, 7034 Soï Shin Shadulha¹, la prêtresse Selni dit à la sayin Neï des Collines Rouges, sa soeur-héritière, ces paroles." commença à réciter Shumthad d'un ton neutre et bien posé.

"Ayu Ayan asheïa..." continua-t'elle.

"La statue de Déesse a été entièrement réparée, repeinte et habillée d'une robe et d'une cape neuves, brochées de fil d'or, splendides. L'Ashat Nin a envoyé un candélabre, d'un travail superbe, fait de serpentes entrelacées et aussi le dernier rouleau de recommandations papale. Les copistes ne savent où donner de la tête car toutes les fidèles en veulent un exemplaire. L'ushanli Shumthad a pu heureusement donner ses directives et répartir le travail avant de partir pour son voyage."

Shumthad marqua une pause et fit comprendre, d'un signe à Neï, que le reste était délicat.

L'apprivoiseuse ordonna à Galel de sortir, sans vouloir faire semblant de lui demander un service, car elle n'ignorait rien de la perspicacité d'une disciple, conditionnée à l'observation et à la réceptivité active depuis ses tous premiers cercles. Galel saisissait d'ailleurs de nombreux signes et, ayant très bien compris, esquissait déjà une digne retraite.

Quand elle fut sortie la voyageuse reprit :

"La Papesse Li la Cinquantième est proche de son trépas. Les Asni se réunissent au lune noir de shaïtal et demandent à voir les Dames du Yi le nuit précédent."

Suivirent les bénédictions d'usage qui fermaient le message.

Les Asni, au nombre de quatorze, élistaient parmi elles la nouvelle Papesse de l'Adhalique Thaliennne. Les Dames du Yi, quatorze de même, étaient les cheffes des apprivoiseuses.

¹ 7034 S.S.S. : 7034 années à partir de la naissance de Shadulha.

La nouvelle était déconcertante. Pourquoi les Asni voulaient-elles rencontrer les Dames du Yi avant l'élection d'une nouvelle Papesse ?

Les deux ordres partageaient certes le pouvoir avec l'Impéria à Thal et l'Andôran à Tamyán. Sur Tamanarev, on ne reconnaissait pas la Papesse du Temple Grand et on se regroupait autour de la Shuntnô de la Tour (de *Shuntayan*, serpente fabuleuse née de *Tayad*, mythologie tamanarane) mais on entretenait néanmoins des rapports avec l'Adhalique Thaliennne et les Apprivoiseuses du Continent et de Tamyán.

Pourtant ça n'était pas l'habitude de mêler les Apprivoiseuses aux affaires strictement internes de l'Adhalique, et d'autant plus à ce niveau-là d'importance. Etrange aussi que Selni, qui n'était après toute que la prêtresse du temple d'une petite bourgade comme Nitaz (à Tamyán qui plus est !), fût mise dans la confidence ! Et bizarre qu'elle en fit part à soeur, elle-même apprivoiseuse parmi des milliers, sans pouvoir particulier ni relations distinguées.

Neï eut une mimique interrogative à laquelle Shumthad répondit par un haussement de sourcils et des yeux ronds d'ignorance.

Elle dit seulement :

- Des bruits ont couru sur le trépas de la Papesse.

L'apprivoiseuse changea de sujet, s'étonna que, si étroite (peu étendue, jeune), la voyageuse fût ushanli.

Shumthad lui montra sa Broche d'Excellence, décernée par l'école Than. C'était la récompense et la marque d'un fier talent pour les signes, tant les idéogrammes simples qui représentaient des réalités que les signes doubles qui avaient en sus une signification arithmétique et géométrique et c'était là science à part, qui s'étudiait en filigrane dans ce qui semblait être des poèmes ou des cantiques. (l'Adhalique veillait jalousement sur ses richesses et en codait les descriptifs de même que les Apprivoiseuses, jalouses de leurs connaissances

psychiques et spirituelles, avaient leurs propres termes à double ou triple sens, connus des seules initiées.)

Obtenir une Broche d'Excellence, à seulement vingt cercles était rare et Neï, courtoise et trouvant d'ailleurs la voyageuse sympathique, lui exprima de sincères compliments que l'autre reçut avec un plaisir manifeste.

Mais Neï, derrière son intérêt sincère pour Shumthad, continuait de se demander pourquoi elle avait appris ce qu'elle eût dû, comme toutes les autres, ignorer.

La pierre, plate, taillée en forme de losange, d'un sombre gris, ne mesurait pas un sechaïn¹ de hauteur. Sur une de ses faces était gravée la forme d'une yulhane très stylisée et sur l'autre le signe de la Souveraine Shadulha, surmonté d'un deuxième que Yani ne comprenait pas, l'ensemble donnant :



La pointe haute du losange avait un trou qui permettait d'y attacher un cordon.

Non seulement on n'offrait pas d'asheïa aux enim mais celle-ci semblait étendue et Yani n'en avait vue nulle part de pareille.

Elle ferma sa main sur le petit losange dur aux faces lisses mais aux bords rugueux ou coupants, assez irréguliers.

Yani réfléchissait. Elle ne connaissait qu'une ushanli et c'était assez loin, au Quesh de Djuat. Sedeïn, originaire du Lac Bleu, après s'être largement enduite de boue, sur ses bords, en compagnie de Yani et d'autres enfants, était devenue

¹ Sechaïn, de sech (doigt) et shaïn (libre), l'auriculaire de Shadulha, 6 cm.

responsable des écritures de plusieurs quesh du pays de Thod dont Djuat, où elle habitait, dans un bâtiment à part du domaine réservé aux religieux. Sedeïn saurait déchiffrer l'inscription et connaîtrait l'origine de l'asheïa. Elle saurait aussi qu'en faire, à qui la retransmettre.

Yani hésitait. Elle avait l'intuition que la pierre était rare et précieuse mais elle se méfiait des intuitions (dites "légères", "volantes" par les apprivoiseuses) qui ne sont que de l'imagination.

L'imagination peut être claire et brillante au point de sembler une vision.

Elle craignait de se tromper, de faire un voyage à Djuat pour rien et de paraître ridicule aux yeux de cette amie d'enfance qu'elle n'avait pas vue depuis trois cercles.

Mais si elle ne se trompait pas... Si l'asheïa était un de ces beaux objets que l'Adhalique exposait dans ses temples, voire un de ceux, plus exceptionnels encore, que la Papesse conservait à Djezereth.

Elle laissa courir les images et alla jusqu'à voir *son* asheïa exposée au Mont Thaï dans la célèbre Yeddhu¹ (littéralement une *solitaire*, c'est-à-dire un refuge spirituel) de Shadulha devenue but universel de pèlerinage car pour toutes, thaliennes, tamyanes ou tamanaranes, Shadulha était la Djetharat, l'incarnation de Déesse.

Quoiqu'on fût en 7034 S.S.S. (Soï Shin Shadulha) l'amour pour la Djetharat demeurerait vif et son culte ne faiblissait pas, selon toutes les apparences. Elle unifiait le Yev tout entier même si la religion s'était scindée en deux courants, eux-mêmes divisés en bras plus minces, sans compter les diverses consoeuries ayant leurs propres cheffes et leur propre interprétation de la Shadulznê (*le Pinceau de Shadulha*).

¹ De *yed*, souffle, âme et *dhu*, plainte, pleur.

Yani hésitait aussi parce que, sans détester les voyages, elle n'aimait guère quitter sa région où elle avait de douces habitudes qui lui convenaient, d'autant plus que l'enimoï du Lac Bleu était très réputé pour la beauté de ses fils. Non qu'elle passât outre son serment de chasteté, sachant qu'elle y perdrait son acuité mentale, mais parce que la grâce l'enchantait et que, parmi les objets gracieux du Ter (le Yev), le jeune fils en bourgeon était un de ceux qui réjouissait le plus un regard de connaisseuse.

Sa chaste fonction et le fait qu'elle y eût un frère lui permettaient de fréquenter assidûment l'enimoï sans qu'on jasât. Elle y passait des après-midi à boire du somalin¹, à jouer au Kyen² et à écouter les amusantes confidences de charmants enim en fines et courtes tuniques aux fraîches couleurs, pour lesquels elle avait une tendresse quasi maternelle, du large de son étendue de presque trente-six cercles, quand certains d'entre eux, jeunes faons, n'en avaient que onze ou douze, et que leur voix n'avait pas encore pris les notes sensuelles, basses et chaudes de la puberté.

Ils étaient comme d'innocents oiselets, d'abord un peu farouches puis, voyant l'absence de danger, pépiants et familiers et elle croyait, entourée d'eux, être au milieu d'une volière peuplée de jeunes mâles de la merlette aux becs et aux plumes brillantes, l'oeil vif et rond, l'esprit court mais plein de bonne volonté et de si belle apparence qu'on avait envie de tendre la main et de les caresser.

Tentée, Yani posait parfois la main sur une frêle épaule nue frôlant une omoplate aérienne, fine comme une aile, ou la branche légère d'un cou où frisaient des petits cheveux sur la peau translucide. Elle lisait dans des yeux de cristal une espièglerie mutine et... diabolique. Effleurée par le souffle haletant de la Diablesse, elle retirait sa main comme si elle se

¹ Liqueur de somale.

² Jeu de société.

fut brûlée mais y gardait une douceur extrême qui, parfois, lui amollissait le coeur, presque jusqu'à la souffrance. Alors elle s'interdisait pour des journées l'enimoï et s'interrogeait sur la religion de ses Mères et sur sa propre foi... avant de se permettre une petite partie de Kyen avec une amie, un ou deux verres de somalin et de se retrouver au coeur de sa volière, éblouie et tentée.

Elle serrait l'asheïa dans sa paume. Elle se disait qu'en allant conduire Shad à Limnil pour l'enimeyè du pays de Thod, elle aurait fait un tiers de la distance qui la séparait du Quesh de Djuat. Les petites arêtes coupantes la blessaient. Elle serrait plus forte et la légère douleur lui était agréable. Comme l'asheïa dans sa chair, elle était incrustée dans son pays, sur la rive du Lac Bleu. Elle ouvrit la main et, de l'autre, en retira le losange de pierre qui y avait laissé son empreinte. Mais elle s'effaça presque aussitôt ne laissant que des marques rouges et bleues, là où les arêtes avaient tracé un petit sillon.

Elle pensa : "Je suis attachée au Lac Bleu par les aspérités de ma conscience" mais cela n'avait peut-être pas de sens, sinon poétique.

Enfin, elle décida de pousser jusqu'à Djuat. C'était la curiosité qui l'emportait sur la crainte du ridicule et l'esprit casanier, l'envie de savoir d'où provenait l'asheïa et ce que signifiait ce signe mystérieux au-dessus de "Souveraine Shadulha". C'était aussi l'idée du plaisir des retrouvailles avec Sedeïn.

Non qu'elle aimât le queshe. Il se situait haute dans les Yévéhés, au pied du Mont Thaï, bien au-dessus de Limnil déjà à sept cents duan¹ d'altitude. Elle croyait savoir que Djuat était

¹ Littéralement : envergure, de *dua*, voler. Théoriquement la distance qui sépare les deux majeurs tendus, bras en croix, de Shadulha : 1 mètre 65. Donc 700 duan : 1155 mètres.

à cinq cents duan (825 mètres) plus haute que la capitale du pays de Thod.

Au quesh les nuits étaient froides même à la belle saison. Mais les bâtiments principalement semblaient austères avec leur pierre grise et leurs barreaux aux fenêtres des dizaines de petites cellules toutes pareilles.

Et puis... (Mais cela Yani se l'avouait à peine) les frères n'étaient que très rarement agréables à regarder et même si... La vêtue de leur ordre pouvait anéantir le plus évident charme naturel et faire pâlir sous la coiffure austère, dissimulant totalement la chevelure, le teint le plus frais. Un grand rebord pointu jetait de l'ombre sur des yeux baissés dont on ne pouvait voir s'ils étaient longs ou larges, dorés ou pourpres. On devinait les grands cils battre et c'était toute.

Mais les bouches étaient dans la lumière et bien peu, hélas, avaient ces courbes gourmandes et charnues, cette sinuosité de lignes sous le duvet léger, qui sont critères de la beauté ayonine, que les enim savent si bien rendre plus sensuelles encore en les faisant briller et gonfler grâce à de secrets artifices et qui contrastent délicieusement avec les maxillaires nets et les mentons déjà carrés, ayant encore pourtant du flou d'enfance, parfois creusés d'une tendre fossette.

Yani savait que des ayons célèbres pour leur beauté s'étaient faits religieux pour fuir le monde, cacher une humiliation d'amour, regretter une amante oubliée ou même par piété sincère. Mais on ne les trouvait guère dans les quesh retirés, plutôt près des temples prestigieux, dans les capitales, à Djezereth (Thal), à Tadjî (Tamyân), à Sun (Tamanarev) et dans quelques autres cités opulentes dont Limnil n'était pas (la route principale pour aller au Mont Thaï sacré passait plus à l'ouest, par Djuran).

Heureusement, pensait-elle, que Lyan, l'abbé du Quesh de Djuat, quoique sans beauté ni jeunesse aucunes, avait cet esprit qu'avait affiné la vénérée Ushan, et qu'elle était agréable

d'échanger avec lui et de lire les intéressants rouleaux qu'il avait peints sous la dictée de la prêtresse-voyageuse.

Heureusement que Sedeïn aimait le Kyen et possédait quelques précieuses bouteilles de vieux somalin de Sun.

Heureusement enfin qu'elle espérait tenir une shezaïn yedayan¹ (une souveraine inspiration : une cheffe-d'oeuvre) et grâce à cette découverte (d'un enim de bourgade !) trouver faveur auprès de la hiérarchie adhalique, s'y faire des introductions.

Elle était fascinée par le pouvoir de la religion et, par crises, pleine d'aspirations spirituelles. Persuadée que l'Adhalique savait reconnaître le mérite des siennes, elle pensait trouver, à un niveau hiérarchique suffisamment élevé, des yulhanes de profonde foi qui, mieux qu'une simple prêtresse, sauraient répondre à ses interrogations, à ses doutes et à ses peurs.

Bonne apprivoiseuse dans les strictes limites de son art, elle savait, avec plus d'adresse que d'autres, tétaniser sur place une bufflonne pourtant d'esprit massif et peu influençable et, comme la chair animale était pour les yulhanes un aliment recherché même si peu consommé, elle remplissait sa tâche basique avec talent. Mais elle devenait hésitante ensuite quand elle s'agissait de pénétrer les esprits yulhanins, de les guérir, de les empêcher de nuire ou de les modeler. Consciente de cette médiocrité elle y voyait la marque d'une spiritualité pas suffisamment développée (elle estimait que sa formatrice et prédécesseuse n'avait pas su lui retransmettre les vraies profondeurs de l'apprivoisement et lui faire comprendre les enseignements des Dames du Yi).

Ainsi Yani, pourtant ronde, rieuse, très attachée à ses plaisirs assez ter à ter, n'en avait pas moins des aspirations, vagues certes, mais tournées vers la cièle.

¹ Yedayan : mot à mot *souffle d'Ayan* (la Voix, Déesse).

Le journal d'une Yulhane

"Elle m'arrive de revoir celle que je fus en mes adolescents espaces où je montais, alerte et gaie, pleine de sève et de vigueur, sur le coteau derrière chez moi et où, bras ouverts, dominant le Ter, avide de l'envelopper et de tirer de lui tout le suc de ses joies, je ne voyais rien au-dessus de moi, sinon la Cièle immense, rien au-dessus de la Yulhane sinon, bien au-delà de notre naturel sexué, la neutre et splendide pureté de Déesse.

Prise d'une sorte d'exaltation, je me voulais semblable à la Djetharat, j'oubliais mes bonnes fortunes, me rêvais chaste et digne de servir la Haute Splendeur Céleste et n'étais pas loin d'accuser les chers ayons de s'être dressés, comme des obstacles tentateurs, entre moi et mon accomplissement spirituel.

Mais avec l'expérience et le mûrissement de nombreuses saisons, j'en viens à reconnaître sans réserve, à notre aimable compagnon, cette sagesse humble et forte qui, pour être semblable à celle du sol qu'on foule, sans y songer, à ses pieds, n'en est pas moins essentielle et admirable.

L'ayon n'est-il pas grand, immense, dans les petites choses, quand il n'oublie pas de mettre notre tasse de somalin, pleine, chaude, odorante, près de notre écritoire, quand il sent qu'un stimulant nous est nécessaire, quand il sait se taire, s'il voit notre attitude concentrée et soucieuse, quand, à-propos, il éloigne de nous les enfantes agitées et, parfois, oriente nos travaux et suggère quelque idée... Il est sublime par sa dévotion et sa fidèle attention.

C'est un collaborateur excellent. C'est quand il seconde qu'il atteint sa perfection. S'il veut mener les choses, par contre, nous courons à la catastrophe. Il n'est pas meilleur meneur que nous sommes bonnes suiveuses.

Déesse a voulu les places qui sont les nôtres, elle devant et lui derrière, elle au centre et lui sur le côté, elle qui appelle et lui qui répond..."

*L'initiation des enfants
dans les familles primitives*

Quand les fillettes atteignent sept-huit cercles, elles quittent les tuniques des ayons, leur périmètre, et sont initiées, en grand secret, par les yulhanes. Les garçons ne quittent pas la maison des ayons et commencent à participer aux rites sexuels.

Qu'y-a-t-elle de commune entre ces primitives et les yulhanes modernes ?

Seyad nous dit que les Eneyed sont très gaies, que leur vie est nonchalante et que l'étendue ne compte pas pour elles. Pourtant, les rites d'initiation des fillettes sont cruels à nos yeux. Les Eneyed considèrent que l'enfante a été polluée par ses sept ou huit cercles de séjour dans le périmètre des ayons. Seyad écrit :

"Le long contact avec l'ayon a "épaissi" la petite fille. Elle doit être "décapée". Elle faut "rendre à son âme un aspect brillant en la frottant comme on frotte la lame d'un stylet. Ce sont les termes qu'emploient les Eneyed et que je traduis ici. On fait jeûner trois journées les fillettes afin de purifier leur conscience et d'affiner leur sensibilité. Elles sont enfermées dans une grotte secrète de la forêt dont on a scellé l'ouverture. L'obscurité y est complète. On n'a laissé à chacune qu'une natte et un fruit sec et creux, rempli d'eau. Après trois journées, les initiatrices réapparaissent et s'exclament :

"Quelle grossièreté ! Quelle épaisseur ! Ces filles ne sont pas récupérables. Ce sont des garçons ! Nous allons les ramener dans la case des ayons !"

Ces paroles sont rituelles. Elles se jettent sur les fillettes aveuglées par la lumière et affaiblies par leur jeûne et les tirent puis font mine de se raviser.

L'une dit : "Nous attendrons trois journées de plus."

Elles se retirent mais, cette fois, elles laissent des "yanguin" (un fruit à la chair dense et sucrée, très nourrissant) près de l'ouverture et, comme par négligence, ne la scellent pas totalement. Des raies de lumière entrent dans la grotte. Les fillettes effrayées pleurent... puis elles mangent les yanguin.

Trois journées plus loin et les Eneyed reviennent, estiment qu'on pourrait peut-être finalement affiner ces fillettes épaisses. Les yulhanes s'attardent, discutent, argumentent. L'une joue l'avocate de Diablesse. Elle détaille les enfants à voix haute et dit qu'en nul lieu, avec de pareilles mines aux expressions stupides et grossières, elles ne feront des yulhanes. Elles doivent immédiatement retourner sous les tuniques des ayons. On ne peut rien pour elles. C'est une génération perdue, peut-être maudite. Elle n'en a, en aucun endroit, connue de pire.

Mais les autres plaident en la faveur des gamines effarées, trouvent des détails positifs, exhortent leurs semblables à la patience.

On finit par décider de trois autres journées "d'affinage". On laisse cette fois, encore comme si de rien n'était, la grotte à demi ouverte et d'amples provisions. Peu à peu les fillettes se rassurent et retrouvent des forces.

Mais les rites de passage ne s'arrêtent pas là. Quand les yulhanes reviennent pour la troisième fois, elles semblent définitivement décider que les fillettes sont parfaitement inaptes. Irrécupérables. La preuve en est ce que l'existence demande à une Eneyed digne de ce nom. S'ensuivent les récits

des exploits extraordinaires des aïeules. Les histoires s'enchaînent, fascinantes. Les fillettes écoutent bouches bées. Elles regardent ce défilé d'héroïnes aux pouvoirs magiques aussi variés que subtils. Elles sont écrasées, n'ayant pas la plus petite idée de comment on obtient de tels pouvoirs. Elles commencent à être certaines de leur non-conformité. Les ayons les ont si totalement polluées qu'elles sont devenues incapables de ces superbes actions que les initiatrices leur présentent comme des plus banales pour une vraie yulhane. Elles haïssent les ayons de ce qu'ils leur ont volé leurs pouvoirs.

C'est alors que les initiatrices leur font promettre de ne plus aller à la case des ayons jusqu'à l'Ayudin, le passage des quatorze cercles. Les fillettes promettent. Elles ne doivent plus parler à leurs frères et même les fuir. Si elles n'ont aucun contact avec les ayons, elles retrouveront leur pouvoir perdu.

Le rite de passage est terminé ou presque. On remet aux fillettes une sinasheïa symbolique de sacrificatrice. Elle est en bois. Elles participeront dès lors aux expéditions sur le territoire et aux fêtes des yulhanes. Elles habiteront le périmètre des yulhanes. Elles apprendront les techniques d'apprivoisement.

Les Eneyed ont de nombreux conflits avec les familles voisines. Leurs jeux de domination psychique sont primitifs mais complexes. Leur psyché est toute emplie de consciences démoniaques qui rôdent dans la forêt. Elles se maudissent, se hantent, se jettent des mauvais sorts, utilisent des techniques de concentration sur des figurines, des poupées de chiffons qui symbolisent l'ennemie à vaincre et appellent des démons elles-mêmes symbolisées par des sculptures plutôt effrayantes, des masques etc... Elles se tendent des pièges, savent comment tromper l'autre sur son propre état de conscience mais aussi comment se protéger de l'intrusion adverse. Quand elles arrivent à détruire la psyché de leur ennemie après un combat

féroce et impitoyable, la sacrificatrice intervient et tranche le reste de vie végétative. La sacrificatrice tranche aussi une oreille de l'ennemie. Sauvages, primitives, les Eneyed soumettent ces oreilles à une préparation qui les dessèche et conserve et se les mettent en collier autour du cou.

Elles apprivoisent aussi le gibier dont elles nourrissent leurs familles.

Les ayons ont leur propres rites de passage qui sont une formation aux fonctions ayonines sexuelles et domestiques." (Fin de citation.)

"La yulhane use de l'influence depuis deux millions de cercles. Cette capacité psychique d'agir sur la psychosphère (l'ensemble des états conditionnés de la conscience involuée en Shuthun et subissant la loi du vivant-mort, de l'être-néant), de guider, de maîtriser voire de soumettre, de favoriser ou de détruire, par la puissance opérante d'une volonté dirigée (concentrée à l'aide d'images - d'où l'importance des graveuses, sculptrices, peintresses - et de noms, d'où le respect ancestral pour les conteuses, les chanteuses, les poétesses et, en générale, pour les "apprivoiseuses de la parole" selon l'expression consacrée), de dominer, donc, les êtres à la conscience moins complexe, cette influence, le yi, avait permis à la yulhane d'affirmer et de creuser une profonde différence entre elle et sa cousine, la guenon.

Grâce à cette influence, elle sut, contrairement à la guenon, maîtriser le shin (le vivant et, par extension, l'énergie vitale) de son mâle et, par cette domination psychique de l'ayon, obtenir des conditions d'épanouissement propices au développement de la civilisation. L'aboutissement en fut, après la période du Tedelen-itha¹, la révolution de l'Adeyen-itha², l'Anendoï, treize mille cercles avant notre ère", *écrit la célèbre yulhanologue Reï Ande.*

¹ Etendue de l'influence grossière.

² Etendue de l'influence fine.

8

Dans son lit qui, à la façon djezerane, était un meuble à tiroirs sur lequel on posait un matelas rempli de bourre de shal (roseaux qui poussaient nombreux dans le delta de l'Aïdjen), dans ce lit haut très richement sculpté, dont les tiroirs avaient des poignées d'or et qui s'ornait de quatre colonnettes où brillait le rouge sombre de grosses escarboucles, la Cinquantième Li, parmi les trois cent quarante-huit Shôdoran¹ qui, depuis Shadulha, s'étaient succédées à la tête de l'Adhalique (les cinq noms des Shôdoran étaient Li, Tha, Enyu, Nézer et Thin, du nom des cinq disciples de Shadulha, noms d'ailleurs les plus usités sur Yev), née Siyin Y Shun, cousine de l'actuelle Impératrice, de la lignée la plus prestigieuse de Thal, la Papesse Li était en train de mourir.

Ses souffrances guettaient, prêtes à accaparer de nouveau toute son attention pour peu qu'elle tente de réduire ses prises régulières d'un sirop épais de shumun (opium de Tamanarev, puissant antalgique). Cette médication la faisait dormir, lui donnait envie de vomir et lui ôtait tout appétit mais les douleurs se tenaient à distance respectueuse, se contentant d'épier en poussant de sourds feulements, en tigresses qu'elles étaient.

¹ Papesse de l'Adhalique Thaliennne.

La Shôdoran avait un sourire intérieur, plein de cynisme, dont rien n'apparaissait sur sa face maigre et grise, son masque de danenyi (d'agonisante).

Elle avait ignoré toute son étendue - soixante-seize cercles - que le corps était "l'implacable ennemi" dont parlait Shadulha. Elle connaissait par coeur pourtant le Verset Douzième appelé "Yenlûl" ("l'Ennemi").

"Yen lûl aī shom shâ,"¹

Yedyé yendô yenlûl", commençait-il.

(Le corps est sans amitié,

Ennemi impitoyable de l'âme.)

Li la Cinquantième remuait dans son esprit les paroles divines dont elle se nourrissait depuis l'enfance et leur chant emplissait son coeur de nostalgie car elle quittait l'existence et ne voulait pas même rester puisque son corps était devenu "l'impitoyable ennemi".

Elle pensa : "Il veut retourner à son naturel de boue et, quand cette boue se sera totalement liquéfiée seuls resteront ses os, comme de blanches pierres, d'âme immobile, et je serai morte."

Quand elle était adolescente, elle voyait le trépas comme un endormissement très doux suivi du beau rêve de l'En Haute, dans le sillage de la Libre Voyageuse, Shaïn Anayev (le plus beau Nom de Déesse à ses yeux). Elle voyait le semis d'étoiles nocturnes comme autant d'âmes yulheïns étincelantes, pareilles à des bijoux, sur le voile de Déesse et s'imaginait parmi elles, radieuse, infinie.

Puis elle s'était attachée, habituée à être non une étincelle vive de l'Immuable mais une prêtresse puis une asni puis Li la Cinquantième.

¹ *Shâ*, vient du verbe *shadn*, voir *Lexique* p. 246.

L'Ayanutha

L'Ayanutha (mot à mot : *Ayan u tha*, la Voix nous dit) retransmise oralement puis peinte sur des rouleaux, le texte le plus sacré de l'Adhalique, dont les parchemins les plus étendus ont 8200 cercles mais dont les paroles en ont probablement plus de 10000, cet ouvrage sacré dit :

"Dans le sham Déesse est souffle et le monde est pierre."

Le sham, c'est l'espace "pur", l'espace premier (le Commencement, doit-on traduire), l'espace qui n'a pas encore été "plissé" et "tissé" par les consciences. (Les "êtres" dites-vous.)

Déesse est souffle, c'est-à-dire âme, conscience. Elle est réceptive *et* elle anime la totalité. Elle reçoit et transforme. Elle *Est*, au sens yulhein, l'essence même de l'ontologie, le critère absolu de l'Etre.

Le monde est pierre, c'est-à-dire qu'il est pur cadre, sans âme, ou plutôt ayant "l'âme immobile", comme disent les yulhanes, une conscience figée, comme stupéfiée, semblable à celle d'une bête apprivoisée.

La civilisation utshin à Tamanarev de 600 à 2200 S.S.S. dira que cette stupeur du monde pétrifié est le sortilège de la Diabliesse et ce sera la mauvaise époque des Apprivoiseuses accusées d'être du côté du Nuit et de l'Abîme, sur la face "yanghui" des choses (comme disent les tamanaranes), du côté ayonin (sombre, froid et humide) des réalités par opposition à la "yinaï", côté yulhanin (lumineux, chaud et sec).

"Déesse entend cette pierre et l'anime" continue la parole sacrée. "La pierre entend Déesse et s'embrase ; la pierre devient feu au souffle de Déesse. Le souffle de Déesse devient vent et ce vent attise le feu et le transforme en fumée.

Et cette fumée dérobe Déesse aux regards du Yev. Alors des pleurs tombent et, de ces pleurs, la roche du Yev devient boue et sur cette boue Déesse Anayev jette un dernier regard et, de sa magie, crée la somale aux trois couleurs."

La yulhane emploie le verbe "**entendre**" (taym) là où vous employez "voir", dans le sens de percevoir. (Déesse est la *Voix*, ayu *Ayan*.) Les textes les plus lointains, issus des traditions orales, accordent au son une place primordiale.

Elle eut un autre sourire cynique dont on ne lisait rien sur ses traits épuisés. Elle songeait qu'elle s'était attachée à son beau et riche lit et même à son douillet matelas, qu'elle les regrettait au milieu de ses souffrances et elle se voyait avec ses yeux de dix-sept cercles, des yeux transparents, puis regardait cette transparence avec son profond regard de soixante-seize cercles, lourd de douleur.

Elle avait aimé une fin qu'elle imaginait aux couleurs gaies d'un corps étroit (jeune) et en bonne santé mais redoutait un trépas qui avait les tonalités tristes d'une chair étendue et malade.

Elle pensa :

"Quelle âme ? C'est le corps - en bonne santé ou malade - qui anime le monde. Et jusqu'à "aï danen" (le trépas), il l'anime, bon ou mauvais selon sa santé. Il est l'ennemi, certes, mais il est aussi le maître !"

Et cette pensée la remplit d'amertume.

Elle perdait le Yev mais elle perdait aussi l'Aïm. Le Ter ne voulait plus d'elle et la Cièle s'était fermée.

Elle dit encore à l'innocente qu'elle avait été :

"La souffrance a détruit ton âme petite yulhane" avant que le shummin ne l'endormît ; mais seule sa bouche qui s'entrouvrait un peu, marqua un changement sur le visage pétrifié aux yeux clos, sur lequel l'Asni Zeden et l'Asni Fayin jetaient de brefs et réguliers regards aigus, guettant une manifestation de survie ou d'agonie. Les doctoresses de l'Ashat Nin ne lui donnaient pas plus de quelques journées et elle pouvait ne demeurer qu'une après-midi. Les joueuses de bôo (sorte de gong) sur la terrasse principale se tenaient prêtes à rythmer le thonoï qui marquait de ses ondes l'espace du décès des shôdoran et c'était une rythmique sourde et lancinante avec des échappées de libres roulements.

Quand, après trois tours de vote, les quatorze Asni n'avaient pu se mettre d'accord sur le choix de la nouvelle shôdoran, la

tradition voulait que la papesse qui se mourait choisisse sa successeuse. Mais on avait trop attendu,^a tergiversé. Les discussions avait accaparé les votantes plus subtilement que prévu et, malgré les avis de la doctoresse Rindyu, on avait laissé passer les périodes de lucidité. Li La Cinquantième n'avait choisi personne. Elle était ailleurs.

En cherchant dans les archives, Asni Zeden avait découvert que le cas s'était déjà trouvé vers les 1200 cercles et qu'on avait fait appel aux Dames du Yi, alors à la cime de leur puissance. A cause du précédent posé, les Asni durent admettre de rencontrer les Cheffes des Apprivoiseuses. Mais cela déplaisait à nombreuses d'entre elles dont Zeden elle-même que seule son honnêteté avait poussée à révéler aux autres sa trouvaille. Plus que toutes, elle se méfiait des Dames du Yi et se réjouissait que leur ordre fût en perte de vitesse.

Quand à Fayin, elle se situait à l'autre extrême, ne voyant^b aucun inconvénient à exposer le cas aux apprivoiseuses dont sa cadette Enyu était.

Dans les participes passés (a), les Yulhanes expriment aussi la neutralité par une forme yulhanine. (Voir notes p. 17, 28 et 38.) Elles disent "attendue", "tergiversée", "accaparée", "prévue", "laissée", "choisie", "découverte", "faite", etc... chaque fois qu'elles emploient la forme neutre mais nous n'avons pas appliquée cela avec l'auxiliaire avoir pour ne pas trop dérouter la lectrice. Par ailleurs, nous ne donnons pas non plus une forme yulhanine aux participes présents invariables (b). C'est toutefois dommage car cette neutralité yulhanine donne une importante coloration aux textes originaux qui ici ne sera pas rendue. Nous nous contentons, comme vous l'avez lue, de restituer une partie du temps les neutres yulhanines, disant "en générale", par exemple, ou "en haute".

Elle faut en tous cas noter que, dans nos grammaires, tous les participes (passés et présents) sont présentés sous leur forme yulhanine. De même, à la 3ème personne du singulier et du pluriel de tous les "temps", la yewhina (parlée à Thal) et les autres langues de même racine emploient *toujours* dans les conjugaisons comme sujet "*issa*" (elle) et "*issun*" (elles).

J'aime
 [Tu aimes] (pas de tutoiement en yewhina)
Elle aime
 Nous aimons
 Vous aimez
Elles aiment aimante aimée

Les "temps" des verbes (dans une société qui privilégie l'espace) sont différents des vôtres et les participes sont autre chose, des shoban (intraduisibles sans pénétrer plus avant dans notre langage) mais l'essentielle est cette règle tripartite qui veut que **la yulhanine l'emporte partout sur l'ayonine, soit générique et donne sa forme à La neutre.**

Asni Zeden avait beaucoup de prestance.

On l'eût mieux vue dans le rôle d'une Dame des Jardins, montant à cavale aux Promenades Impériales, jouant de l'eïtho (une sorte de luth) et récitant les soirs de Fêtes Impériales des vers aux beaux seigneurs, ayant le droit d'apparaître à la Toilette comme les Y Shun (lignée de l'Impératrice), grandement honorée et partout à son aise, l'allure fière et le verbe haut.

On l'imaginait, revêtue de la tenue zaïn, lutter pour la bannière bleue à l'Etoile de l'Impéria contre les championnes de Tamanarev. Puis discutant d'un point de préséance avec passion. Puis contant des douceurs légères à un charmant jeune fils, près d'une de ces fontaines de pierre azurée du Parc Impérial.

Elle apprivoisait aussi bien qu'une Dame du Yi ; elle luttait aussi excellemment qu'une Maîtresse du Zaïn ; elle versifiait et jouait de l'eïtho comme personne ; sa noblesse et sa beauté attiraient les jeunes Seigneurs comme moucherons enivrés de lumière ; elle donnait des fêtes rares et recherchées ; elle était très aimée de l'Impératrice, voilà ce qu'on imaginait.

Et, certes, elle était née Athun, lignée très étendue puisqu'on trouve une de ses aïeules aux côtés de l'Impératrice Nun Y

Shun, en 5032 S.S.S., à la Troisième Grande Influence Rouge qui fut la fin de tant de Nobles Dames. Elle partageait avec les Y Shun plus de deux mille cercles de l'histoire de l'Impéria de Thal...

On la voyait en Cavalière des Espaces Courtois, au soixantième siècle (une "spirale" disent les yulhanes), presque en héroïne de roman à l'eau de bleuet...

Mais Zeden n'était ni l'une ni l'autre.

Son noble profil de médaille, son allure fière et déliée, son esprit alerte et prompt, appartenaient non seulement à une asni mais à une mystique et ce feu qui brûlait en elle toute médiocrité était celui de la passion pour Déesse.

Elle n'était plus jeune. Elle dépassait le quarantième cercle. Sa maturité n'avait fait qu'approfondir un unique sillon, tracé dans l'enfance, celui de la fascination pour la Shezaïn Anayev (la Souveraine Voyageuse), la Shaïnyi (Libre Appel), la Yedyum (la Conscience de la Totalité), la Nôn an Aïm (la Soleille reflétant la Cièle), la Sinasheïa Snûayen (le Couteau-asheïa qui a sacrifié le Temps)... Celle qui a dix mille noms et dix mille attributs et qu'on appelle Déesse.

L'ayanznê (la théalogie), dit notre dictionnaire, "étudie les questions religieuses, réfléchit sur Déesse et sur le salut de la yulhane en s'appuyant essentiellement sur l'**Ayanutha** et la **Shadulznê** et sur les doctrines et coutumes de l'Adhalique depuis le premier cercle du Shadulhisme."

Par extension, l'ayanznê étudie aussi l'**Enduthi** (la "Parole de la Tour", en tamaïon, langue de Tamanarev) qui est le texte sacré de l'Adhalique Minoyenne, séparée de la Thalienne à la 23ème spirale, devenue quasiment une autre religion même si les prémices sont identiques. Elle étudie encore le **Shadesh** des Apprivoiseuses, spiritualité basée sur les deux vastes *ayesh* (finesses, de *ayu*, fine) qui dansent le monde : *yinaï*, la finesse yulhanine (qui appelle) et *yanghui*, la finesse ayonine (qui répond).

Enfin elle s'intéresse au **Shadni**, aux **Papyrus de Djezereth** et autres textes spirituels du Zaïn.

Non seulement Zeden n'avait jamais regardé un ayon de sa vie mais elle ne les considérait pas plus que des enfants ou même de ces bêtes familières que sont les nunzi (espèce de chinchilla à fourrure turquoise) dont les Seigneurs du Jardin raffolent.

Elle se méfiait des apprivoiseuses, qui lui semblaient actuellement plus proche des minoyennes que des thaliennes, mais considérait, comme elles, que la yulhane était le sexe de l'appel et l'ayon celui de la réponse, sauf qu'elle employait les termes de l'Adhalique, parlait de sexe influent et de sexe influencé, de sexe stimulateur et de sexe qui réagissait à la stimulation, réactif.

Le naturel de l'ayon ne lui donnait pas d'autre choix que de réagir, comme un eïtho qui sous les doigts ne peut que frémir et résonner, n'ayant pas d'âme propre, différente de celles de la yulhane qui joue de lui et de la yulhane qui l'a créé.

Mais il était bien plus qu'un instrument : il était né de la yulhane ; il était fait de sa chair même. Il était une partie d'elle.

L'ayon se définissait comme : "individu de sexe mâle, compagnon de la yulhane, celui qui est ou a été marié¹."

Toute yulhane ayant pris époux le présentait ainsi :

"*Suat ayonan.*" (Voici mon ayon.)

L'Ayanutha poursuit, après qu'Anayev eût jeté un dernier regard sur la boue du Yev et, de sa magie, créé la somale aux trois couleurs :

7. Déesse revient et voit que le cadre du monde est fait des résultats de sa magie. Elle voit que de la boue sont sorties les plantes et les bêtes et Elle les chante.

Elle chante toutes les bêtes et toutes les plantes du Yev jusqu'à ce qu'Elle ne chante plus que la bête "sui" et la plante somale rose. Alors Elle dit :

¹ Définition du Dictionnaire.

"A cette bête je vais donner de mon Souffle, de mon Feu et de mon Eau afin qu'elle maîtrise les Règles."

Et ainsi fait-Elle.

Mais à la plante Elle ne donne rien de plus car elle vient de la somale aux trois couleurs.

8. Le Souffle de Déesse gonfle la poitrine de la bête "sui" et la bête "sui" a un sein de yulhane.

Le Feu de Déesse enflamme les reins de la bête "sui" et la bête "sui" a un corps droit comme une flamme, un corps de yulhane.

L'Eau de Déesse dissout la pierre qui est dans son esprit et l'esprit de la bête "sui" est une conscience de yulhane.

Et la bête "sui" devient une yulhane par la magie de Déesse.

Elle dit à la première yulhane son nom. Elle dit : "Vous êtes Suyen (sui-nulle part)."

Elle dit : "Vous influencez la boue (le sol), les plantes et les bêtes."

Elle dit : "J'ai mis en vous le Vent, le Feu et l'Eau afin que vous maîtrisiez la Règle."

Et Suyen fait : "Aïmshû."

9. Suyen voit que les bêtes ont des compagnons et elle dit à Déesse : "Où est mon compagnon ?"

Et Déesse "éveille" (anime) un os qu'Elle prend au petit orteil de Suyen et de cet os elle fait l'ayon.

Elle dit à Suyen : "Voici le compagnon que je te donne."

Et Suyen dit : "Aïmshû."

Déesse dit : "Nommez-le."

"Vous serez Lyan", dit Suyen.

"Aïmshu", dit Lyan.

*L'Ayanutha.
(Versets 7, 8 et 9.)*

Quand Asni Zeden n'était encore qu'une étroite (jeune) prêtresse dans un temple de Djezereth, ses prêches attiraient beaucoup d'ayons, pas seulement les habituels crapauds de bénitière et les ménagers du quartier mais aussi les époux et fils de notables et de Nobles Dames.

Elle avait d'abord cru que cette foule venait écouter le contenu de ses discours, des discours pourtant sévères, stigmatisant la vanité ayonine, rappelant que le naturel de l'ayon ne lui permettait pas, sans les secours de la religion, de maîtriser son shin (énergie) et qu'il était, plus que la yulhane, à la merci des tentations et pièges de la Diablesse.

Elle mettait beaucoup de vigueur dans ces paroles et avait cru naïvement communiquer sa conviction à ces esprits peu méditatifs, extériorisés et superficiels comme leurs organes, et les transformer! Et elle en avait éprouvé de l'orgueil.

Mais l'Ywan, sa supérieure, l'avait convoquée à l'ywenon et lui avait ouvert les yeux. Des yeux qui n'avaient plus reflété que le dégoût quand elle avait compris qu'on n'entendait rien à ses paroles tant on était fasciné par son profil et les inflexions de sa voix.

L'Ywan avait eu un sourire désabusé :

"On ne parle que de vous au Jardin et dans les Salons. Ces messieurs se sont toqués de vous. C'est à l'appel de votre chair qu'ils répondent non à celui de votre âme."

Confuse et horrifiée, Zeden avait répondu que son corps n'envoyait aucun signe, que les ayons étaient pour elle des enfants.

Mais l'Ywan n'avait pas changé d'expression et poursuivit :

"C'est malgré vous. Votre personne séduit. Et cela d'autant plus que vous n'en décidez pas.

- Que dois-je faire ?" avait demandé Zeden, vaincue."

Elle s'était retirée au Quesh de Djuran comme le lui avait suggéré l'Ywan. Elle en était devenue, huit cercles après, la

Queshin (l'abbesse). Cinq cercles passèrent à la tête du quesh puis elle devint elle-même Ywan et enfin Asni.

Occupant ces fonctions depuis trois cercles, elle en avait quarante-deux.

Asni F ayin était nettement plus étendue, elle dépassait soixante cercles.

Elle n'avait pas la haute taille et les traits ciselés d'Enyu mais toutes deux tenaient de leur mère, les mêmes yeux jaune bouton d'or, allongés chez Enyu et plutôt ronds chez Fayin.

Leurs mains aussi étaient semblables, des mains de penseuse, les premières articulations un peu noueuses, les secondes lisses et le bout des doigts en amande. De belles mains fines et solides.

Pour le reste elles n'avaient rien de commune, ni entre elles, ni avec leur mère car chacune devant tenir de son père.

Si l'ayon de quelqu'une est le père officiel des enfants (le detim), il n'en est pas souvent (et même rarement) le père génétique (l'enim). La yulhane aisée a des concubins officiels, entretient un androcée. La yulhane ordinaire va à l'enimoï. La jeunesse détourne du droit chemin les époux et les fils...

La tradition, depuis les familles préhistoriques jusqu'à la modernité, a partout instinctivement cherché à diversifier les semences fertilisatrices afin de conserver vigueur et beauté à l'espèce. Ce fut d'abord un réflexe de survie pour les familles de sélectionner leurs fils et de les échanger avec d'autres familles afin d'obtenir de la communauté les meilleurs fertilisateurs possibles, voire même des géniteurs qui donnassent beaucoup de filles.

Elles avaient vu aussi que les mâles non employés à la fertilisation étaient envahis par le shin (l'énergie) et ne pouvaient alors l'exprimer que par la violence et le désordre, allant jusqu'à verser le sang dans une pathétique et vaine fureur.

La pensée moderne nous dit que l'ayon ne cherche pas tant à "verser le sang" qu'à être blessé, à perdre son propre sang, afin de - symboliquement - s'identifier à la yulhane.

Thundô ajoute que l'ayon souffre du complexe dit "de l'excroissance", cette en-trop qui le différencie de la yulhane et dont il voudrait se débarrasser, dont il a honte, qu'il ressent comme une tare. Elle voit dans ce désir d'être blessé celui, puissant et refoulé, de se libérer de ces organes trop apparents qui le tourmentent, qui, à la puberté, le dominent si fortement que, faute d'être canalisée, l'énergie fertilisatrice tourne à l'aigre et devient vicieuse et destructrice.

"Shôt ayon suthundum" : "Tout l'ayon est (dans) ses testicules".

La mère de Fayin et d'Enyu n'avait pris ayon que pour qu'il s'occupât de sa demeure et de ses trois enfants cueillies à l'enimoï mais s'était ensuite éprise de lui et lui avait été assez fidèle. Si bien qu'il était le père officiel mais aussi le géniteur d'Enyu, la benjamine et héritière, née plus de trente cercles après Fayin, l'aînée.

C'était Tadim qui avait donné à Enyu sa haute taille et ses traits ciselés car c'était un bel ayon grand et mince.

Seule leur mère savait à qui Fayin avait pris son ossature puissante, sa forte carrure, ses traits nets et solides, son nez assez gros et sa bouche aux lèvres épaisses.

Elle était imposante, non pas grasse mais faite comme une tour, et, quoique de taille moyenne, semblait plus grande à cause de cette densité. Sa taille était à peine marquée et elle avait quelque chose de yandaénienne dans l'allure ce qui, pour une yulhane, ne passait pas pour un compliment : c'était une insulte pour les petites yulhanes de se traiter de "shum" (garçon).

Cette allure grossière l'avait servie. On lui croyait un esprit lent et lourd de yandaé et des préoccupations ter à ter. Elle n'avait détrompé personne et avait même montré de l'intérêt pour des activités humbles de yandaé, n'hésitant pas à s'employer elle-même à des tâches rudes et subalternes, parlant d'humilité.

Parce qu'on la croyait aisément influençable et sans ambition, elle avait pu s'élever jusqu'à la dignité d'Asni alors que sa lignée était médiocre. Mais sous ces dehors rustiques et benoîts, elle manoeuvrait - fine, ambitieuse, opiniâtre en fait - pour devenir la prochaine Shôdoran.

9

L'impératrice s'appelait Nun, comme sa célèbre aïeule du cinquième millénaire, celle qui sut maîtriser les effets de la Troisième Influence Rouge avec, pour la seconder, les Athun (lignée de Zeden) et d'autres Nobles Dames de Thal qui, nombreuses, y laissèrent leur vie. Les lignées Uddô et Edev, par exemple, perdirent toutes leurs représentantes et on dut permettre aux fils de ces familles de conserver leur nom après les noces et à leurs Dames de l'accoler au leur. Et seules les Tenun Y Uddô, les Shaz Y Edev, existent encore mais la "pureté du lait" a disparu.

Cette Nun n'était pas une sayin-zenièh (apprivoiseuse-danseuse) accomplie comme son aïeule. Deux mille cercles s'étaient effacés et les Grandes Influences Rouges appartenaient à cet espace dissous.

On ne pouvait qu'à peine concevoir ici des danses aussi enfiévrées, exaltantes, enivrantes, électrisantes et des apprivoisements aussi puissants et rapides. D'un tourbillon, d'une volte, en quelques figures, une sayin-zenièh du cercle 5000 fascinait son ennemie ; d'un enveloppement mental elle lui faisait perdre conscience, sensibilité et mobilité, la plongeant dans le yendaô (coma) avant de déconnecter d'une seule pointe aiguë de volonté destructrice toutes ses fonctions.

Une telle maîtrise ne se retrouvait plus, n'était plus nécessaire. Thal, Tamyán et Tamanarev avaient chacune trouvé leurs aires d'influence et nulle ne cherchait à dominer par des moyens aussi radicaux. Mais ces espaces dissous demeuraient admirables et admirés et avaient donné naissance à des chants et des textes héroïques encore largement lus et écoutés et dont certains étaient de "souveraines inspirations d'Ayan", des cheffes-d'oeuvre incontestées.

Cette Nun-là était plutôt poétesse mais surtout elle avait un grand sens du gouvernement et s'était entourée de ministres intelligentes, dévouées à l'Impéria et, dans leur partie, très capables. Elle avait su poursuivre la politique de sa mère, Lemni, qui avait donné au Jardin son lustre, gardant ainsi sous le regard les Nobles Dames qui aimaient un peu trop comploter et leurs intrigants de fils, frères ou ayons.

Elle avait favorisé l'autonomie des Mères, déjà très indépendantes, dans l'administration des Familles et des contrées, et ne laissait que les plus fidèles Nobles Dames diriger en personne leur pays. Les autres, les comploteuses, les ambitieuses, les orgueilleuses ou les dispendieuses, elle les voulait au Jardin, les couvrait d'honneur et de cadeaux, et envoyait les Grandes Intendantes régler leurs affaires à leur place.

Officielles de l'Impéria, ces intendantes, issues de la haute et moyenne bourgeoisie mais aussi du peuple, car l'Ecole Impériale acceptait les élèves d'humble origine si elles étaient brillantes, ces fonctionnaires étaient une finesse d'élite qui ne rendait compte qu'à l'Impératrice.

Leur pouvoir, qui devait être aussi discret que leur vêtement gris, presque un uniforme, ne pouvait malgré tout passer inaperçu et certaines Nobles Dames se plaignaient régulièrement de ne plus rien gérer chez elles.

Nun les amadouait alors d'une charge et du traitement qui l'accompagnait.

C'était sa mère qui avait créé les charges de la Toilette, cinq places enviées, très honorables et très bien récompensées.

Et, comme sa mère Lemni, cela amusait secrètement Nun d'être servie dans son intime par d'orgueilleuses et Nobles Dames qui y gagnaient admiration et thaleds d'or mais y perdaient leur indépendance et s'y humiliaient.

Elle les appelait, en elle-même : "Mes serviteurs." Elle faisait patienter Noble Dame Shuntaï qui lui tendait un peignoir, longuement patienter, usait sa volonté à cette sottie occupation servile et perturbait son sens des valeurs par l'honneur et la fortune qui y étaient attachées¹.

C'était que Dame Shuntaï, d'un naturel rebelle, très fière de son pays de Thod si récemment (depuis trois cents cercles seulement) partie de l'Impéria et imbue de son nom un peu plus étendu que celui d'Y Shun, lui semblait capable de se mettre à la tête de quelque complot visant à déstabiliser l'Impéria pour peu qu'on lui en laissât la possibilité.

Elle occupait Dame Seznê Y Shun, sa cousine, à choisir interminablement parmi ses robes, ses capes, ses chaussures, la tenue pour telle de ces occasions officielles si nombreuses et variées, ou tel autre événement de la journée comme cérémonie, promenade, spectacle, visite ou fête.

Elle savait que Dame Seznê, parce que Nun n'avait encore eu que des fils, se croyait proche de la Ninnêyad (le Grand Pouvoir, le Trône de l'Impéria) et qu'elle avait dit (on "le lui" avait rapporté²) que lorsqu'elle régnerait elle transporterait le Jardin à Nimhil comme l'avait rêvé sa mère, soeur aînée de celle de Nun, avant de décéder.

Djezereth n'était capitale de l'Impéria que depuis trois cents cercles - Nimhil l'avait été sur six cent cinquante cercles avant elle - et c'était d'ailleurs l'intégration à l'Impéria du pays de

¹ "La yulhanine l'emporte partout sur l'ayonine." (*Rappel*)

² Les yulhanes disent : "On l'elle (*la elle*) avait rapportée".

Thod qui avait amené l'Impératrice Tehen Y Shun à recentrer le siège de la Ninnêyad.

Repousser à nouveau la Capitale bien plus au nord (vers *uh*, le côté de l'ombre), c'était s'éloigner de Thod et donc lui faire forcément retrouver plus d'indépendance si bien que le projet de Dame Seznê favoriserait ceux de Dame Shuntaï.

Et Nun se les imaginait complotant cette éventualité et cherchait de quel honneur elle pourrait encore les accabler.

Une fille viendrait dissiper toutes ces craintes...

Les deux fils de l'Impératrice s'appelaient Siidu et Dhem.

Ils avaient huit et trois cercles et étaient d'une grande beauté car leurs géniteurs appartenaient à l'androcée impérial qu'on ne peuplait que des vierges les plus charmants de Thal.

Depuis la loi selnin en 6721, les impératrices ne se mariaient pas, ne prenaient pas de père officiel, de detim, pour leurs enfants.

Ce rôle de Detim Impérial avait créé une concurrence trop âpre entre les grandes lignées qui tentaient chacune de faire accepter un de leurs fils. Comme l'Impératrice se devait d'honorer l' élu, elle pouvait en obtenir une fille clairement identifiable par les parentes du père et cela risquait de mettre en danger la filiation traditionnelle par la seule benjamine.

Un autre problème s'était posé. Tant que les critères de l'androcée restaient purement esthétiques - chaque concubin étant choisi par rapport aux canons thaliens de la beauté ayonine - les enfants impériaux avaient toutes les chances d'être d'un physique avenant. Par contre, quand l'ayon épousé et élevé au rang de detim ne devait son rôle qu'à l'influence des grandes familles appuyant la décision de l'Impératrice, elle pouvait arriver que ce fils ne fût pas agréable à regarder et qu'il donnât à l'Impératrice une héritière, difficilement aimable aux thaliennes, contrefaite, boiteuse, le visage agité de tics et l'esprit tors. Et ce fut le règne de Lel Y Shun de sinistre

mémoire, de 6671 à 6703. Dix-huit cercles après, la loi Selnin fut votée.

Mais l'androcée posait aussi des difficultés.

Comme ses concubins lui étaient tous amenés vierges "tel" que "le" voulait la tradition¹, l'Impératrice ne pouvait savoir lequel était le plus à même de "lui"² donner une fille. Or Nun atteignait trente-neuf cercles. Sa fécondité déjà médiocre (elle n'avait eu Siidu qu'à trente-et-un cercles et Dhem cinq cercles plus loin) ne pouvait pas s'améliorer. Elle devait dans un proche espace porter une fille, une successeuse, une héritière. Qu'avec elle se rompe cette droite lignée de benjamines qui menait jusqu'à Nun la Grande, et en deçà, "lui"² était une pensée aussi odieuse qu'une malédiction.

Pourtant, contrairement à d'autres yulhanes, Nun n'aimait pas être enceinte. Non qu'elle fût malade. Gravide, elle se portait comme un charme, à son habitude. Mais cet état, considéré comme reliance mystique, où la yulhane devenait aïmen, demeure, et recevait une minayin, une visiteuse de la vacuité, cet état sacré, révoltait en elle quelque chose de farouche ou peut-être d'égoïste.

Pour les yulhanes qui privilégient l'espace au temps, le passé est : la plénitude (ayu shunten) et le futur : la vacuité (ayu min).

De cette vacuité, qu'on appelle aussi "la prairie de toutes les possibilités" et "la Libre Voie" dans les poèmes mystiques, viennent les enfants, les filles et les garçons, et, parce qu'elles viennent d'ayu min, elles sont une image proche de Shezaïn Anayev, de la "Partout-Au-Delà". "Elles arrivent reflétant la cièle, un éclat de soleille dans l'oeil et l'âme transparente comme l'eau", dit l'écrivaine Shuma Otneï à propos des nouvelle-nées.

Recevoir et abriter une visiteuse de la vacuité, devenir demeure, c'était atteindre au coeur de la yulhanité, communier

¹ "... telle que la voulait la tradition", dit la yewhina.

² "Lui", c'est-à-dire "elle" (*issan*).

avec l'espèce, avec Déesse, avec la Totalité. Au coeur de la yulhanité se trouvait cette parole : "Pour être, elle faut être deux" et seule la yulhane, dans sa chair même, réalisait la deux-en-une.

Mais Nun n'avait pas aimé être demeure, être habitée. Elle l'avait ressenti comme une sorte d'humiliation. L'aïmen, terme sacré, lui était apparue bizarrement comme fonction infériorisante. Une demeure représentait un réceptacle, un décor, un écrin... l'essentielle était dans l'habitante. Mais surtout, elle n'avait pas apprécié de ne plus être seule en elle-même, de se partager avec une autre et, fugacement, elle avait envié l'ayon.

Ces pensées, ce rejet, l'avaient troublée. Elle en avait parlé à sa confesseuse, Uat Soyan, et avait craint de l'offusquer mais celle-ci l'avait rassurée, mettant sur le compte de son étendue de trente cercles (elle attendait Siidu) cette habitude prise par son esprit et son corps de ne pas se partager. Elle lui avait recommandé de lire le verset quarante-huit de l'Ayanutha et Nun l'avait appris par coeur :

"A Celle qui est informe et sans image, la Demeure donne forme et visage. Ainsi fait-elle et voilà pourquoi la Demeure est aï Shatun Ayani, le Don Divin. Et Celle qu'elle modèle, c'est Moi. Et Celle qui modèle, c'est Moi. Je suis informe et sans image et pourtant J'ai forme et visage. Ushut nenshôt."

Ushut nenshôt n'avait pas de sens pour Nun. Cela avait fait partie de son éducation d'étudier l'ashna, cette langue de l'Ayanutha qui était morte et donnait ses racines à la yewhina, mais elle avait dû rater quelque leçon. Elle eût pu demander explication à Uat Soyan mais ce mystère lui plaisait. Elle se disait que si elle comprenait "ushut nenshôt", elle serait capable

d'être une bonne demeure et cela lui donnait un espoir qu'elle craignait de voir déçu par la traduction.

Son ignorance lui permettait de parer ces idéogrammes de toute une magie potentielle.

Le début du verset quarante-huit, loin de l'aider, avait augmenté son malaise. Recevoir en soi une personne informe et sans image semblait quelque peu effrayante, même si on l'habillait ensuite de sa propre forme et de son propre visage de yulhane, même si elle venait d'ayu min (la vacuité) et de Déesse.

Mais elle n'avait pas osé le dire à Uat Soyan et, finalement, elle avait donné naissance à Siidu. Comme ce n'était qu'un fils, elle avait été déçue, mais pas trop : une fille viendrait et son corps l'accueillerait harmonieusement, se dit-elle.

Puis elle avait dû attendre cinq cercles avant de porter Dhem et, comme elle se sentait encore dépossédée d'elle-même, elle avait pensé que ce serait aussi un garçon. C'était devenue¹ l'explication de ses difficultés, même si elle voyait des yulhanes qui mettaient un garçon au monde et n'en étaient pas moins, pendant la conception, fières et épanouies.

Mais elle se disait aussi qu'aucune fille ne pouvait vouloir venir dans une yulhane qui ne s'acceptait pas comme demeure.

Elle pensait : "Je suis indigne de ma lignée."

Toutefois elle savait rompre avec la culpabilité et l'inquiétude. Elle s'ordonnait : "Assez !" et son esprit se détournait, acceptait docilement de se laisser accaparer par d'autres pensées, des stratégies économiques, des finesses politiques, des projets législatifs... Elle mesurait précisément le pouvoir de ses différents conseils, en ôtait un peu ici, en rajoutait un peu là. Elle remplissait sa fonction équilibrante, se voulait juste et bienveillante ; elle était la Mère des Mères et toutes les thaliennes étaient ses enfants. Elle ne ménageait ni

¹ "La yulhanine donne sa forme à *La neutre*." (*Rappel*)

sa peine ni sa réflexion ; elle se donnait entièrement à l'Impéria et oubliait ses doutes et ses craintes.

La foule disait : "Nous avons une bonne Impératrice" et cette approbation lui était nécessaire comme l'eau. Elle aimait l'amour des yulhanes. Elle en avait besoin. Elle se montrait à son balcon. On criait : "Vive l'Impératrice !", on l'applaudissait. Elle regardait les visages tendus vers elle, les bras qui se levaient et elle se nourrissait de cette attention qu'elle sentait monter comme un délicieux parfum. Les yulhanes appréciaient cette simplicité, cette joie franche à régner ; cela leur semblait le bon ordre des choses. Qui de saine d'esprit bouderait le plaisir d'être la personne la plus importante (et la plus riche) de l'Impéria ? Et chacune se sentait remerciée pour la part qu'elle prenait à permettre ce plaisir, par son obéissance aux lois, son zèle au travail, sa participation financière aux fastes du Jardin. Entre Nun et son peuple le courant passait.

Il passait d'autant plus qu'à force de sélectionner les Concubins du Trône, la lignée Y Shun avait atteint en Nun des sommets d'élégance. Elle réalisait l'idéal thalien, grande, solide mais élancée, les épaules droites et déliées, l'allure superbe de dignité, le sein orgueilleux, les traits fiers et bien dessinés (pommettes larges et hautes, oeil long, bouche généreuse, maxillaires nets et volontaires), la chair d'un bleu assez clair mais vigoureux, éclatant, précis. Rien d'épaisse ou de mièvre en elle. Ses regards étincelaient, sa lèvre était pleine de nuances.

L'excellente sculptrice Ghel l'avait prise comme modèle pour la statue de Déesse qui ornait le nouveau temple d'Azi, beau quartier en expansion de Djezereth, immortalisant ainsi son allure superbe et ses traits parfaits.

10

Aucune cité, sinon Djezereth, ne pouvait être comparée à Djuran.

Les ardoises des toits se nuançaient du cobalt à l'outremer et la pierre des murs était couleur de miel.

L'Ashat, le Temple, dressait ses deux tours carrées tellement percées d'ouverture qu'on les croyait faites de dentelle. Le vent et les oiselles les traversaient. Le Temple ouvrait son haut portail sur une large place au sol de mosaïque, où chantaient huit fontaines. Dans les bassins brillaient les thaleds qu'on y jetait en émettant des souhaits.

Des rues avec de très larges trottoirs s'étoilaient autour. Les maisons avaient des terrasses où poussaient des arbres en pot, des figuiers. On y vivait beaucoup. Des passerelles, d'où pendaient des capucines, les reliaient, formant un second réseau piétonnier au-dessus des rues.

Les fenêtres donnaient, à l'arrière, sur des cours, celles de devant, souvent fausses, peintes en trompe-l'oeil avec un grand luxe de fantaisie, reflétaient parfois, à s'y méprendre, le lointain Mont Thaï. D'autres imitaient les croisés ogivales de Tamanarev ou révélaient un charmant ayon en tunique légère qui écartait un rideau et semblait jeter sur les passantes le regard curieux de ses yeux peints, ou s'animaient de nunzi et

autres bêtes familières, telles les chattes. Une de ces fresques montrait une ourse habillée en shuntnô (papesse de Tamanarev) et c'était une charge de l'Adhalique Minoyenne. Toutes n'approuvaient pas mais l'oeuvre, étendue, faisait partie du paysage.

Djuran atteignait cent mille habitantes¹.

On y faisait commerce de marchandises venues du monde entier dans trois quartiers autour de celui du Temple, au centre, où tout commerce était interdit. Dans un de ces trois quartiers, Quin, une rue était consacrée aux ayons. Les enimoï alternaient avec les auberges et les ayonshi où l'on échangeait yandaé et anim. On payait en thaleds, en tamuns, en tamarins mais on utilisait aussi le troc.

Des yandaé transportaient ces marchandises à pied, sur leurs épaules, depuis les pays les plus éloignés. Leurs longues files s'étiraient sur les routes, ouvertes et closes par des yulhanes¹ à cavale¹, la commerçante¹ et ses aides¹ (en générale ses filles), une ou deux apprivoiseuses, des gardiennes et, souvent, des voyageuses¹ qui avaient demandé à se joindre à une caravane. On eût pu employer des bufflonnes¹ ou d'autres cavales¹ comme bête de trait mais alors l'énergie des yandaé fût restée inemployée et eût été source de troubles...

On avait les plus grandes difficultés, en 7034, à imaginer que les yandaé pussent être cause de désordre, pussent représenter un danger quelconque. Ils n'étaient *que* des yandaé ! Et, en deçà, ils n'étaient *que* des ayons ! Et des ayons de seconde catégorie, pas même sélectionnés pour le sexe qui était la fonction naturelle et la justification du mâle.

On leur apprenait, dès leurs premiers cercles, quelle était leur place sur le Ter des Yulhanes. Presque chaque mot de leur langue leur enseignait qu'ils étaient des personnes de cette catégorie inférieure, sous-entendue, qui nulle part ne

¹ "La yulhanine est générique." (*Rappel*)

l'emportait. La yulhane était à l'image de Déesse. La forme yulhanine, en grammaire, était générique, l'emportait systématiquement sur la forme ayonine et habillait *ayu zenthi*, *La neutre*.

La louve était une mammifère carnivore de la famille des canidées. *Le loup* était le mâle de la louve.

L'ourse était une grande mammifère carnivore au corps lourd et à la fourrure épaisse. *L'ours* était le mâle de l'ourse.

La cavale était une quadrupède qui servait à la yulhane de monture (mais non de bête de trait). *Le cheval* était le mâle de la cavale.

La guenon était une mammifère à la face glabre, aux pieds et aux mains préhensiles et au cerveau développé. *Le singe* était le mâle de la guenon.

Yulhane était : terme générique qui désignait l'espèce yulheïn douée de conscience et d'influence ; personne de cette espèce ; conscience du sexe femelle : *yulhanes et ayons*; qui est parvenue à l'âge yulhanil : *l'enfante devient yulhane*. La conscience yulheïn vue du point de vue moral : *une brave yulhane*.

L'ayon était l'individu du sexe mâle, le compagnon de la yulhane ; celui qui est ou a été marié.

La langue que nous traduisons ici, la yewhina, un des plus beaux langages du Ter, reflétait les moeurs, les coutumes, les croyances, la tradition, qui associaient partout le sexe et la forme grammaticale ayonine à ce qui était considérée comme négative. Lin, Uh et Gmô, les trois fils de l'Etendue symbolisaient des finesses négatives, la froide, la sombre, l'humide tandis que leurs soeurs Ayan, Tha et Shû se partageaient les finesses positives, la chaude, la lumineuse, la sèche. Du côté de la forme yulhanine, de la yulhane, on mettait Déesse, la Conscience, la Cièle. Du côté de la forme ayonine, de l'ayon, on mettait le créé, le corps, le Ter.

On expliquait très simplement que l'ayon, ne pouvant porter d'enfante, restait lui-même une éternelle enfante et, logiquement, on le tenait pour telle, irresponsable et dépendante.

On ne peut nier que la yulthane préhistorique apprivoisait et sacrifiait la plus grande partie des nouvelle-nées mâles. Mais, quand les moeurs s'adoucirent, parallèlement au déploiement des échanges, ils furent conservés et utilisés aux tâches les plus rudes dont le transport des marchandises.

C'est à ce tournant qu'on mit un tabou sur la traction animale. Ce n'était qu'en interdisant cette utilisation des bêtes qu'on pouvait justifier la conservation d'un grand nombre de mâles dont on ne pouvait faire des enim (pour la simple raison qu'ils n'étaient pas désirables). Cette modification des moeurs ne se fit pas sans difficultés car beaucoup, conscientes de la tension de la psychosphère que créait une quantité maximale de shin, craignaient pour l'équilibre de leur civilisation.

Elles disaient que si cinquante pour cent des populations devenaient mâles, la trop-pleine énergétique de l'ensemble ferait basculer la yulhanité dans la sauvagerie et le Ter lui-même dans l'anarchie.

Elles prédisaient la pire : sacrifices des corps pour détruire les esprits, maladies, folie, surpopulation, famine. Elles pensaient que l'emprise de la génitalité sur les ayons aurait une croissance géométrique, que la copulation deviendrait une obsession majeure, envahirait toute la psychosphère et serait considérée non seulement comme la jouissance majeure mais comme le droit majeur. Elles prévoyaient une ayonisation de l'espèce et, à terme, la victoire de la négative, de l'énergie basse, le shin, sur la positive, l'énergie haute, celle qui venait de Déesse.

Leurs mises en garde rendirent les yulhanes très attentives. On veilla à ce que les ayons fussent très occupés. On institua

peu à peu le mariage qui dispersait les ayons dans les millions de maisons qu'ils entretenaient. On leur confia la garde des enfants afin qu'ils y usassent leur énergie. Ils n'étaient pas censés se réunir sinon par petits groupes de voisins. Les autres se répartissaient entre les androcées des Nobles Dames, très surveillés et secrets, les enimoï publics, les monastères de frères et ceux qui restaient étaient les yandaé.

Ces derniers étaient facilement reconnaissables dès l'enfance. Ils étaient violents et cruels. A la puberté, ils manifestaient une excitation sexuelle quasi continue. Seuls des efforts physiques soutenus pouvaient épuiser cette trop-pleine d'énergie brute, purement terrestre, sans une once de spiritualité en elle.

On ne considérait pas ce genre d'ayon comme beaucoup plus que des singes. Mais, comme la yulhane n'usait pas sans respect des bêtes, elle n'imposait pas non plus de mauvais traitements aux yandaé. Simplement ils étaient éduqués dans la connaissance de leur infériorité ; ils travaillaient beaucoup et ne pouvaient espérer satisfaire leur sexualité qu'acceptés par des yulhanes stériles, étendues et considérées comme de moeurs grossières, voire un peu perverses. S'ils manifestaient quelque propension à se révolter les apprivoiseuses intervenaient, apaisaient leurs esprits et parfois, s'ils avaient commis une faute trop grave, les plongeaient dans le coma et les laissaient aux mains des sacrificatrices.

Les yulhanes n'avaient pas d'état d'âme. Le danger était trop grand de laisser s'exprimer la violence du shin.

Mais peu à peu le danger s'éloigna. Les yandaé étaient devenus parfaitement soumis. On n'imaginait plus qu'ils pussent être dangereux mais on continuait d'user leurs forces à de longs et durs travaux. Non qu'on crût que c'était une nécessaire histoire de shin mais parce que c'était devenue une habitude, parce qu'économiquement la chose était satisfaisante, parce qu'existait le tabou de ne pas user de bêtes domestiques

(en aucune manière). On en arriva à penser que le but principal du travail des yandaé était de ne pas enfreindre ce tabou majeur.

Et, parce qu'ils étaient utiles et familiers, on montrait de plus en plus de tolérance pour les yandaé, acceptant plus aisément d'en avoir parmi ses fils et de considérer positivement leur brutalité et leur sadisme enfantines car un bon yandaé, capable d'un effort soutenu, plein d'une sorte de rage brute très énergétique, était considéré comme un placement sûr.

On se louait les services de telle ou telle masse de muscle au front obstiné. Et certaines leur trouvaient même un attrait sexuel, certes marginal et trouble, mais d'autant plus prenant. Et, illégalement, dans les milieux interlopes, mais fortunés et donc tolérés, on organisait des combats de yandaé, des luttes cruelles, vulgaires mais très érotiques pour qui aimait ce genre de stimulation. Les mœurs doucement pourrissaient.

Et l'on était en 7034 à la fin de cette distance (cette période). On s'était peu à peu enfoncée dans la confiance et cette inconscience d'un danger qui n'avait cessé d'être là ne pouvait que lui permettre de se développer à la lumière. A la lumière mais devant des aveugles !

Les lutteurs étaient en train de devenir admirables. Une élite de yandaé se créait. On les appelait les shinzhu.

Les shinzhu disaient que les yandaé épargnaient l'usage des bêtes, que leur fonction était donc noble et respectable. Et les Dames les écoutaient et approuvaient en hochant de la tête. Elles se sentaient justes et tolérantes et admiraient, du coin de l'oeil, des trapèzes, des pectoraux, des biceps, des adducteurs, des jumeaux bien développés, ronds et durs. L'ayon musclé devenait à la mode.

Des yulhanes continuaient de prêcher la plus grande méfiance et de remettre le tabou dans sa vraie perspective. Elles étaient apprivoiseuses ou prêtresses. Mais la majorité les

trouvaient alarmistes et passéistes ("pleinistes"). Les yandaé changeaient doucement de statut et on considérait cela comme un progrès, un adoucissement des mœurs. On pensait atteindre à plus de tolérance.

Le frère de Lymn, qui avait été échangé contre un autre yandaé, serviteur de Dem, et que Lymn n'avait pas connu car il avait quitté la demeure avant sa naissance, faisait partie de ces shinzhu.

La yulhane de Limnil qui l'avait, soi-disant, pris à son service domestique repérait en fait les yandaé obéissant aux critères appréciés chez les lutteurs et ce garçon-là (il atteignait quinze cercles quand elle l'avait acquis) lui sembla très prometteur. Elle ne se trompait pas. A vingt-quatre cercles sa réputation avait atteint Djuran où il vivait désormais, rattaché au meilleur enmoï de la ville mais presque indépendant, habitant sa propre maison, quoique donnant les deux tiers de ses gains à sa propriétaire qui le faisait surveiller par une gardienne à sa solde, organisait ses combats et les "rencontres intimes" qui les suivaient.

Un yandaé devait appartenir à quelqu'une, comme tout ayon d'ailleurs, et comme les autres, ne devenait "libre" qu'en rentrant dans les ordres. Mais, dans cette société qui leur offrait peu de choix, les shinzhu jouissaient finalement d'un sort à part.

Ils symbolisaient certes le vice ; ils sentaient le sexe et la perversion mais ils fascinaient et impressionnaient. Non seulement leur rareté et leur nouveauté leur donnaient de la valeur mais ils bénéficiaient personnellement des largesses de leurs clientes huppées. Même si leur propriétaire se gardait la part de la lionne, ils étaient riches, plus que de nombreuses yulhanes. Ces biens, certes, étaient gérés par des yulhanes, lourdement taxés et ne pouvaient pas être transmis mais ils en avaient la jouissance.

Ils possédaient non seulement des vêtements, des meubles, des bijoux mais des maisons et des ters et avaient d'autres yandaé à leur service. Certains adoptaient discrètement des garçons qui ne pouvaient hériter d'eux mais qu'ils pouvaient élever dans le luxe, éduquer avec raffinement et céder à des androcées. Ces jeunes fils demeuraient attachés à leur "père" et ainsi les shinzhu tenaient-ils des réseaux, encore secrets mais déjà opérants : ils s'infiltraient.

La hiérarchie Adhalique et les Dames du Yi pestaient mais aucune opinion ne se laissait alerter aussi se contentaient-elles de s'informer, d'observer, d'attendre avec méfiance et, parfois, colère contre la légèreté des Nobles Dames.

"Le beau muscle fait s'agiter un couteau" disait un proverbe millénaire qu'on connaissait encore mais qui semblait totalement dépassé, appartenir à la plénitude compacte des espaces révolus qu'aucune vacuité ne pouvait plus aérer et remettre en mouvement.

Et, certes, les lutteurs, les shinzhu, n'avaient pas de mauvaises intentions. Ils n'étaient que des personnes, encore peu nombreuses, encore en marge, qui cherchaient à faire reconnaître leur identité, des personnes sincères qui idéalisaient leur fonction et se croyaient victimes d'une injustice, d'un préjugé.

Ils se sentaient modernes, progressistes. Ils voyaient la vacuité riante s'ouvrir devant eux, riche d'espoir, et rêvaient des lointaines "prairies de toutes les possibilités" où ils seraient les égaux des yulhanes, comme ils voulaient croire que Déesse en avait le projet, même si l'ayon n'avait, toute d'abord, été tiré que d'un orteil de la yulhane, même s'il avait à la base trop de shin, même si son naturel était du Ter et de l'Ombre, même si la Diabliesse le dominait, même s'il ne portait pas la yulhanité dans son ventre, même si - lui-même l'admettait - il n'aimait pas ses semblables (son propre sexe) et les considérait dans l'ensemble comme plutôt superficiels, suivistes et stupides !

Les shinzhu créaient cette révolution souterraine qui consistait à croire, contre toute évidence, en l'ayon ! C'était tellement contre l'évidence qu'on se contentait d'en sourire comme on accorde à une enfante un caprice inepte. On en souriait d'autant plus que les shinzhu apparaissaient comme très ayonin, c'est-à-dire très sexe.

Vulgairement les yulhanes disent "serrer", "presser" (shirzin), c'est-à-dire à la fois prendre son plaisir de l'autre sexe et duper, rouler quelqu'une. Le sexe ayonin était celui qui se faisait serrer, ainsi la yulhane voyait-elle et vivait-elle les choses. Et parce qu'elle les expérimentait telles, elle élevait ses fils en ce sens. Et les fils admettaient pour vraies les impressions qu'ils ressentaient et les réalités qui les entouraient.

Leurs petites tuniques étaient sexy. On les prenait sur les genoux consciente de tenir les petits sexes de l'espèce, les bourgeons clos, les fruits acides.

On leur apprenait à être des tentations et que leur rôle serait de s'offrir plus ou moins passifs aux attentes de leur future Dame, épouse ou cliente. De part leur naturel très sexué les adolescents avaient de faciles érections. On aidait les ayons plus étendus d'herbes aphrodisiaques ou on les laissait à leur impuissance selon qu'ils étaient bien conservés ou non, qu'ils avaient quelque charme de conversation, quelque piquant, quelque don de société ou s'ils n'avaient eu pour intérêt que leur fraîcheur, leur virginité, leur naïveté.

Ces rapports étaient acceptés par toutes, y comprise les ayons eux-mêmes. On était incapable de voir, dans un tel contexte, l'ayonité autrement que sexuelle. Si bien que la force physique elle-même était vue non comme un danger mais comme une forme nouvelle, à la mode, de la séduction de l'universel ayonin.

Le frère de Lymn s'appelait Uhyev.

Pour un shinzhu sa taille et sa masse musculaire restaient dans la moyenne mais ses yeux étaient remarquablement petits et enfoncés sous un front bas, ses oreilles minuscules se collaient à son crâne étroit et pointu et sa nuque massive semblait invulnérable, extrêmement "opaque", insensible à toute influence. Parfois son regard luisait d'une grande haine mais, en générale, il cachait ce sentiment très profondément et ses yeux savaient rester neutres.

Ce talent pour dissimuler était son trait le plus remarquable. Son sort et la conscience qu'il en avait l'avaient obligé d'aussi loin qu'il se souvenait à mettre un masque. Son naturel, durant l'enfance, son attirance pour les exercices brutaux, son orgueil, en avaient fait l'objet du mépris et des moqueries des filles sous l'oeil complice des adultes indulgentes.

Pour toutes, enfants et adultes, l'infériorité de l'ayon était patente. Par essence, les jeux soumis et bébêtes des futurs enim étaient ridicules. Par essence, les altercations des futurs yandaé étaient ridicules.

Les activités nobles, prestigieuses, dignes de ce nom, c'étaient celles des yulhanes. Les fillettes jouaient à l'apprivoiseuse, à la Noble Dame, à la zenièh de la Consoeurie Zenoï, à l'ushanli... Elles étaient voyageuses, prêtresses, Mère de Famille, sacrificatrices... Elles appartenaient au Conseil de l'Impéria ; en bonnes adhaliques thaliennes elles défiaient la Shuntnô de la Tour ; elles montaient à cavale, guides de grandes caravanes et traversaient les Yévéhés, elles trouvaient une asheïa, la plus étendue du Ter ; elles devenaient riches et célèbres... Et leurs imaginations leur offraient une vie passionnante.

La place des ayons était mince dans ces jeux prestigieux. Parfois une "Impératrice" admettait quelques uns d'entre eux pour faire l'androcée. Ou alors une grosse commerçante menait une petite troupe de yandaé. Ou encore une Dame ordonnait à

son ayon d'emporter une nouvelle-née hurlante qui la dérangeait dans ses importantes activités.

Mais c'était toute. En générale, on refusait aux garçons de participer aux jeux. Qu'ils s'amusent entre eux à leurs bêtises !

Ce mépris ! Uhyev avait perçu une telle quantité de ce mépris, si noir, si lourd qu'il en avait conservé de quoi nourrir le feu de sa haine une vie entière !

Quoiqu'il souffrît d'une manière épouvantable de rester assis, sans mouvement autre que celui des yeux, observant le maître d'école, et de la main traçant des signes sur du parchemin souvent gratté, il décida vers les huit cercles d'étudier sérieusement.

Il pensait naïvement que l'étude le sauverait du mépris. Il avait confiance dans l'enseignement de son maître. Il se souvenait de lui comme d'un ayon paisible et bienveillant. Il retransmettait les lois de la parole, un savoir mûri par l'étendue, absolu. Il avait la tranquille certitude de celles qui servent, sachant ce qui est juste et vraie... Frère de l'ordre des djain, un ordre qui se consacrait en partie à des écoles pour les enfants des deux sexes des classes défavorisées de l'Impéria, il dégageait de la bonté. Et Uhyev croyait encore que la bonté était une bonne guide.

Uhyev changeait. Il cessait de se battre et de s'agiter. Il étudiait. On commençait à penser qu'il ne serait pas yandaé, après toute, qu'il rentrerait dans les ordres.

Puis la Règle apparut dans la bouche du maître. Absolue. Sans exception.

- La yulhanine l'emporte partout sur l'ayonine, dit le maître.

La yulhanine... partout... Sans aucune exception !

La yulhane était yulhanine. La fille était yulhanine. Elle l'emportait. Partout.

L'ayon était ayonin. Le garçon, ayonin. L'ayonine ne l'emportait nulle part !

Et tout espoir disparut du front d'Uhyev.

Il fut essoré jusqu'au creux de son estomac. Aucune goutte ne demeura dans son corps asséché.

La condamnation était sans appel. Il était un garçon et, en tant que tel, la défaite lui appartenait. Rien d'autre. En aucun lieu il ne gagnerait. Seules les filles gagnaient. C'était la Loi, la Loi du Verbe, quelque chose qu'on ne peut combattre.

Le Verbe venait de grandes et austères profondeurs. Uhyev avait imaginé les penseuses du Verbe, aréopage de sévères yulhanes discutant en détail chaque règle et chacune de ses exceptions. Il avait adoré la grammaire comme une science, juste, vraie, sérieusement conçue par des personnes sages qu'on pouvait suivre aveuglément, que le maître, si bienveillant, suivait aveuglément.

Et ce Verbe affirmait que le garçon - sans exception aucune - ne l'emportait nulle part ! Ce Verbe l'annihilait, l'écrasait, l'anéantissait, le détruisait totalement.

Il eut pourtant une ultime révolte franche. Il cria : "Et pourquoi ? - Pourquoi quoi ? - Pourquoi la yulhanine l'emporte-t-elle partout ? - Parce que c'est comme ça ! dit le maître. - Parce qu'on est les plus subtiles ! s'esclaffèrent les filles. - Taisez-vous ! dit le maître. C'est comme ça, répéta-t'il, c'est la règle."

Uhyev est tout gonflé d'un grand cri : "Je ne suis pas d'accord !" hurle sa pensée. Mais il la garde. Elle ne passe pas ses lèvres. Il est violet de confusion, pris par ce combat intérieur, cette lutte pour empêcher le hurlement. Et les enfants continuent de rire : "On est les plus fines ! On est les plus subtiles !", de rire et de se moquer du grossier garçon, du futur minable yandaé, de celui qui n'est pas une vraie yulhane, une vraie représentante de l'espèce (sublime, grandiose espèce!), cette espèce qui s'appelle LA yulhane (et non l'ayon. "Ah, ah ! Imaginez qu'on nous appelle l'ayon ! Complètement ridicule!"). La yulhane c'est elle ! La yulhane c'est la fille. Et lui

- lui ! - Uhyev il n'est rien, absolument rien, de la crotte, de la boue, de la merde... Il a perdu toute possibilité de confiance en soi, le petit Uhyev. Seule reste la haine, le refus. Non ! Non et non ! Pas d'accord. C'est comme ça mais je ne suis pas d'accord.

Et il ne travaille plus à l'école. Il n'apprend plus rien. Il refuse énergiquement de s'arranger, de devenir coquet et artificiel, emprunté comme un bon petit enim en herbe. Il préfère encore faire partie de la lie, devenir yandaé. Il est une déjection. Il veut l'être jusqu'au bout. Il serre les dents. Il voile son regard. Il cache sa rage. Il se soumet. Il se vautre dans l'obéissance. Il ne comprend que les ordres les plus ter à ter. Il n'aime que les activités les plus physiques. Même les plus dégoûtantes. Il transporte des ordures. Il enterre des charognes. Il sonde des mares vaseuses. Et il répond par des grognements. Il ne cuit presque pas sa viande. Il veut dormir dehors même quand il fait froid. Il ne se lave que contraint et forcé. Il a treize, quatorze cercles, Dem n'a pas encore réussi à l'échanger. On loue ses services pour les sales tâches mais nulle ne veut chez soi de cette bête sauvage qui grogne et sent mauvais.

Puis il a quinze cercles et, soudain, il arrête de s'agiter, de manger. Il dit : "Je ne suis pas malade" et il va travailler avec bonne volonté mais l'énergie quitte ses membres.

On le retrouve comme stupéfié, sans regard, immobile, avachi, muet. On le nourrit de force. Les aliments restent dans sa bouche en bouillie longuement mâchée. On appelle la doctoresse de la Famille. C'est la soeur de la future propriétaire d'Uhyev, celle qui sélectionne des shinzhu. Elle a vu des shinzhu dans son animoi. Elle observe Uhyev à la dérobée. Elle lit cette haine qui surgit, comme un éclair bref, quand il ne se croit pas regardé. Elle décrypte l'obstination du front têtue, le côté très ter à ter des petites oreilles plaquées, la pression des maxillaires extrêmement serrés... Et elle écrit à sa soeur, Ethav. Qui vient. Qui l'échange contre un yandaé ordinaire (celui que

nous avons vu au pied de la cabane de Dem) et un cent de thaleds, un prix inespéré. Et Uhyev quitte sa Famille et part pour Limnil. Il mange. Il dort. Il s'entraîne. Il va pouvoir se battre contre un autre ayon. Un combat avec des règles. Un combat regardé, apprécié. Il va gagner de nombreux thaleds. Il va accroître sa puissance et... se venger.

La laideur d'Uhyev apparaissait comme beauté aux yeux de Thin Y Shun, une tante de l'Impératrice, qui vivait à Djuran, possédait un quart de Djuran et de ses ters.

Elle trouvait dense sa petite tête, attendrissantes ses oreilles menues, voyait du charme au front court, aux yeux enfoncés, aimait les noeuds serrés de ses maxillaires, son nez mince et droit, sa bouche sinueuse. Elle trouvait les critères traditionnels de la beauté ayonine mièvres et n'aimait pas les traits mous, les épaules grasses, les ventres ronds qui plaisaient ailleurs. Les jeunes fils aux charmes acides ne l'attiraient plus. Elle avait trop usé de leur niaiserie de bonbons vivants.

C'était une yulhane puissante, une Y Shun, une yulhane intelligente et sans idéal autre que le vouloir. Elle voulait quasiment à la folie telle ou telle chose, au fil de son expansion, et n'avait de cesse de l'obtenir sans aucune considération de morale. Cette volonté la tournait constamment vers deux obsessions majeures : les ayons et l'argent. Toute possibilité d'acquérir un nouveau bien à faire fructifier et de posséder un nouvel ayon, la jetait dans l'action. Alors elle vivait. Si aucun ayon, aucun objet, ne la tentait elle mourait d'ennui, morose, errante.

Et là, Thin Y Shun, voulait Uhyev. Non pas juste le goûter pour un nuit (Elle l'avait déjà serré et ça lui avait coûté un joli petit tas de thaleds !) mais le racheter.

Ethav, hélas, ne veut pas vendre.

Elle n'accepte aucune offre.

Thin Y Shun a déjà proposé une somme inouïe. On en parle dans certains milieux. On s'étonne. On s'exclame. C'est un scandale que l'Impératrice ne va pas tarder à connaître. Et pourtant rien. Ethav ne cède pas. Elle tient à Uhyev. Le sentiment ne peut être mesuré en thaleds. Thin Y Shun n'en croit pas un mot. Mais elle ne devine pas ce que désire Ethav. Elle attend qu'elle se décide à le lui dire. Elle s'impatiente. Elle exhorte : "Faites votre prix. C'est le mien d'avance. Vous aurez ce que vous voudrez !" La propriétaire hoche la tête, navrée : "Je regrette tellement de ne pas pouvoir vous satisfaire. J'ai d'autres yandaé. Très bien. Meilleurs mêmes. Ils sont à vous. Je vous les donne. En gage de ma bonne foi. Je ne veux rien. Rien. Juste garder Uhyev qui est comme mon fils. J'y suis attachée. Neuf cercles qu'il m'appartient et pas une contrariété. Je croirais vendre mon foie !"

Hypocrisie ! Que voulait-elle ? Un domaine ? Un château ? Une charge ? Une recommandation ? Participer à une cérémonie du Palais à la place d'honneur ? Elle pourrait lui offrir un qesh avec tous ses bons frères et d'énormes revenus ! Elle possédait des asheïa très rares, des peintures, des sculptures sublimes, des bijoux superbes, des demeures adorables, meublées avec raffinement. Elle était riche ! Elle avait de l'influence en tant qu'Y Shun. Que voulait Ethav ?

Finalement Thin Y Shun dit : "Ma patience a assez duré" pleine d'une franche menace qui était ce point de frustration où Ethav voulait la conduire. Elle répondit enfin : "Je veux rencontrer la Shôdoran." Elle ajouta : "En particulière. Pour une entrevue. Pas à la volée."

La Shôdoran, la Shôdoran qui se mourait (une Y Shun le savait), la Papesse de l'Adhalique. Elle ne pouvait pas dire à cette propriétaire d'enimoï que Li la Cinquantième agonisait. Mais qu'importe. Celle-là ou la prochaine... Une Shôdoran ne se rencontrait pas comme cela, Thin elle-même ne l'avait nulle part rencontrée. Elle fallait franchir de nombreuses barrières.

Les Asni étaient aussi puissantes que de très Grandes Dames. La Shôdoran était l'égale de l'Impératrice. Les enimoï, certes, faisaient partie des moeurs mais tenancière de cette sorte de commerce n'était pas spécialement la plus admirée et honorable fonction. Et celui-là !... avec ses shinzhu encore guère entrés dans les habitudes. Quand on savait à quel point l'Adhalique tenait aux traditions ! Impossible !

- Impossible ! jeta-t-elle à la face de son interlocutrice qui prit aussitôt un air navré mais sournois. "Dans ce cas... On ne peut rien faire. Je l'accepte de bon coeur. C'était la seule possibilité mais je suis heureuse qu'elle échoue. Ainsi Uhyev reste avec moi. C'est parfaite..."

Vaincue, Thin Y Shun dit :

- Je ferai toute ce qui sera possible.

Et sa volonté se banda dans cette direction : l'Ashat Nin de Djezereth.

11

Neï des Collines Rouges ne pouvait comprendre pourquoi Selni, sa prêtresse de soeur, lui faisait dire que la Shôdoran expirait et que les Asni devaient se concerter au lune noir de shaïtal, le lendemain d'une réunion avec les Dames du Yi, parce que ce message ne provenait pas de Selni et ne lui était pas destiné.

Certes, Shumthad était très sympathique (et d'ailleurs s'en voulait d'avoir trompé Neï, même si aucun dommage ne semblait pouvoir en résulter pour elle) et elle était réellement ushanli au temple de Nitaz mais elle remplissait aussi le rôle d'agente très secrète d'Asni Fayin, la soeur aînée d'Enyu. Fayin avait dicté le passage sur la Shôdoran. Et c'était à Galel, la disciple de Neï, qu'il était adressé.

Parce qu'elle suivait et servait Neï avec diligence, sérieux, humilité depuis une dizaine de cercles, parce qu'elle avait par ailleurs les banales occupations de la jeune yulhane en bonne santé, paradant sur sa cavale devant les groupes de jeunes fils, buvant trop de somalin à l'enimoï avec deux ou trois complices, comme elle, vigoureuses et yulhaniles, portées sur les joies de la chair et les nuits arrosés, Neï avait fini par oublier que sa disciple était une Shuntaï, la seconde fille de cette Dame Shuntaï du pays de Thod qui avait l'honneur de servir

l'Impératrice à la Toilette, qui avait trois filles dont la benjamine était appelée à lui succéder mais dont la seconde, Galel, avec son don, serait apprivoiseuse, une apprivoiseuse qui, en raison de la hauteur de sa lignée, ne pouvait que devenir Dame du Yi, dans quelques cercles...

L'Impératrice Nun Y Shun ne se méfiait pas sans raison. Dame Shuntaï complotait avec Asni Fayin ou plutôt s'apprêtait à le faire. Elles mettaient les choses en place. Elles tendaient des fils de trame sans savoir encore vraiment quel motif elles allaient tisser.

Un heureux hasard avait voulu qu'une de ses filles soit douée pour l'apprivoisement (ce talent se manifestait où il voulait, sans préjugé de classe ou de race et il était rare, de plus en plus rare se plaignaient les personnes étendues. Quand au shadesh des apprivoiseuses, il enseignait que les aïeules avaient toutes un peu du don avant que l'intensification du shin ne désorganisât la psychosphère).

Et c'était lui, ce don, qui avait décidé Dame Shuntaï, Edid, à concevoir un retour à l'indépendance de son pays natal. Son ayon, un enim qui avait des prémonitions, des visions, avait parlé d'une apprivoiseuse de la lignée qui rendrait au pays de Thod son autonomie et d'une Shôdoran alliée.

Constamment sous l'oeil vigilant de Nun Y Shun, elle avait tellement craint de se trahir qu'elle avait pris des précautions un peu bizarres et exagérées, refusant que Galel entre dans la prestigieuse Ecole du Yi de Djezereth, comme c'était la place d'une jeune Noble Dame reconnue graine-apprivoiseuse à l'Elendon (initiation des fillettes à sept-huit cercles), voulant qu'elle soit prise comme disciple dans une modeste Famille avec l'explication - qu'on tint finalement pour une fantaisie - de faire baigner Galel jusqu'à dix-sept cercles dans les réalités paisibles d'une organisation et d'un lieu qui étaient demeurées les mêmes depuis des centaines, des milliers de cercles.

Elle disait : "Là est la yulhanité profonde" et, comme ce n'était pas encore la mode, on trouvait déconcertante cette idée. Toutefois nulle, pas même l'Impératrice, ne pouvait y voir un danger quelconque.

Neï des Collines Rouges, aux confins du pays de Thyl où se trouvait Djezereth, avait donc hérité de Galel, sachant qu'elle était de Noble Lignée mais sans y attacher d'importance.

Elle n'était pas même flattée. Son caractère égal, satisfait de son lot, ne se prêtait pas aux complications de la vanité et de l'ambition. Et puis, pour elle, la Mère des Collines Rouges était une figure aussi importante parce que plus proche que la lointaine Impératrice. Elle se passionnait pour l'histoire des maisons longues de l'Awhin, adorait ce magnifique plateau et, comme Yani, avec un caractère différent, était de quelque part avant toute. Elle se sentait fascinée par l'eau, le vent, les rochers de l'Awhin.

Elle pensait même que c'était une chance pour Galel d'avoir échappé à l'atmosphère confinée d'une école, à la surpopulation d'une grande cité, de jouir d'étendues libres et verdoyantes et des plaisirs simples des Familles : un animoï agréable où toutes se connaissaient, du bon somalin, des promenades joyeuses en cavale, point trop d'Adhalique, des gardiennes qui venaient montrer et apprendre leurs danses, mimer des luttes...

Neï n'aimait pas beaucoup - sans raison semblait-elle - le poids de la religion, le fanatisme aussi. Elle appréciait que les Collines et l'Awhin eussent gardé à ces égards assez de distance. On allait au temple détendue, comme à une douce réjouissance un peu monotone mais confortable. On croyait mais sans passion. On aimait les choses simples de la vie.

Neï était une sorte d'innocente. Elle ignorait le vice. Elle n'allait pas à l'animoï parce que ça n'était pas la place d'une apprivoiseuse, même si d'autres ne s'en privaient pas, comme Yani du Lac, comme Snê des Collines aux Trois Pins. Elle

regardait les jeunes fils comme on apprécie un champ où le blé en herbe va bientôt se dorer, source d'abondantes galettes. Ses joies étaient profondes mais très sobres.

Elle trouvait toute satisfaction à voir une joue ronde, éclatante de santé, à manger lentement une galette à l'huile et au sel, croustillante, parfumée, une figue douce et mûre. Rien n'en paraissait sur son visage long et sérieux, dans son allure raide et fière (semblait-elle) mais elle était de ces rares personnes réellement simples, qui ne se lassent pas, de l'enfance à l'étendue extrême, d'humer des violettes, d'écouter les appels des merlettes, de voir la couleur et la légèreté d'une ombre... Elle était incapable d'imaginer la duplicité et ne la percevait pas.

En ce sens, elle n'était pas meilleure apprivoiseuse que Yani. Ses dons d'observation restaient tournés vers les bêtes, les plantes, les objets et ne lui permettaient pas de dénouer les complexités de la psychosphère. Elle s'étonnait de certaines bizarreries. Elle était stupéfiée que sa soeur lui eût transmis des secrets de l'Ashat Nin. Mais elle n'allait pas plus loin. Une bizarrerie était une bizarrerie. Point. Le monde des psychismes, des esprits, elle l'avait, dès le début, reconnu comme extravagant. Et, de fait, sans s'en rendre compte, elle ne croyait à rien de ce qui occupait ces esprits.

Elle avait décidé, depuis quinze ou vingt cercles, que la yulhane était une invention de la yulhane, que toute pouvait être totalement différente, que toute chose, une fois posée, s'expliquait, se justifiait, trouvait, sur le ter tout entier, du sol où plonger ses racines et s'accroître.

Son innocence venait donc d'une précoce lucidité, si précoce qu'elle l'avait oubliée.

On l'eût étonnée si on lui avait appris qu'elle ne croyait pas en Déesse, ni en Shadulha, ni en l'expansion de la yulhane, ni en ses origines sacrées, ni en sa supériorité sur l'ayon, ni en l'importance des lignées, ni que Thod dû rester dans l'Impéria

(ou la quitter d'ailleurs)... Mais, après une paisible réflexion, elle eût reconnu que ces choses ne prenaient aucune place dans son existence, qu'elle les voyait comme le fond du décor, comme les silhouettes de figurantes déguisées. Elle n'aurait pas voulu polémiquer, pressée d'observer son monde ; elle se serait excusée : je ne comprends pas ces réalités ; ma yed (ma conscience) y est étrangère.

Elle ignorait que Galel avait écouté discrètement, derrière la porte, le message. Mais les précautions n'étaient pas nécessaires. Elle eût admis sans y voir malice qu'une envoyée de sa mère enseignât Galel de la fin prochaine de la Shôdoran. Elle se fût juste souvenue que sa disciple était d'une prestigieuse lignée et aurait tranquillement accepté qu'entre grandes de ce monde on eût de graves messages à se transmettre.

Contrairement à Neï, Galel avait constamment exercé dans la psychosphère son don.

Quoique peu étendue encore, séparée de son dix-septième cercle par quelques lunes, elle savait, avec assez de précision, lire les émotions des yulhanes et en influencer le cours.

Certes les habitantes des Collines Rouges n'avaient pas appris - comme le fait une apprivoiseuse - à les dissimuler mais, "instinctivement", quand la situation le nécessitait, elles savaient ravalier une colère, maîtriser une peur, cacher un attendrissement. Elle pouvait donc s'exercer - même si la dissimulation des émotions n'était ni volontaire ni poussée chez la yulhane ordinaire - s'entraîner à décoder les sentiments voilés, et à... les transformer.

Elle agissait, bien sûr, avec beaucoup de précautions, s'insinuant¹, ondoyant, dans une psychosphère privée, en un

¹ Nous rappelons qu'en yewhina l'équivalent des participes présents invariables est à la forme yulhanine. Les yulhanes disent : "s'insinuante", "ondoyante", "poussante", "accentuante", "diminuante", "jouante", etc...

mouvement régulier et doux afin de n'alerter aucune défense, ne poussant que très légèrement en avant ou en arrière la colère (ou la peur), accentuant ou diminuant l'expansion d'une émotion à son gré, avec une subtilité que les exercices fréquents, réitérés augmentaient, jouant du psychisme comme d'un instrument, un eïtho où l'on frôlerait des harmoniques.

Puis elle apprit à décoder les seuils.

Chaque yulhane pouvait exprimer ou cacher une dose précise d'indignation (par exemple). Pousser son indignation en deçà ou au-delà de ce qu'elle pouvait naturellement éprouver déclenchait une prise de conscience et la "victime" s'apercevait qu'on la manipulait !

C'était difficile de décoder un seuil, de pousser jusqu'à la limite et ne pas la franchir. Obtenir d'une yulhane la manifestation (ou la dissimulation) maximale de ses émotions, sans franchir ses seuils (eydin, en yewhina) demandait de la pratique, une pratique patiente et quotidienne.

Depuis son douzième cercle environ Galel s'exerçait.

Elle était sérieuse, efficace, adroite quoiqu'elle sût parfaitement s'amuser, oublier toute et se laisser aller aux joies simples du yev, le somalin, les cavales, l'ayon...

L'apprivoisement la fascinait. Elle était de la graine dont on fait les grandes Dames du Yi. La psychosphère était devenue son premier royaume, l'univers où elle s'épanouissait et se contractait, un univers qui enveloppait l'environnement habituel de ses ondes colorées et de ses harmoniques.

Lire la psychosphère... Comme Lymn, elle avait eu ses premières perceptions de cette dimension des réalités, vers les neuf cercles. Lymn avait eu la sensation que la mère de son amie était toute différente de ce qu'elle paraissait. Elle avait perçu la densité de sa personnalité puis sa fausseté. Ensuite elle avait reçu l'affection d'Ethin comme un fluide bienfaisant ; elle l'avait senti dissoudre en elle quelque dureté.

La première des impressions psychiques de Galel était venue d'Oshua, le vieux serviteur de Neï, grommelant et radotant.

Elle avait ressenti la jubilation qui sous-tendait ses continuelles jérémiades sur les belles journées de Djezereth quand il appartenait à l'androcée de Dame Liu Thôn, qu'il en était le joyau, qu'il n'avait rien d'autre à faire que de manger, de dormir, de jouer à l'adundi (jeu de dé), de compter ses bijoux, ses tuniques, ses tentures et ses thaleds... Le pitoyable ayon chauve, bedonnant et flasque, étendu de soixante-cinq cercles, l'oeil larmoyant, des poils sortant des narines, laid et dégageant une odeur quelque peu rance, s'amusait !

Selon la perspective psychosphérique elle le voyait très différent.

Son crâne nu et luisant, son ventre gros et mou, ses muscles flasques, son odeur, sa bouche humide et ses mauvaises dents n'étaient plus désolantes, n'excitaient plus la compassion mais, bien au contraire, apparaissaient comme de volontaires provocations, comme une manière agressive, rancunière, de s'imposer.

A quelque distance de là, plus expérimentée, elle avait percé ses mensonges et vu des images, des souvenirs d'Oshua, qui révélaient qu'il n'avait été nulle part concubin mais seulement yandaé au service d'un androcée.

Neï l'avait naturellement cru sur parole quand il était arrivé aux Collines, cherchant à se placer, et elle avait accepté de bon coeur qu'un ex-préféré d'une Dame ne soit pas - et de loin - le meilleur serviteur possible. Et Oshua, qui gémissait du matin au soir sur ses douleurs, sur sa fatigue, sur son ancienne splendeur, sur la dureté du sort, n'avait en nul endroit eu de place si bonne, de charge si légère, joui d'autant d'autonomie et de thaleds (car il traficotait sur l'argent des provisions. Neï n'y regardait guère de près) !

A partir de là, elle avait continué de voir le pauvre ayon habituel et à le plaindre (il n'était pas faux, juste plus

superficiel) mais, petite à petite, le second s'y était superposé, s'était en fait imposé par sa plus grande densité, et, finalement, il était devenu l'Oshua principal, plus vrai, plus complet, portant l'autre, le pitoyable, l'exhibant volontairement pour déplaire et dans ce déplaisir provoqué trouver l'amère vengeance d'obscures frustrations.

Elle décodait parfaitement la jubilation d'Oshua quand elle fronçait un nez dégoûté parce qu'il lui jetait à la face son haleine désagréable ou qu'elle venait de poser son regard sur ses grosses mains aux doigts rongés et cassés. Elle apprit à dissimuler toute manifestation rebutée et perçut la déception de l'ayon. Il accrut sa caricature au point de s'attirer une rebuffade de la tolérante Neï qui exigea qu'il se lavât, changeât de tunique et voulût bien cesser ses affreuses jérémiades.

Cette semonce inhabituelle l'obligea à modifier un peu son rôle. Il promena un air triste et s'emplit de lourd reproche muet. Cette atmosphère-là était si pénible, molle et poisseuse, que Galel préféra ne pas approfondir et même reprendre ses expressions de répulsion pour que revienne la sotte jubilation, moins désagréable.

Elle comprenait que la psychosphère renfermait des réalités pleines de dangers, d'espaces difficiles à ressentir, au contact répulsif, aux couleurs disharmonieuses, aux sonorités discordantes, des lieux de malaises, de problèmes, de folies... Elle se rendait compte qu'elle devait se protéger, ne percevoir que ce qu'elle pouvait supporter de percevoir et que l'assimilation des sphères de conscience devait se faire progressivement, car des personnes apparemment inoffensives, pouvaient appartenir à des univers conflictuels, puissants et pleins de périls.

Elle apprenait. Elle engrangeait avec sérieux et calme, prudente, méthodique. Elle savait qu'au premier coup d'oeil, quand ce serait nécessaire, elle reconnaîtrait, en sa prochaine adversaire, le poids, la couleur, la note exacte du ricanement

intérieur et saurait l'exploiter. Ainsi elle tirait enseignement de toutes, même d'un malheureux serviteur !

Elle observait les yulhanes des Collines Rouges.

Quelques centaines seulement mais c'était suffisante pour un travail de base fait de beaucoup d'observations. Les grands courants psychosphériques étaient partout les mêmes, faits des mêmes émotions qu'elle apprenait à nettement reconnaître et quantifier, fussent-elles soigneusement cachées.

Galel en arrivait à penser qu'elle n'avait plus grand enseignement à tirer des Collines et le message de sa mère lui sembla bienvenu.

Nul doute qu'elle la voulait à Djezereth pour la période prochaine du lune noir de shaïtal. Elle devait, à la Capitale, faire son tashdu (à la fois examen et serment) d'apprivoiseuse au lune de dutal, après ceux d'eytal et de lumô, et ce serait inutile de revenir aux Collines Rouges pour un si court intervalle de deux lunes.

Le message de Dame Shuntaï précipitait son départ et elle n'en était pas mécontente. Elle appréciait la tranquille Neï et l'agréable enimoï, les belles promenades à cavale mais désirait du mouvement et de la nouveauté et même du mystère et des aventures... Sa mère attendait sûrement d'elle un travail d'apprivoiseuse sur cette fascinante psychosphère qui ne pouvait qu'envelopper une réunion d'Asni et de Dames du Yi. Elle avait hâte de l'observer.

Elle trompa facilement Neï d'un faux parchemin, prétendument reçu de sa mère, qui la mandait au Palais pour l'Elendon de sa cousine yeïan. Neï regretta simplement ce départ avancé et s'affola légèrement de crainte d'avoir oublié quelque point important de sa tâche, n'avoir pas suffisamment préparé Galel à son tashdu.

Galel "poussa" un peu, atténua cette crainte, sans difficulté, car Neï détestait se tracasser, agit d'ailleurs en toute quiétude

d'esprit, persuadée qu'elle était d'en connaître trois fois plus que son initiatrice, de n'avoir plus rien à en apprendre.

Quand elle partit, ne pensant plus revoir Neï (pour quelle raison serait-elle revenue ?), elle lui communiqua du respect et de l'affection que celle-ci manifesta avoir reçues avec simplicité et elles se séparèrent contentes l'une de l'autre mais Neï satisfaite de perdre une responsabilité et Galel ravie de voyager.

Elle s'amusa à perturber le vilain Oshua en lui faisant un au revoir chaleureux et en lui exprimant toute sa compassion pour son malheureux destin. Elle dit qu'elle tenterait de convaincre l'héritière de Dame Liu Thôn de lui verser une rente plus digne du rôle d'enim préféré qu'il avait joué à l'androcée Thôn. Elle joua un peu avec lui, comme une chatte avec un rat, mais d'une "malgré toute, je n'aurai certainement pas la possibilité de m'occuper de cette affaire avec les multiples obligations qui m'attendent...", elle le rassura.

Dans son soulagement, il abonda sans finesse dans ce sens, réitéra plusieurs fois qu'une si Grande Jeune Dame ne devait pas "étriquer son espace" (perdre son temps) avec les malheurs mesquins d'un... (le mot yandaé s'épuisa sur ses lèvres humides), d'un enim comme lui.

Galel approuva d'un hochement de tête et ce fut toute.

Elle partit.

Le journal d'une Yulhane

"Que nous prouve l'Histoire ? Où sont les mystiques, les écrivaines, les peintresses, les conquérantes, les penseuses, les savantes de sexe ayonin ? Où sont les ayons de génie ?

Quand je vois avec quel courage certains jeunes ayons lèvent le menton et entrent contre nous dans une lutte inégale et cruelle, je sens qu'ils ne demanderaient qu'à appuyer leur front contre notre noble sein protecteur, y reposer leurs pauvres cerveaux trop sollicités, épuisés.

Ils subissent l'ascendant de ces affreux ayons qui guenonnent la yulhane, qui sont laids et vieux, qui revendiquent, péorent, haranguent en prônant je ne sais quel ayonisme anti-naturel .

Quant à moi, je préfère l'ayon sain, fidèle aux devoirs de son sexe ; et n'importe quel jeune fils admiratif, coquet et superficiel - dont la fraîche innocence nous redonne cette énergie et cette joie dont nous avons tant besoin pour accomplir nos oeuvres - est préférable à ces furieux ayonistes hirsutes et mal serrés, frustrés chimpanzés, yulhanes manquées, mornes tiges recroquevillées, hideux vieux fils, collants rouges ridicules, incapables de grande vision, bornés, qui vous donnent envie de toute laisser et d'entrer en monastère au service de Déesse... [...]

Eduquer un jeune fils aimablement vierge de toute pensée, initier son jeune corps consentant et ignorant, le caresser, le prendre, le soumettre à notre volonté créatrice et jouer de ses sens avec virtuosité afin qu'il découvre, ébloui, les finesses du plaisir et les subtilités de l'amour, n'est-ce pas là une noble tâche, et agréable pour toutes deux ? [...]

L'ayon vit une insécurité fondamentale dûe à la connaissance qu'il a de sa quasi-inutilité. Voilà ce qui le trouble. Il sait qu'une cité entière pourrait se contenter de ne posséder qu'un ayon ou deux, sans que sa survie en soit menacée. La semence de l'ayon est d'une telle fertilité qu'un seul d'entre eux pourrait amplement suffire à fournir la yulhanité entière en gamètes mâles ! L'ayon n'est pas indispensable. Voilà ce qui le rend si instable..."

12

Shad boudait.

Il avait réalisé au cours du nuit que s'il était échangé à Limnil, il devrait vivre au pays de Thod, certes très beau et estimé, avec son Mont Thaï où se trouvait la Yeddhû de la Djetharat, le plus grand but de pèlerinage de Thal et même du Ter, où Djuran passait pour une cité opulente et superbe... mais il savait aussi que Thod était un pays montagneux et froid et que les Thodaïns, depuis trois spirales seulement dans l'Impéria, demeuraient aux yeux d'une majorité de yulhanes des sortes d'étrangères au caractère renfermé, aux coutumes un peu bizarres et à l'orgueil désagréable.

Il se plaisait à l'enimoï du Lac Bleu, région plaisante et douce, où il apprenait son métier d'ayon dans une atmosphère gaie, ludique, légère, où il avait des amis, un principalement, un ami de coeur et de lit, Yssen.

A l'aube, il avait attendu Yani devant l'enimoï, enveloppé d'une longue cape brune, le visage caché par un grand capuchon et, dès que sa soeur était arrivée, il lui avait tendu la bourse aux vives couleurs qu'elle lui avait donnée.

- Tu as parlé ? avait demandé d'un ton assez rude l'apprivoiseuse.

- Seulement à une personne.

- Qui ?

- Mon meilleur ami... Je lui ai demandé le silence.

- Hum... Le silence d'un ayon... Vous donnez la preuve de ce que vaut la discrétion d'un ayon !

Elle arracha presque la bourse des mains de Shad et lui ordonna de la suivre. Elle loua une cavale, prit son frère en croupe et, sans égard pour son inexpérience, partit à un fort galop sur la route de Limnil encore déserte. Shad s'accrocha à ses épaules.

Quelques rainê (une rainê fait environ trois kilomètres) plus loin, il commença à sentir son postérieur, habitué aux moelleux coussins, s'endolorir. Il n'avait pas dormi du nuit, gémissant et pleurant dans les bras d'Yssen, imaginant avec lui quelque ruse absurde ou quelque coïncidence merveilleuse qui leur permissent de se retrouver et il finit par s'abandonner à un mauvais sommeil inquiet, s'agrippant à Yani, pesant sur son dos, craignant de tomber et de se briser les os.

La mauvaise humeur de Yani passa comme un orage de belle saison. Quand elle décida de faire halte, pour manger un peu, toute sa rondeur, sa jovialité naturelles réapparurent.

Shad émergea, pâteux, boudeur, rompu. Son capuchon avait glissé pendant son pénible sommeil. Sa petite mine pâle et chiffonnée apitoya Yani. Elle lui rendit la bourse colorée comme on tend un jouet pour consoler une enfante. Shad s'en empara, le regard rancunier, grommelant des paroles indistinctes.

- Que dites-vous ? fit Yani.

Il éclata, jeta la bourse au sol :

- Je me moque de ce truc !

Ses yeux s'emplirent de larmes. Il hoqueta, jeta sa cape :

- Nulle part ! Nulle part je le reverrai !

Il se laissa tomber sur l'herbe du bord de la route, s'affaissa sur lui-même, un masque de tragédie sur le visage.

- Allons... allons... chantonna sa soeur gênée.

Un court intervalle, elle ne vit plus, en Shad, le frère mais seulement l'enim.

Depuis quatre cercles qu'il avait quitté l'école et était entré à l'enimoï, Shad, sans qu'elle s'en aperçût vraiment, était devenu un jeune fils charmant. Il avait le type même de l'enim idéal selon les critères thaliens, petit et mince, le col long, les épaules droites, la poitrine joliment évasée, comme un éventail, la hanche étroite à l'os délicat, la jambe bien galbée. Il frissonnait dans sa tunique légère et le fin duvet de ses membres se hérissa.

Yani, troublée, ramassa la cape et la lui tendit. Il la chiffonna en boule, la serra contre lui puis la rejeta. Son visage aux yeux baissés avait un menton pointu. La nette et pure ossature se précisait sous les traits encore flous d'enfance. Il n'était pas maquillé mais sa bouche avait une rondeur de fruit.

Ouvrant les paupières, il regarda sa soeur de ses prunelles dorées que les larmes avaient rendues transparentes.

Ce qu'il vit dans les yeux de Yani - cette expression qu'il connaissait depuis un ou deux cercles et appréciait - lui redonna courage. Il leva les bras, ramenant ses longues boucles rousses, épaisses derrière sa tête, les tordant en un chignon éphémère, puis les laissa retomber et le pan de sa tunique glissa un peu de son épaule, dénudant un délicat mamelon d'un bleu un peu plus soutenu que sa chair azurée.

Il ne semblait pas s'en apercevoir, comme trop innocent pour connaître la pudeur.

Son oeil se fit implorant.

- Je vous en prie, ma soeur ! Je ne veux pas quitter la Famille!

Yani le gronda, noyant son trouble dans un flot de paroles, avec le ton d'une mère à son enfante. Il devait être raisonnable. Tous les enim devaient quitter leur Famille. C'était partout pareille. A Limnil ou peut-être même à Djuran, il retrouverait un bon enimoï et des amis. Elle sourit. Elle dit :

- A ton étendue, on se fait vite des amis.

Elle l'assura qu'elle veillerait à ce qu'il soit bien installé, qu'elle resterait en contact avec lui, qu'elle viendrait même le voir, qu'il pourrait écrire à l'enimoï du Lac Bleu, à son meilleur ami...

- Ma soeur, s'exclama Shad, pourrai-je revoir Yssen ?

Yani en doutait, car ça n'était pas la coutume de favoriser les contacts entre les enimoï, mais elle voulut rendre à Shad sa joie de vivre :

- Tu le reverras.

Elle ne voyait pas grand mal à ce mensonge, persuadée que, dans sa légèreté d'ayon, Shad oublierait vite son ami de coeur pour un autre et, au préalable, s'en consolerait de quelques colifichets. Elle se promit de lui acheter une nouvelle tunique, des sandales à Limnil et de veiller à ce qu'il soit pris par un enimoï de bonne réputation.

Elle songea encore qu'elle avait eu raison d'attendre, que Shad avait trop de valeur pour un petit enimoï de Famille. Il était même assez beau pour faire partie de l'androcée d'une Dame, se rendait-elle compte. Elle caressait cette idée tandis que Shad retrouvait des couleurs, croyant en l'affirmation de Yani, imaginant déjà sa prochaine rencontre avec Yssen sous les couleurs les plus gaies.

Lui et Yssen, dans un enimoï merveilleux, dans un salon !

Il se voyait bien habillé, d'une tunique et d'une cape splendides, entouré de beaux objets, recevant son ami et lisant l'admiration dans son regard.

Ainsi toutes deux, chacune perdue dans ses projections imaginaires, se mirent à manger, en silence, des galettes et des fruits secs.

Autour d'elles, la campagne se dorait. Les rayons de la soleille traversaient l'arbre où Shad s'appuyait, jouaient dans l'herbe, à ses pieds, et sur la longue robe orangée de Yani. La

chaleur montait. Les oiselles commençaient à abandonner leurs chants.

On entendait le vent froisser les feuilles et des cigales se mirent à émettre leur rythme simple, au son agréable et rafraîchissant.

Elles arrivèrent à Limnil dans la soirée, n'ayant guère échangé de paroles toute la journée.

Yani avait fini par se persuader que Shad trouverait place dans un androcée, que la Dame qui l'obtiendrait deviendrait une bonne relation pour elle et lui permettrait de rencontrer (même si l'asheïa se révélait sans valeur) de ces personnalités de l'Adhaliq dont elle espérait une réponse autorisée à ses questions d'ordre spirituel.

Elle ne distinguait déjà plus entre l'imagination et l'intuition et croyait, en ayant décidé de conduire Shad à l'enimeyè de Thod, avoir obéi à un pressentiment d'apprivoiseuse.

Quant à Shad, il continuait de se voir dans un enimoï, le meilleur de Djuran, devenu l'Enim, le premier, le Père Fertilisateur, respecté, honoré, écouté, arrivant à obtenir l'intégration d'Yssen et retrouvant leurs joies, leurs caresses, leurs amours dans un environnement plus prestigieux.

Il avait entendu parler des grands courtisans, ceux qu'une Grande Dame voulait pour elle seule, rachetait à l'enimoï et installait dans une belle demeure particulière mais il n'osait pas encore s'identifier à ce rôle trop sublime.

Il savait qu'à Djuran vivait le célèbre Erthen, certes très étendu, ayant peut-être cinquante cercles, mais qui avait été entretenu sur un pied exceptionnellement grand par une Y Shun, une soeur ou une cousine de l'Impératrice, il ne savait pas exactement, mais quelqu'une de très très noble et richissime. Il s'imagina le rencontrer (par hasard, par une superbe coïncidence), lui plaire et devenir son confident. Il se vit rapporter ces confidences à Yssen.

A chaque rainê, son prestige aux yeux de son ami augmentait et il en était à craindre qu'il en devint envieux, que leur amour s'en ressentait... quand elles atteignirent Limnil la Rouge, la Sévère, au pied des Yévéhés.

Et là, rien ne se passa comme la yulhane et le jeune fils l'avaient imaginé et cru prévoir.

Le nuit tombait quand elles entrèrent dans une auberge, au début de la route de Djuat, où Yani était déjà venue deux ou trois fois. Non seulement l'enimeyè ne se tenait pas loin, dans le même quartier de la périphérie, mais elle serait dans la bonne direction pour se rendre au quesh de Djuat, une fois Shad casé.

Yani demanda une chambre avec deux lits et un souper pour son frère et elle. Shad avait dégagé son capuchon, désormais à l'abri de trop de regards inconnus, et la tenancière, après lui avoir jeté un coup d'oeil appréciateur mais pas trop insistant (elle savait, en bonne commerçante, se tenir), avait fait compliment à sa cliente de la grâce du jeune fils.

Selon le rituel encore d'actualité des civilités, Yani avait répondu que Shad était maigre et sans beauté, qu'on osait à peine le présenter au prestigieux enimeyè de Thod... La patronne de l'auberge s'était écriée qu'elle n'avait vu, en aucun endroit, de puceau si accompli, quoiqu'on pût admettre que la taille n'était pas suffisamment déliée... Yani mit alors l'accent sur l'abondance des boucles rousses qui compensait, malgré toute, la laideur de son frère.

Ces salamales durèrent autant qu'ils les amusèrent, jusqu'à ce qu'elles en arrivent à un moyen terme qui permît à Yani de connaître la "cote" de Shad, d'après une habituée, vivant près du lieu de l'enimeyè, et voyant beaucoup de clientes, une cote satisfaisante (meilleure qu'elle l'avait espérée, avant de se laisser emporter par l'imaginaire et de le voir dans un androcée). C'était là trop rêver mais il était

digne d'avoir salon à Limnil, avec un peu de travail, évidemment.

Son grand délire d'ambition un peu refroidi (pas de Dame, pas d'androcée prestigieux) mais certaine, après cet avis expérimenté, de trouver preneuse à la capitale de Thod, plus satisfaisante que les simples Collines, elle se désintéressa du sort de Shad, tout tracé, et reporta son attention vers l'asheïa à laquelle elle avait peu pensé au cours du voyage.

Quant à Shad, il comprit qu'on le jugeait capable de décrocher un salon et cela allait dans le sens de ses désirs. Il voyait Limnil comme un tremplin pour Djuran. Aussi ne boudait-il plus et se croyait exaucé.

Elles dînaient d'une soupe épaisse et de galettes.

Yani tripotait l'asheïa pendue par son cordon à son cou sans la regarder pourtant. Quand elles furent rassasiées, l'apprivoiseuse demanda un verre de somalin et fuma une petite pipe de yuan, une herbe à l'odeur moelleuse, l'air rêveur, régulièrement pressant et tournant l'asheïa, regardant les deux signes et se demandant encore ce que signifiait le premier.

A un froissement, une ombre qui bleuit son assiette blanche, vide, Yani sentit une présence derrière son épaule.

La yulhane qui s'était arrêtée là, qu'elle détailla en tournant la tête, était vêtue avec recherche d'une robe d'épais velours vert lustré. Elle révélait indéniablement sa noblesse par les divers insignes de son rang, par sa prestance dédaigneuse et sa confiance en soi.

Une apprivoiseuse, même visiblement de Famille perdue, n'était pas n'importe quelle personne et, malgré sa morgue de race, la Noble Dame s'adressa à Yani avec politesse et selon les termes anciens :

- La Datchun Haï me permet-elle de partager avec elle un verre de somalin ?

Yani s'empessa d'accepter par une autre formule encore plus respectueuse et la Dame prit place, sans paraître remarquer la présence de Shad autrement que par un regard rapide, coulé entre les cils. Sans aller jusqu'à rabattre son capuchon sur son visage, Shad resserra la cape autour de ses épaules presque nues et commença à étudier ses poses, à prendre cet air doux et virginal qui plaisait.

Mais la Dame ne s'intéressa pas à lui. Elle commanda à l'aubergiste un flacon de son meilleur somalin de Tamanarev, le goûta, l'approuva, en but la moitié avec Yani, lui demanda d'où elle venait puis, Yani ayant répondu, posa quelques questions d'ordre général sur le Lac Bleu. Finalement, elle expliqua, esquissant un geste vers le buste de Yani :

- Vous avez là un objet que j'aimerais regarder de plus près.

Yani, que le somalin rendait plus audacieuse, osa s'étonner que l'attention de la Dame eût été attirée par une chose aussi humble et peu visible.

- C'est là que vous faites erreur, reprit la Noble Dame. Permettez !

Elle tendit une main longue et sèche. Yani détacha l'asheïa de son cou. L'autre la prit, la fit jouer un court intervalle entre ses doigts jusqu'à ce qu'elle accroche la lumière et émette un rayonnement argenté.

L'apprivoiseuse du Lac Bleu s'étonna de n'avoir, quant à elle, encore rien remarqué.

- C'est en raison de l'éclairage que nous avons ici, répondit la Dame. Il convient apparemment. J'ai vu, depuis l'escalier, cet éclat d'argent qui ne ressemble à aucun autre et j'ai immédiatement reconnu du yeddan.

Une exclamation étouffée lui fit tourner brièvement la tête vers Shad. Le jeune fils connaissait la valeur de ce très rare minéral qu'on trouvait en un seul lieu au monde, dans le défilé d'Yssad, près de la Yeddhua de la Djetharat. Un objet de valeur échangé contre une bourse ridicule...

Mais la Dame avait détourné le regard, fixait l'asheïa et la tournait dans la lumière que projetaient les lampes à huile de lhassi.

Elle dit :

- L'huile de lhassi n'est utilisée, comme combustible, qu'au pays de Thod où nous avons beaucoup de ces petites mammifères. Vous ne pourriez pas voir briller le yeddän dans la roche sous une autre lumière.

Elle se tut, savourant son somalin, puis jeta comme une conclusion :

- Ceci pèse peut-être deux sadoï et je vous en offre quarante mille thaleds, ce qui est au-dessus du cours officiel. (On entendit du côté de Shad une sorte de glapisement d'agonie.) La Dame tenait l'asheïa dans sa paume ouverte et l'on sentait qu'elle n'attendait que l'acceptation de Yani pour refermer définitivement ses doigts dessus. Mais l'apprivoiseuse fit d'un ton hésitant :

- Mais... elle y a une inscription... sur l'autre face. Un signe inconnu...

Avec un froncement de sourcil, prenant un air de bonne volonté, la Dame fit pivoter la pierre, regarda les idéogrammes, puis jeta :

- Tuya Souveraine Shadulha. Où voyez-vous un signe inconnu ?

Les joues de Yani devinrent violettes de confusion.

- Je... Tuya...

La Dame eut un insultant rire franc :

- C'est le lieu de fabrication. Tuya est un hameau au bord de l'Yssad. C'est là que la sculptrice a gravé son asheïa (elle eut une expression de mépris), une oeuvre bien médiocre.

Yani accepta avec reconnaissance l'offre de cette Noble Dame. Eût-elle été quatre fois inférieure qu'elle l'eût reçue, soulagée de n'avoir pas montré à Sedeïn cette asheïa, sans valeur autre que de matière, et de ne pas s'être ridiculisée aux

yeux de son amie, ce qu'elle avait craint dans ses hésitations premières.

Shad pensait : "Quarante mille thaleds !" dix fois, vingt fois, stupéfié par cette somme qui lui semblait énorme. Elle n'était d'ailleurs pas négligeable. Elle pouvait permettre d'acheter une petite demeure ou une charge. De Shad, l'acheteuse des Collines n'avait proposé que deux mille thaleds, en sus du travail des yandaé. Avec le prix de l'asheïa, on aurait pu s'offrir un enimoï de Famille !

La Dame se dit pressée, n'ayant projeté que de dîner à l'auberge, étant attendue ailleurs pour la soirée. Elle fit un signe à une des personnes de sa suite (quatre yulhanes se restaurant plus loin) qui lui remit une bourse bien remplie de pièces d'or. Elle en compta quarante à Yani qui, assez éberluée, empilait, la tête ailleurs, sans réaliser, se demandant si elle irait malgré toute voir Sedeïn ou si elle remettrait cette expédition...

Shad osa parler sans qu'on l'y invite expressément :

- Ma soeur, serrez donc ces pièces dans votre adon (ceinture à poches qu'on met en voyage) de peur qu'elles ne roulent.

Et, en effet, une des piles menaçait de s'effondrer.

Yani obéit sans paraître remarquer la malséance de son frère.

La Dame dit, jetant son second bref coup d'oeil à Shad :

- Voici un jeune fils raisonnable.

Comme elle avait par là manifesté l'avoir vu, Yani répondit :

- C'est mon frère. Je suis venue l'échanger à l'enimeyè. Il a dépassé ses quatorze cercles et est formé, depuis quatre, à l'enimoï du Lac Bleu.

La Dame approuva tandis que l'apprivoiseuse enfilait les thaleds dans l'ouverture de l'adon dont elle avait défait la boucle.

- Il est charmant. Allez plutôt voir de ma part Shulan Deï, au 3, rue des Arches. Elle s'occupe de placer les jeunes fils de bonne famille et quelques autres...

C'était flatteuse. Les fils des Dames allaient dans les androcées et ceux qu'on acceptait de placer ne pouvaient donc qu'être choisis pour un enimoï de type privé.

Shad retrouva le sourire.

La Dame salua et ce n'est que lorsqu'elle fut sortie que Yani réalisa qu'elle ignorait son nom, qu'elle n'avait pas même étudié sa mine et ne conservait d'elle qu'une image de prestance et d'orgueil, de quelqu'une de richement habillée, arborant le shatzaï et l'aïfu des Nobles Dames : mais elle ne savait comment lire les signes compliqués de l'un et les dessins vivement colorés de l'autre.

L'aubergiste ne put la renseigner sur l'identité de la personne mais dit que l'aïfu portait l'aiglonne de Sun, la capitale de Tamanarev. Et Yani se rendit seulement compte alors qu'elle avait enregistré la peau verte de son interlocutrice ; et l'image de mains longues, sèches, un doigt orné d'un anneau rouge épais, lui revint en mémoire. Des mains couleurs d'émeraude.

Un serveur, un yandaé à la mine éveillée, s'excusa de prendre la parole et d'avoir entendu la conversation (il décorait un plateau à deux pas, en effet) mais il croyait avoir vu les quatre bandeaux pourpres et la branche de mimosa qui appartenaient à la lignée Lyu.

La tenancière allait le remettre sévèrement à sa place pour cette insolence quand elle se souvint qu'il avait servi, jusqu'à son trépas, chez une Dame de sa connaissance très cultivée, qui recevait beaucoup d'étrangères et qu'il pourrait dire vraie. Elle se contenta donc de grommeler : "Occupez-vous de votre travail" et assura l'apprivoiseuse qu'elle vérifierait.

Mais Yani eut un geste qui disait "peu importe". Toutefois elle avait enregistré les termes "Lyu de Sun". Elle commençait à avoir des doutes et de l'inquiétude. Et si l'asheïa était vraiment précieuse au-delà de sa composition ? Si elle avait eu tort de se précipiter ? Si l'objet eut dû être montré à Sedeïn avant toute décision ?

Elle dormit mal finalement et, au matin, était résolue à rendre visite à Sedeïn, ushanli du Quesh de Djuat, et de lui confier toute l'histoire.

Mais elle fallait d'abord s'occuper de Shad. Elle pourrait ensuite se consacrer à son amie.

13

Quoiqu'Ethin eût reçu, en tant que nouvelle Mère de la Famille de la Forêt Bruissante, de nombreux et riches cadeaux que Lymn admirait sans retenue, elle trouva infiniment enviable que son amie parte librement pour Djezereth.

Une Mère ne quittait pas sa Famille (sauf circonstances exceptionnelles). Une Famille augmentait régulièrement le nombre de ses membres. Telle était enceinte ; telle autre accouchait. La création de nouvelles yulhanes était sans cesse à l'oeuvre au coeur de la reliance et chaque ventre était un noeud de cette dentelle universelle.

Mais la Mère les symbolisait tous. Elle incarnait le principe de maternité si bien qu'elle était sensée être enceinte en permanence et, à l'arrivée d'une nouvelle-née, on la lui portait, disant :

"Voici votre fille, Ô Mère."

Dans certaines Familles, la Mère mimait même les accouchements qui se produisaient réellement, en parallèle.

Les yulhanes enceintes étaient très entourées et respectées. On considérait l'accouchement comme une admirable lutte et il était, parfois, un bel exploit, hautement salué et applaudi.

Les mythes étaient pleins de fabuleuses et épiques mises au monde d'héroïnes, dans le grand mouvement des consciences

qui se séparaient, après avoir partagé le même corps. La désunion présidait la naissance, acte dramatique, noble et douloureux, mais grand et sacré. Elle reproduisait la désunion de Déesse et de la yulhane, le fondement de l'influence.

"La yulhane est en Déesse..." commence l'Ayanutha.

"La yulhane est en Déesse croyant qu'elle est Déesse.

Mais l'espace divise et Déesse se sépare de la yulhane.

Et la yulhane ne connaît plus ses limites.

Elle ne se sent plus de forme.

La Voix se fait silence.

La solitude naît.

La yulhane hurle de détresse.

Alors vient l'Influence.

Ce qui est séparée se renoue.

Déesse se relie à la yulhane.

Par son amour Elle se relie à elle créant l'amour en elle.

La Fille et la Mère se relie, se reflètent.

Et la vie est un chemin vers l'Union.

Aïm an aïm."

Ch. 2 Verset 2 (celui-ci ouvre l'Ayanutha).

Lymn fut impressionnée par ce rôle d'Ethin auquel elle n'avait pas encore eu l'occasion de réfléchir.

Malgré ses huit cercles son amie était, symboliquement, gravide et avait déjà, virtuellement, mis au monde cinq nouvelle-nées qu'on lui avait présentées et dont on l'avait grandement félicitée car, parmi elles, on ne trouvait qu'un seul ayon et, toutes étaient bien conformées et en bonne santé.

Le dernier accouchement, l'avant-veille, avait été long et pénible : Ethin avait dû veiller tout un nuit, participer à distance, reliée empathiquement à la parturiente, recevoir, autant qu'elle, des encouragements et des exhortations à laisser les rudes souffrances la traverser, à la fois absente et présente,

détachée de son corps malmené et pourtant consciente et attentive.

Lymn exprima son admiration un peu effarée mais Ethin dit seulement que ces honneurs étaient fatigants et qu'elle aurait aimé l'accompagner à Djezereth.

Elles se séparèrent avec une note de mélancolie. Mais l'enfance est oublieuse et, le lendemain, Lymn ne pensait plus qu'à la joie d'échapper à son déprimant père et à la nouveauté du voyage.

Djezereth était à trois journées de cavale allant au pas et elle s'agissait donc, pour une petite fille, d'une grande aventure.

La caravane qu'Enyu et Lymn rejoignirent sur la route de la Capitale venait de l'Ombre (le nord) et plus précisément de Talden, la cité la plus septentrionale de l'Impéria, au pays des Ashiniennes. Ashin était le berceau de la haute civilisation Ashneï et de l'ashna, cette langue morte dans laquelle était rédigée l'Ayanutha et qui donnait ses racines à la yewhina. Talden était habitée depuis quinze ou seize mille cercles et les Ashiniennes n'étaient pas en reste pour l'orgueil sur les yulhanes de Thod (pays de Shadulha) ou de l'île de Tamanarev (où l'on avait sa propre papesse, la Shuntôn de l'Endu¹).

Les yandaé étaient chargés de grands ballots humides. Ils transportaient des blocs de glace pris au glacier de Nen et marchaient depuis deux nuits et deux journées, dormant quand elle faisait trop chaude. Quoique tous de complexion puissante et endurante, ils accusaient la fatigue. Mais le rythme de leur marche restait soutenu.

- Les réserves souterraines de Djezereth doivent être atteintes avant que les blocs aient perdu la moitié de leur volume, sinon la glace de Sadin (à l'ouest de Djuran) devient meilleur marché, expliquait à Enyu, sa yulhanologue² (analogue, consoeur), une

¹ La Tour.

² De l'ashna *yulh*, "semblable, la même".

longue apprivoiseuse d'un bleu très pâle, le cheveu orange clair et les yeux mauves, comme sont les yulhanes de l'Ombre.

La marche rapide des yandaé et leurs courtes périodes de sommeil permettaient aux cavales d'aller un bon pas. On pouvait aussi passer de longs nuits dans une auberge et rattraper la colonne, au trot, la journée suivante.

Accompagner un voyage de glace était, pour une apprivoiseuse, agréable. Seules les gardiennes à cavale suivaient le rythme des porteurs car la propriétaire, très peu anxieuse de nature, faisait de longues haltes ici ou là et les rattrapait ensuite au galop. Ses deux filles l'accompagnaient et c'étaient de joyeuses compagnes.

Enyu, presque aussi contente que Lymn de ce mouvement qu'elles se donnaient, n'ayant après toute que vingt-huit cercles, se laissait gagner par la gaieté de la volubile apprivoiseuse de Talden et envisagea avec plaisir de faire connaissance avec ces deux "joyeuses compagnes" à la prochaine étape.

Mais elle entendit une question posée par Lymn, de cette voix d'enfante, aiguë et qui porte, et légèrement s'assombrit. Comment aller à son rythme et à sa fantaisie avec la responsabilité d'une enfante ? Elle regretta fugacement de ne pas l'avoir laissée avec son père, dans la Forêt.

Enyu ne répondit que d'un regard sévère à Lymn qui se tut, modéra son enthousiasme et ralentit sa cavale pour prendre de la distance.

Elle se retrouva à la hauteur d'un yandaé qui lui adressa un sourire, un peu grimaçant à cause des efforts qu'il faisait. Elle le foudroya du regard, très consciente de cette insolence et de sa propre supériorité. Le yandaé rit. Vexée, ulcérée, elle poussa sa monture et revint à la hauteur d'Enyu. Une ombre se projetait sur le beau voyage.

Mais, à l'étape, elles retrouvèrent une autre caravane où Tadu avait pris place avec son ayon et ses trois enfantes.

Tadu venait de la Forêt et Enyu put lui confier Lymn jusqu'à Djezereth.

Les compagnes étaient peut-être un peu trop joyeuses.

Enyu n'était pas sensée se retrouver au milieu du nuit, passablement ivre, dans un enimoï assez peu reluisant de bord de route, à brailler des chansons de cul et à perdre ses derniers thaleds au Kyen.

Un charmant enim, dodu et frais, même si un peu crasseux et d'une beauté rustique, s'appuyait contre elle, remplissant son verre et frottant sa cuisse nue contre sa jambe. L'apprivoiseuse ne semblait pas y prêter garde mais ses sens, depuis des cercles tenus en sommeil, s'exacerbaient.

Les quatre autres joueuses caressaient leurs enim.

Toute cette juvénile chair ayonine - ces tendres petits mamelons, ces épaules dénudées, ces hanches révélées, par les savantes échancrures des tuniques, presque jusqu'au pubis - la mettait en émoi.

Elle jetait ses dés mécaniquement et perdait sans s'en soucier, attentive au hérissement de ses poils, au clignotement de son unmin. Elle se disait :

"Le sexe atténue le don. Et alors ? La Forêt Bruissante a assez de bêtes sacrifiées pour l'usage d'une saison. Et la psychosphère de la Famille est bonne, équilibrée. Ici je n'ai aucune responsabilité. Je me suis donnée congé pour un lune et ce serait stupide de ne pas en profiter. D'ailleurs, quelle maîtrise du don est nécessaire pour les fonctions que je remplis à la Forêt ? Une toute petite. La Famille s'enroule paisiblement sur elle-même et se tient à l'écart des grands mouvements d'influence du Ter. Je n'ai, cette vie, qu'un mince rôle à jouer. Alors qu'importe si je "serre" !" "

Elle employait à dessein ce mot vulgaire pour se brusquer elle-même, s'obliger à voir les réalités en face, à les admettre. Même apprivoiseuse, respectée fonction, elle faisait partie du

peuple et n'avait aucune raison de se différencier de la yulhane moyenne dont la principale préoccupation quotidienne était de "trouver un shom¹ à serrer" selon l'expression consacrée.

C'était le propre de la yulhane d'être habitée par le désir. Les ayons dès leur naissance symbolisaient le sexe. Ils étaient le sexe. On les considérait comme tels, on les faisait tels. Etre, par essence, un shom ambulant que les yulhanes, de quinze à quatre-vingt cercles et plus, ont envie de serrer, n'est pas ce qu'on peut imaginer de plus satisfaisante comme identité. Mais nulle n'en concevait d'autre pour l'ayon.

Toute - la langue, les moeurs, les traditions, les mythes, les croyances, les lois, la religion, les connaissances et... le contentement qu'en avait la yulhane - toute contribuait à ce que ce rôle de l'ayon-sexe se perpétue.

Qui aurait pu le changer ? Certainement pas l'ayon lui-même. Il n'avait strictement rien à quoi se référer. S'il remettait en question cette identité fondamentale, derrière il ne pouvait rien trouver. L'ayon n'existait pas en dehors de la yulhane. Et elle, la yulhane, pouvait-elle changer cette base fondamentale de leur univers ? Non. Elle voyait l'ayon comme un gibier. Et elle en était satisfaite.

Pourquoi changer ce qui convient et fonctionne ?

La yulhane ne "chasse" pas et n'emploie pas le mot "gibier". Sa référence est l'apprivoisement. La bête que l'apprivoiseuse repère, influence et soumet est appelée "aï dumn" qui veut dire exactement : "l'enveloppé" de *dû*, *dmo*, enveloppe. Mais la traduction la plus proche est gibier. De même l'apprivoisement peut s'assimiler, en partie, à une sorte de chasse typiquement yulheïn basée sur la puissante subtilité du psychisme.

¹ Dans son sens littéral, *ayu shom* est un manche d'ustensile (comme, par exemple, un manche de poêlon) ou encore une anse. Dans son sens figuré, c'est une manière vulgaire mais familière et banalisée de désigner le sexe ayonin.

L'enveloppement appliqué à l'ayon crée forcément des images purement sexuelles. Ce déploiement psychique exprime aussi la main qui se noue autour du manche, la yinai qui enveloppe la yanghui.

Enyu regardait défiler ses frustrations.

Ses fonctions ne lui apportaient pas de fascinantes occupations et impliquaient le sacrifice de ce sexe qui l'eût faite semblable aux autres, insérée dans la communauté, et qui eût comblé des besoins qui étaient vifs.

Elle avait fui toutes les tentations mais elles la rattrapaient en une vaste nuée de chairs à demi révélées par de légères vêtements. La merveilleuse beauté de l'ayon, sous toutes ses formes, la hantèrent.

Elle suivait le jeu d'un oeil trouble mais son esprit fonctionnait à toute vitesse, lui semblait-elle. Une sarabande effrénée de souvenirs se défaisait dans sa psychosphère, toutes ces grâces ayonines qu'elle avait cru ne pas voir lui revenaient, fines nuques où frisaient des petits cheveux d'or, délicieuse attache de l'épaule, émouvante omoplate délicate comme une aile... Ces bouquets de jeunes fils en bourgeon dont elle avait détourné le regard mais, en brève aperçue, elle avait tout noté. Un déhanchement tentateur sous le fin voile de tissu, un renflement attirant... Un fragment de poème lui revint :

"Acide Lulin,
étroit bourgeon
- quatorze écailles d'étendue -
vierge étamine au pollen d'or,
l'image exacte de ton épaule,
aiguille de jade et fil de soie,
me hante,
je l'admets."

Puis une citation suivit cet extrait de poème :

"L'effilé mont, tendu, appelé, répondant à l'appel de la cièle, mont à la blanche semence, dressé vers la soleille, au-dessus des arbres eux-mêmes dressés et tendus, est la plus belle expression de l'attraction du Ter pour Déesse, de la tension majestueuse et pure de l'élémentaire vers la Conscience."

Le petit enim rustique lui prit la main et la posa, à travers l'étoffe de sa tunique, sur sa yanghui gonflée de sève. Enyu eut un long frémissement. Elle abandonna la partie de Kyen pour sauver quelques thaleds, jeta au fils d'une voix rauque et assez pâteuse :

- Montre-moi ta chambre !

A peine l'eurent-elles atteinte que l'enim se déshabillait et s'allongeait sur le lit. Enyu, avec les gestes maladroits de l'ivresse, ouvrit seulement la longue fente boutonnée à l'entrejambe de son vêtement, appelée thendjeb, et le chevaucha. Les muscles de son bassin s'activèrent.

Elle donna un mouvement régulier à son corps, s'appuyant sur les mains de part et d'autre de l'enim immobile, indifférent, qui songeait à ses problèmes personnels et plus exactement à un foulard de poignet violet qu'on lui avait subtilisé, vol dont il accusait Tched, un de ses compagnons, sans preuve, mais ils se détestaient.

Enyu pressait et trayait (*le verbe traire exprime assez correctement l'action décrite par le verbe senzn*) le sexe offert jusqu'à ce qu'il donne sa semence. Enyu était trop saoule pour sentir le jaillissement au fond de sa yinaï mais la yanghui se dégonfla et glissa hors d'elle sur le mouvement qu'esquissa l'enim pour se dégager.

L'apprivoiseuse roula sur le côté et s'endormit.

L'ayon vérifia combien elle serrait de thaleds dans sa bourse afin d'y adapter le montant de son "cadeau", n'en vit que deux et, de dépit, grogna : "Grosse laie !" avant de renouer sa tunique et de descendre prévenir le patron que la cliente ronflait.

- Tu as fait ton nuit. Va dormir dans la chambre de Tifij. Je m'occupe de la cliente, fit un ayon à la cinquantaine bien conservée.

Il s'avança d'un pas contraint (parce que sa grosse bedaine était serrée dans une large ceinture élastique qui la compressait fortement, serrant aussi ses hanches), l'air très comme elle faut, le visage sévère sous la perruque turquoise qui cachait sa calvitie, et se tint derrière une des yulhanes qui jouaient, sans rien dire mais marquant sa présence par des raclements de gorge qu'il croyait discrets et distingués.

- Que voulez-vous ? finit par lâcher la yulhane, une des filles de la caravanière de Talden.

- La Noble Dame à gardé une chambre. Puis-je me permettre de demander qui est la Noble Dame ?

- La "Noble Dame" est de Thyl même, cher et doux patron, répliqua ironiquement la joueuse.

Puis d'un ton plus rude, finissant sur une note insinuante, elle ajouta :

- Vous mettrez son séjour sur mon compte. Et proposez-lui toute ce que vous avez à lui offrir de meilleure, comme d'habitude, n'est-ce pas ?

Nullement vexé, commerçant dans l'âme, l'ayon s'empressa de remercier, de reculer, de cesser de gêner la partie. Le but d'ailleurs était atteint : être assuré de recevoir son comptant de thaleds.

Ulthin, puisque tel était son nom, avait travaillé comme enim jusqu'à ce qu'on ne veuille plus spontanément de lui. Il s'était alors adjoint un, puis deux, puis trois jeunes fils plus frais et, finalement, avait cessé de travailler pour seulement diriger le travail des autres. Il n'eût pas cru celle qui lui eût

dit, quand il était harassé de clientèle, obligé d'abuser de sernin (plante qui favorisait l'érection), qu'il en viendrait à regretter son succès. Le désir de la yulhane lui manquait, et il avait parfois l'impression de ne plus être un ayon à part entière.

Mais c'était le lot de l'étendue...

Malgré ses soins, sa chair était devenue flasque et la lutte contre la pilosité, menée à la fois contre la chute si laide de ses cheveux et, à contrario, le développement excessif de ses poils, se révélait vaine. Il avait perdu la saveur acide de l'adolescence, la rondeur capiteuse de l'ayon fait et même l'agrément un peu mûr des premiers grisonnements et bourrelets. Quoique sexué, sa yanghui encore capable de répondre aux sollicitations, de se dresser fidèle et pleine de bonne volonté, prête à être le jouet docile d'une yulhane, à se donner à elle et lui donner sa sève... quoiqu'en attente, érigé, offert, Ulthin n'était plus considéré comme un enim et l'on tenait pour évidente, sans en parler, que sa sexualité s'était éteinte dans le même espace que sa beauté.

Il se consolait en comptant ses thaleds, veillant scrupuleusement à n'en rater aucun, devenu savant à extirper, de chacune, la maxima.

Toutefois, il savait que les Bothinli de Talden, la mère et les deux filles, étaient des clientes à l'oeil exercé et il gonfla la note d'Enyu avec circonspection, n'exagérant que dans les limites que les Taldeniennes accepteraient.

Le masque gris avait encore foncé et le nez pinçait ses ailes de douleur mais la Shôdoran Li ouvrit les yeux, cherchant un visage et, apercevant celui d'Asni Zeden, dit :

- J'ai soif.

On l'entendait à peine. Sa voix n'était plus qu'un souffle mais l'âme semblait revenue parmi les vivantes.

Asni Fayin se précipita avec une coupe, renversant une partie de l'eau dans sa maladresse zélée. Asni Zeden serra ses fins maxillaires orgueilleux mais ne fit aucun commentaire. Sa yulhanologue l'avait habituée à son épaisseur de yandaé. La grossièreté de ce cerveau était pénible mais pouvait lui être utile.

Son amour immense pour la Shezaïn Anayev faisait d'elle une adhalique thalienne d'une orthodoxie farouche. Elle se défiait des apprivoiseuses plus que les treize autres Asni car, très cultivée, elle avait étudié les textes de l'utshin (cette civilisation tamanarane qui commença son influence en 600 et l'acheva en 2200 S.S.S.) qui précéda le schisme de la Minoyenne (provoqué en 2248 par le refus de la Matriarche de Sun d'obéir à la Shôdoran ; elle devint la première Shuntôn¹ et consacra l'Endu - la Tour - équivalent de l'Ashat Nin).

¹ Shuntôn : "Papesse" de l'Adhalique Minoyenne, sur l'île de Tamanarev.

Cette civilisation utshin, encore adhalique thalienne donc, avait tenté de rejeter l'influence des apprivoiseuses en assimilant leur don à celui de la Diablesse qui, comme elles, avait le pouvoir de stupéfier les consciences. L'utshin se référait au verset quinzisième de l'Ayanutha :

Déesse dit : "Le Yev est pierre, il a l'âme immobile. Et c'est vous, Iyish, qui l'avez fixé de votre oeil perçant comme la pointe d'une sinasheïa¹ de yeddan. Et pour cela, parmi les Djesset, vous êtes maudite et votre race est maudite."

Non seulement "fixer de votre oeil perçant comme la pointe d'une sinasheïa de yeddan" décrivait clairement le don mais encore cette race des Djesset dont faisait partie la Diablesse représentait les apprivoiseuses puisque djet, en tamaïon², désignait cette couleur violette qui était leur couleur.

Mais là n'étaient pas les seules preuves. Iyish était un prénom couramment donné aux initiées, Djesset faisait aussi penser à asset qui signifiait tromperie, mystification et, enfin, les apprivoiseuses prisait les asheïa de yeddan.

D'autres sources, après avoir démonté ces preuves, donnaient une explication toute différente du verset quinzisième. L'une d'entre elles, la plus citée, à l'espace du schisme, assimilait la race des Djesset à Djezereth et aux djezeranes. Et c'était l'Ashat Nin et la Shôdoran, l'Adhalique Thalienne, qui étaient visées.

Mais on entrait là dans la pensée minoyenne et Asni Zeden s'en tenait à l'interprétation de l'utshin qu'elle trouvait d'ailleurs la plus complète et la plus convaincante.

Elle n'avait pas été sans noter que les Dames du Yi portaient toutes une asheïa de yeddan, toute petite et discrète, au milieu des nombreux objets qui étaient attachés à leur ceinture

¹ Couteau-asheïa. (*Rappel.*)

² La langue de Tamanarev.

violette. Souvent elles la touchaient mais d'un geste si furtif que seul un oeil exercé s'en apercevait.

C'était en premier lieu le don d'influence en lui-même qui lui déplaisait et qu'elle estimait diabolique. Pour avoir expérimenté, dirigé, la subjugation des foules, fasciné un auditoire, séduit, elle savait quelle ivresse d'orgueil naissait de ce pouvoir. Elle croyait savoir, de surcroît, qu'il prenait racine dans la chair.

Après son entrevue avec l'Ywan, durant sa retraite au Quesh de Djuran, elle avait longuement médité avant de conclure qu'elle avait usé, sans l'avoir décidé, du don qui était latent chez toutes. Avec le don on jouait des esprits comme des cordes d'un eïtho. Les consciences yulheïns devenaient des instruments dociles. Et cette possession de la semblable ne pouvait être que du domaine de la Diablesse, celle que l'Ayanutha appelait Iyish.

Brève, elle avait toutes les raisons de souhaiter que la Shôdoran retrouve sa lucidité, désigne elle-même une successeuse et que l'avis des apprivoiseuses ne soit pas sollicité. Mais elle n'en montrait rien, laissait Asni Fayin bourdonner autour de Li la Cinquantième, la soutenir, glisser la coupe entre ses lèvres et verser une partie de l'eau sur son vêtement, toute en l'encourageant de petites "haya ! haya !" (comme on fait pour les cavales) déplacées.

Quand enfin l'épaisse yulhane se fut calmée, Asni Zeden s'avança, fière et déliée, le menton en avant et demanda d'un ton posé :

- La Souveraine Shôdoran est-elle en mesure de remettre l'Ashat Nin aux mains de celle qu'elle juge digne de cet honneur ?

Le regard épuisé sembla s'éclairer d'une lueur de compréhension. La bouche aux lèvres exsangues s'ouvrit. Un bras décharné se leva, un doigt se tendit... Puis ce fut comme une fenêtre qui se ferme. L'âme s'envola. Le corps s'affaissa, la tête roula sur l'épaule. La Shôdoran n'était plus

là. Elle ne restait qu'un cadavre, comme un objet, une sculpture de cire menue, dérisoire et triste.

- Elle a montré le tableau, murmura Asni Fayin.

L'oeuvre datait de la quarantième spirale et avait été peinte par Neï Usden en 3952. C'était une des plus célèbres anzett, scène classique de l'Adhalique où Shadulha médite dans sa yeddhu du Mont Thaï.

Comme toutes ces anzett, elle montrait la Djetharat assise en tailleur sur son coussin de méditation, les mains posées sur le ventre, les index et les pouces y formant le losange. Sur son thalmon s'enroulaient les parchemins de la Shadulznê, second écrit sacré de l'Adhalique après l'Ayanutha.

On pouvait lire, au début de l'un de ces rouleaux, la longue litanie des noms de Déesse par quoi commence la Shadulznê : "Shezaïn Anayev, Shaïnyi, Yedyum, Sinasheïa Snûayen, Ithayan..." Une grosse bougie bleu sombre éclairait cette scène. La claire-obscur ciselait les traits purs de Shadulha. Ses yeux étaient fermés. Elle portait la traditionnelle robe jaune d'or et, autour de sa tête couronnée d'une natte roulée sur elle-même de cheveux rouges, on voyait les rayons qui symbolisaient sa grande influence.

Neï Usden était une des plus grandes peintresses de la yulhanité, l'anzett avait une rare intensité et beaucoup de finesse mais elle ne montrait rien de particulière en dehors de sa qualité (et de sa valeur).

Les trois autres Asni présentes avaient vu elles aussi le geste de la Shôdoran. Elles s'approchaient du tableau, le scrutaient, comme si quelque nouveauté avait pu y apparaître.

Asni Zeden eut un imperceptible haussement d'épaule, agacé, mais ne fit pas de commentaire. Elle laissa Asni Fayin rejoindre ses consœurs et échanger avec elles des banalités.

Elle regardait le masque de cire grise... Elle lui ferma les yeux et fit prévenir les embaumeuses qui attendaient depuis

quelques journées avec leurs substances balsamiques de pouvoir commencer leur travail.

Les cinq Asni se retirèrent après n'avoir jeté qu'un bref regard à la dépouille mortelle. Tant que les spécialistes convoquées n'avaient pas oeuvré, le cadavre de la Shôdoran, affaissé, la bouche ouverte, était un spectacle devant lequel on ne s'attardait pas, ne serait-ce que par respect.

Elles se rendirent à l'Aïat¹ où les attendaient les neuf Asni restantes. Elles échangèrent quelques regards, quelques dignes et brèves paroles. On demanda à ce que les joueuses de Boô commençassent à rythmer le thonoï sur la terrasse principale qui prolongeait la salle de l'Aïat.

Les Asni se regroupaient autour du trône vide en un ensemble apparemment harmonieux d'attitudes recueillies et de robes bleues coupées de ceintures blanches.

Mais la psychosphère était tendue.

Elles se reprochaient mutuellement de n'avoir pas su se mettre d'accord sur un nom et la plupart jugeaient humiliante de devoir mêler les Dames du Yi aux décisions de l'Adhalique.

Elles étaient attendues au crépuscule de la journée suivante et l'on avait espéré que la Shôdoran serait encore en vie. Désormais l'espoir d'une désignation purement interne de la successeuse n'était plus possible. On ne pouvait plus dire aux Cheffes des Apprivoiseuses qu'on les consultait par respect d'un précédent de la douzième spirale mais que la Shôdoran restait seule maîtresse de la décision finale. On allait être réellement obligée d'entendre leurs avis et d'en tenir compte et cette intrusion était péniblement ressentie.

Plusieurs Asni se disaient que Zeden eût dû maintenir sous silence sa découverte parmi les archives. On aurait pu voter une

¹ Ce mot signifie "source". C'est le coeur de l'Ashat Nin, la salle du trône de la Shôdoran. Aïat est synonyme, en yewhina, d'axe, de centre, de noyau, de milieu, de nombril et aussi d'ovule, tous noms yulhanins.

quatrième fois. Après toute, rien dans l'Ayanutha et dans la Shadulznê ne faisait allusion à cette obligation de ne voter que trois fois. Depuis la douzième spirale, le cas de trois votes non décisifs et d'une Shôdoran sans lucidité s'était probablement déjà trouvé et l'on avait très certainement voté une quatrième fois.

Sur le socle de pierre qui supportait le trône, une sculptrice gravait un signe qui signifiait "appelée par le trépas" sous le trois cent quarante-huitième losange peint en bleu et entouré d'un liseré doré. Elle devrait ensuite mettre en couleur le trois cent quarante-neuvième qui n'était encore qu'un contour creusé dans la pierre. La totalité des losanges peints et non peints s'élevait à mille vingt-sept car c'était le nombre donné par Shadulha pour l'étendue de l'Adhalique.

- Des milliers de cercles... se disait la sculptrice et elle aimait la solide permanence que révélait cette tradition.

Les Asni faisaient l'umned, c'est-à-dire qu'elles ouvraient les deux grands tiroirs pris dans les accoudoirs du trône et en retiraient les objets sacrés que Li la Cinquantième y conservait. On se les passait respectueusement, on les enveloppait de lin blanc. Ils devaient être nettoyés puis serrés dans du lin noir avant d'être remis, rendus vierges de toute imprégnation, à la prochaine Shôdoran. Ainsi empêchait-on les âmes en-allées de rester attachées à eux.

C'était là une tradition qui s'harmonisait avec celle d'éviter de penser aux défuntes. Les consciences devaient être libres de suivre Déesse sans être retenues par les pleurs des vivantes et les choses familières, toutes imprégnées des odeurs, des substances et des images projetées sur elles de la morte.

Les embaumeuses donnaient au corps une belle apparence pour son ultime voyage au milieu des vivantes sur une sorte de brancard de bambou recouvert d'un tissu rouge mais, ensuite, on le brûlait et on brûlait aussi, tous les objets qu'on ne purifiait

pas avant de les offrir au Temple, aux monastères ou de les conserver à l'usage de la famille.

Tout objet d'une défunte qui n'avait pas été utilisé un cercle après sa disparition devait être proposé à l'Adhalique et si elle le refusait, brûlé. On pensait qu'une possession, si elle n'était pas imprégnée par une nouvelle propriétaire, était saisie par la Diablesse et devenait maléfique.

On citait les multiples accidents provoqués par les choses abandonnées à elles-mêmes. Une partie des yulhanes haussaient les épaules, riaient, parlaient de superstition. C'était les plus étroites, les moins de trente-cinq cercles. Quand le destin yulheïn les confrontait à leur tour au trépas de l'une des leurs, elles évitaient, en générale, de braver le sort et agissaient comme les autres.

Empêcher les consciences de se libérer (en activant leur image en soi, en négligeant de laver et frotter les possessions, de les mettre ensuite sous un tissu noir ou dans un lieu obscur pendant trois journées) ou penser à purifier les biens mais les oublier jusqu'à ce que la Diablesse s'en empare... On ne savait ce qui semblait la plus grave, si on était croyante.

Mais qui n'était pas croyante en 7034 ?

L'influence de l'Adhalique, des Dames du Yi, de la Consoeurie Zenoï tissait son réseau serré dans la psychosphère et nulle n'échappait à ces mailles.

Toutes avaient le point commun de croire en Déesse, Dame de la Cièle, Créatrice de la Totalité et Mère Universelle. Pour toutes, les consciences subissaient en naissant l'épreuve de la séparation, de la solitude, de l'informe et du muet et la vie consistait à se relier de nouveau avec la Demeure, la matrice fondamentale, d'ordre psychique et non physique.

Pour revenir à la Demeure, elle fallait traverser la cièle qui, vide, était assimilée à la yinaï (sexe yulhanin), était en quelque sorte la yinaï de Déesse.

On pensait que les consciences tombaient de la Demeure dans l'existence à la fois par ignorance et parce que les réalités allaient nécessairement par deux si bien qu'on devait subir le vivant (āi dtu) pour pouvoir jouir d'ayu āimen, l'harmonie.

Pour la yulhane, āi dtu c'est "le dysharmonieux".

Shadulha dit dans la Shadulznê :

"Ici aucune chose ne fonctionne, ne peut ni ne veut fonctionner. Le destin du Yev est de se débattre. Ainsi voyons-nous ce que ma Mère n'est pas."

Elle dit :

"Parfois ma Mère étend sa main. Alors l'harmonie coule sur le Yev ici ou là. Ici la peur est acceptée. Là où le remuement a cessé. Puis ma Mère enlève sa main. Le vivant recommence à s'agiter et l'harmonie repart à travers la cièle vers la Demeure d'où elle vient."

Une fois les tiroirs vidés des vingt-et-un objets sacrés que se transmettaient les Shôdoran, on fit signe aux serviteurs qui devaient les laver à grande eau et l'on emporta les trésors dans une autre pièce, chacun protégé de son linge blanc.

Les Asni se les répartirent et chacune alla chez soi pieusement les astiquer, les envelopper pour trois journées d'un tissu noir destiné à cet usage et les réserver dans un coffre en attendant la cérémonie du Shazat où on les offrait, en grande pompe, à la nouvelle Shôdoran. Chacun des objets, tous en matériau rare et richement décorés, symbolisait une des vertus attachées à la fonction de Cheffe Suprême de l'Adhalique.

Asni Fayin hérita d'une généreuse coupe à fruits en bois d'olivier qui avait appartenu à la disciple Nézer. Asni Zeden eut à frotter un délicat pectoral maillé d'or décoré de pendeloques

finement ciselées que sertissaient des saphirs. Il avait été créé sous Thin, à la vingt-deuxième spirale.

Les autres partirent avec, par exemple, un solide presse-papiers en bronze représentant une dragonne ou une douce fourrure de nunzi albinos.

L'initiation de Luan Di (la maturité)

Luan Di se préparait pour la dernière épreuve.

Elle était assise en tailleur dans sa cellule de repos et contemplait une image de la Shezaïn Anayev, plongeant son regard dans le sien.

"Qui observe qui ?", se dit-elle.

Elle sentait ce regard la transpercer, provoquer en elle un émoi qui la déstabilisait. Elle ressentait avec souffrance "l'Appel de la Partout-Au-Delà", l'appel de cette vacuité qui se cachait, immobile, derrière l'image. Elle sentait monter en elle les pleurs de la séparation. Celles de la conscience qui quitte un corps ou celles du corps abandonné par la conscience ? Elle sentait cette tension au niveau de son ventre et cela lui faisait mal.

"Je ne peux partir encore, dit-elle en s'adressant à la Voyageuse. Je ne peux partir encore car je dois terminer ce que réclame ma yed."

Elle vit le sourire, à peine esquissé, et ressentit la transparence des espaces, la liberté infinie des Grandes Etendues. Elle eut la certitude intérieure d'une promesse : "Un espace viendra où la souffrance prendra fin : je t'attendrai, je t'y attends d'ors et déjà."

Luan Di n'entendit pas la Yan Li venir derrière elle. Elle ne sentit pas sa présence non plus. Mais elle reconnut sa voix :

"Demande-toi si la conscience dépend obligatoirement de son objet." Puis le silence.

Elle tourna la tête mais elle n'y avait personne. Elle était seule dans sa cellule. Elle se demanda : "Quelle est la nature exacte de la dernière épreuve ?"

Luan Di atteignait vingt-sept cercles. Ses yeux, d'un or profond, semblaient refléter quelque soleille d'un monde lointain, un monde où elle y aurait eu deux soleilles dans la cièle.

Ses mains, fines, posées paumes ouvertes sur ses genoux, car elle avait rompu volontairement l'appel du losange, étaient d'une couleur bleue presque translucide.

Elle raffermait sa psychosphère, se recentra sur l'espace occupé par son corps et plongea une fois de plus son regard dans celui d'Anayev. Elle se dit : "La réflexion donne des explications mais elle n'est pas la compréhension." Et elle cessa de réfléchir.

Elle demanda simplement : "Ô Anayev, peux-tu me dire si la conscience dépend nécessairement de son objet ?"

Elle entendit le rire de la Voyageuse comme un grelot dans le silence et puis la Voix lui dit :

"Comment crois-tu que je voyage ?"

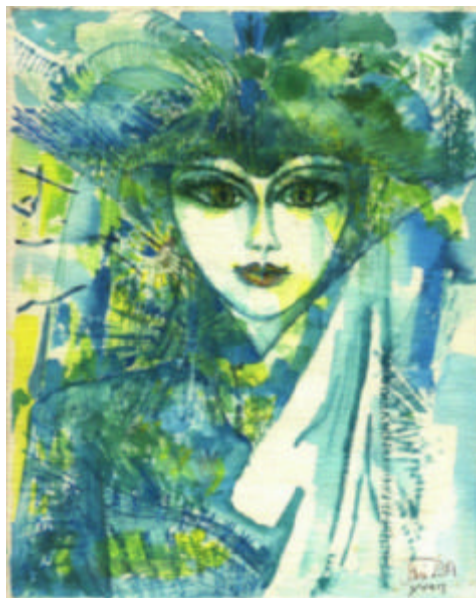
*

La dernière épreuve :

Un pôle des réalités¹ totalement déployé, apparemment unique, contenait indissociablement le germe de son contraire. Rien ne s'opposait, en théorie, à ce qu'il se déployât. Ce n'était là que simple question de logique.

¹ Ayid ūdo : les réalités. Ce mot ne s'emploie qu'au pluriel car, pour la yulhane, le chiffre 2 est à la base de toute chose, le 1 n'étant qu'un des deux pôles d'une "unité duelle", partout associé à -1, l'autre pôle. Chaque unité duelle est elle-même en relation avec une autre unité duelle".

La Shezain Anayev



Les principaux pouvoirs religieux du Ter

Le Yi <i>Saât Shadyi</i> <i>Shadyi (Dames du Yi)</i> <i>Sayin (apprivoiseuses)</i>	Adhalique Thalienne <i>Shôdoran (Papesse)</i> <i>Asni</i> <i>Queshin</i> <i>Yesh (prêtresses)</i> <i>Ushanli ("lectrices")</i>
Le Zaïn <i>Soeur Aînée</i> <i>Yan Li</i> <i>Zenièh (dans.-lutteurs.)</i>	Adhalique Minoyenne <i>Shuntnô</i>

Mais, en pratique, le germe inexpugnable avait d'autant moins de risque de se déployer que son contraire avait pris de l'expansion, de l'épaisseur et de la profondeur sur l'étendue. Un pôle des réalités bien assis était, de fait, impossible à transformer...

Elle lui semblait qu'on lui avait appris qu'un "déplacement de point de vue" pouvait, toutefois, contourner cette impossibilité...

"Mais alors, que signifie le déplacement de point de vue en magie ?"

Luan Di eut un mince sourire.

"La véritable magie commence avec le déplacement de point de vue de la Conscience."

Le journal d'une Yulhane

"Presque trois lunes s'en sont allés depuis que j'ai assez brusquement dû abandonner ces notes. L'alerte fut chaude mais je n'ai pas rendu ma conscience à Déesse.

Mon ayon a, durant toute ma convalescence, veillé sur moi avec une patience et un dévouement dignes des plus grands éloges. Je le vois pâli, amaigri ; je le conjure de se rassurer sur mon sort et de prendre quelque repos.

Ma reconnaissance pour lui est telle que j'ai un peu honte d'avoir tant étrillé ses semblables dans mon texte. Certains ayons - admirables - rachètent tous les ayons et nous montrent que les individus du sexe sont capables de la meilleure comme de la pire.

L'époux, le père peuvent être des figures si sublimes de modestie et de sacrifice qu'on en reste pétrie d'admiration. L'amour peut ciseler chez un être toute d'instinct des subtilités extraordinaires. Il se met à avoir une réceptivité exceptionnelle, quasiment yulhanile. C'est comme si l'amour pouvait creuser en lui un espace similaire à cet espace vide qui nous est naturel, le rendre capable d'appeler, contenir, donner forme, capable de recevoir enfin l'autre et de l'aimer... [...]

Avoir pu prouver à mon ayon ma yulhanilité, à plus de soixante-dix cercles et, après cette cruelle maladie, l'avoir habilement mené à l'extase, m'a rendu ce matin jeunesse et enthousiasme..."

15

- Shuzun ? (Que voulez-vous ?) demanda la Shadyi¹ Sulim à l'Una Zedh, sa seconde, qui avait frappé à son bureau et s'avançait avec une mine de conspiratrice.

Elle murmura que la personne était arrivée et la Shadyi Sulim lui répondit d'un ton normal qu'elle pouvait l'introduire, ce qu'elle fit.

La yulhane qui s'avançait vers Sulim était celle qui avait acheté l'asheïa à Neï. Elle n'arborait plus le shatzaï et l'aïfu des Dames Lyu de Sun, ni ne portait même la riche vêtue de velours lustré mais semblait une yulhane ordinaire dans son vêtement de voyage, simple et assez poussiéreux. D'elle émanait encore la confiance en soi mais elle avait perdu son air hautain et dédaigneux.

Elle se nommait Irsin et était la fille que la Shadyi Sulim avait eue de l'ayon d'une commerçante de Tamanarev, avant de faire ses vœux, à seize cercles.

En générale, les jeunes yulhanes, et particulièrement les graines-apprivoiseuses, prenaient des décoctions contraceptives mais la Shadyi Sulim avait voulu une enfante avant de renoncer à l'ayon. Ce choix n'était ni interdit ni

¹ Dame du Yi, une des quatorze Chêfes des Apprivoiseuses.

même réprouvé. Simplement sa rareté en faisait une curiosité et donc un sujet de conversation si bien que toutes deux, à Djezereth, étaient connues. On appelait même Irsin "petite Shadyi" alors que le titre n'était pas héréditaire mais le résultat d'une initiation au shadesh ("psychologie" des sayin, les apprivoiseuses).

Les yulhanes ne parlaient pas de psychologie mais de yedmin, mot formé de yed (souffle, âme, conscience) et de min (observation).

Pour la yulhane toute chose est consciente. Même un bol ou un caillou. La conscience est universelle et s'assimile à l'être. Shadn, le verbe que nous traduisons par "être", signifie avoir conscience du monde *et* animer le monde, lui donner une forme psychique et (ou) physique. Le moindre caillou a une conscience du monde et anime le monde à son niveau. Entre lui et le monde un échange se produit et cet échange se produit dans le champ de la Yedyum (la Conscience de la Totalité, Déesse). Parce qu'un simple bol est dans la conscience de Déesse, il peut être investi de beaucoup plus d'influence qu'il n'en a ordinairement. Ce genre de technique fait partie du shadesh.

"Toute chose peut devenir un miroir pour l'influence" enseignent les initiées.

Elles enseignent l'investissement des objets les plus innocents. Ainsi une apprivoiseuse qui s'exerce peut transmettre des messages, des visions, des sensations même, à distance, à travers des objets-miroirs qui ont conservé le reflet de ce qu'on y a projeté. Ce reflet s'efface plus ou moins lentement selon l'intensité et la complexité de l'imprégnation.

La mère et la fille se saluèrent, leurs fronts se touchèrent.

- Alors ? demanda la Shadyi Sulim. Qu'avez-vous obtenu ?

- Des promesses. Ou plutôt un marché. Elle demande, en sus des cinquante mille thaleds, qu'on obtienne de la Shôdorán une longue entrevue particulière pour... une tenancière d'enimoï !

- Pour qui ?

- Une certaine Ethav, patronne d'enimoï à Djuran. J'ai pris mes renseignements. Apparemment, Thin Y Shun convoite un... (son ton se raidit de mépris) yandaé !

Les yeux de la mère s'arrondirent d'étonnement. Irsin précisa:

- Un de ces lutteurs, un shinzhu. J'ai vu l'animal. C'est impressionnante. La masse de muscles est énorme. Le shin est rouge sombre et a une odeur métallique.

- La vengeance... murmura la Shadyi.

- Oui. Ce yandaé est dangereux. Son nom est Uhyev. Prenez donc son image.

Irsin se tut, cessa tout geste, ouvrit grand les yeux, se détendit. Sa mère pénétra son esprit en pensant Uhyev. Irsin la laissa ouvrir un chemin dans ses mémoires et y trouver l'image qui était associée à ce nom. Elle vit le yandaé, son corps puissant, son visage aux traits réguliers mais brutaux. Elle vit la couleur rouge sombre de sa psychosphère que le shin teintait. Elle sentit l'acidité de métal et aperçut les sinuosités caractéristiques d'un esprit rusé.

Elle se retira et sa fille reprit sa tension, ses mouvements habituels.

- Dangereux en effet, dit la Shadyi.

- Ceci est une chose mais nous en avons une autre. Regardez!

Pendue à un lacet, au bout des doigts d'Irsin, apparut l'asheïa.

Sa mère la saisit et la regarda intensément. Ses sourcils se haussèrent, ses yeux s'écarrillèrent, sa bouche s'entrouvrit de stupeur.

- Le Baz ! Déesse soit louée, il est retrouvé !

Un baz était un de ces objets imprégnés, un objet-miroir. Celui-là contenait un message de la Saât Shadyi¹ Runzi, un très important message qui n'était pas parvenu à sa destinataire. Son support s'était égaré ou avait été volé. Depuis vingt cercles, depuis la fin de la Shadyi Runzi, on le cherchait. La Dame du

¹ Première Dame du Yi.

Yi était morte d'un arrêt du coeur à cinquante-deux cercles, un décès inattendu et suspect, rendu d'autant plus suspect par la disparition de ce baz adressé à la Shuntnô de la Tour et dont plusieurs autres Shadyi, dont la Shadyi Efhin, l'actuelle Première Dame du Yi, connaissaient l'existence mais non la teneur.

La face violacée, aux traits déformés et figés du cadavre, avait des yeux exorbités où restait une grande stupeur. Seule une apprivoiseuse très entraînée avait pu tromper les défenses de la psychosphère d'une Saât Shadyi, dominer et déconnecter sa conscience.

Le Yi tout entier devint un marais de suspicion et la psychosphère prit la couleur brique caractéristique de la méfiance. On fit un grand remuement de recherches pour trouver, dans le monde superficiel et dans la psychosphère, les traces du baz. Puis les choses se tassèrent, en apparence. Mais en secret, quelques Dames du Yi se souvenaient, gardaient l'oeil ouvert et l'objet perdu était devenu "Le Baz" :



Au-dessus du signe "Souveraine Shadulha", la Shadyi Sulim reconnut celui de la Saât Shadyi Runzi, secret, duquel elle signait les messages adressés à quelques destinataires privilégiées pour en assurer l'authenticité. Chaque Dame du Yi avait le sien.

- Cela semble effectivement être le Baz, fit Irsin, mais est-il encore imprégné après vingt cercles ?

- Je vais m'en assurer immédiatement, répondit sa mère.

Elle se retira dans une petite pièce aux épais rideaux vert sombre qu'elle ferma. C'était sa tedeï, qu'on peut traduire par méditère. Elle avait allumé le candélabre à quatre branches qui formaient un losange. Elle s'assit en tailleur sur son coussin de méditation devant le djât, tableau représentant Assim apprivoisant la Dragonne d'Or, et commença à envelopper le Baz de sa conscience.

Il n'était pas opaque. Il avait gardé un reflet. Estompé mais nettement compréhensible. Qui jeta Shadyi Sulim dans la confusion. Et sa fille aussi dès qu'elle la rejoignit et lui rapporta sa vision. Un tel message à une Shuntô ! Laquelle, certes, ne l'avait pas reçu. Mais qui l'avait pénétré ? Et comment avait-il été exploité ?

- Nous ne pouvons pas garder ceci pour nous. La Saât Shadyi Efhin doit être prévenue, dit Irsin.

- Elle semble que oui, admit sa mère.

Le Shadum, le siège de l'apprivoisement, ne se trouvait pas à Djezereth même mais à cinq rainê (15 km) de la Capitale, en bordure de l'Océan.

C'était un bâtiment isolé, peu visible des routes, allongé et bas, d'une couleur qui se fondait dans le paysage, d'un côté, caché par un bois, d'un autre par un coteau. Tous les terrains environnants lui appartenaient et il possédait aussi une plage privée seulement accessible par un étroit sentier qui descendait abruptement les roches rouges de la falaise.

La Shadyi Sulim et sa fille s'y rendirent en cavale et demandèrent une entrevue qui leur fut accordée quand Sulim eut marqué de son signe secret une pastille de cire tiède, tendue dans son boîtier à couvercle par une des secrétaires de la Saât Shadyi, et que cette dernière l'eût regardé puis écrasé du pouce en disant : "Faites entrer."

La Saât Shadyi Efhin, ancienne Una de la Saât Shadyi Runzi, jeta sur les arrivantes un regard peu amène.

- Nous rencontrons les Asni ce soir. Votre communication est-elle absolument indispensable ? J'ai beaucoup de travail.

Sulim laissa Irsin raconter brièvement où, comment et auprès de qui, elle avait acquis l'asheïa que sa mère tendit à la Saât Efhin qui reconnut aussitôt le signe de Runzi. Elle ne montra rien de ses émotions. Ses traits accusés gardèrent leur expression calme et sévère.

- L'avez-vous lue ?

- Je me suis permise... fit, un peu confuse, Sulim.

- Vous avez bien fait. Je n'ai que trop à méditer d'ici ce soir. Que dit l'objet ?

La Shadyi Sulim prit une longue inspiration et jeta :

- C'est une Influence Rouge ! Enorme ! Terrifiante ! Comme la Yulhane n'en a pas connue depuis 5032 ! Pire peut-être que sous Nun Y Shun la Grande !

Elle reprit son souffle. Elle guetta dans l'oeil de la Saât Shadyi un effarement semblable au sien. Mais le regard restait calme et froid.

- Continuez, dit Efhin de ce ton net qu'elle avait.

- Pire qu'elle y a deux mille cercles ! Et là, dans cette confusion de violence et de haine, j'ai vu un visage, un visage qu'on venait juste de me montrer.

Elle se tourna vers Irsin qui prit le relais, rendant compte au passage des exigences de Thin Y Shun. Elle raconta le shinzhu.

- Montrez-moi cet individu, dit la Saât Shadyi et son regard s'était éclairé d'une lueur d'intérêt.

Irsin, comme devant sa mère, s'immobilisa, ouvrant largement les paupières et Efhin pénétra son esprit, se dirigeant à l'aide du nom Uhyev. Elle suivit ce fil dans le labyrinthe mnésique et rapidement vit le shinzhu avec sa psychosphère rouge sombre débordante de shin, sentant le fer, et pleine de filaments noirs sinueux. Elle se retira, rendant Irsin à ses clignements d'yeux et à ses gestes.

Les traits de la Saât Shadyi avaient perdu leur opacité calme. Elle semblait assez troublée. Elle murmura :

- Trop d'influx dans un même espace. La position est sérieuse.

Elle congédia, avec des remerciements, les apprivoiseuses, disant qu'elle les ferait chercher dans l'après-midi. Elle demanda pour la forme si elles voyaient un inconvénient à ce qu'elle gardât le Baz jusque-là. Aucun inconvénient selon la formule idoine. Irsin et sa mère se retirèrent laissant la Saât Shadyi penchée sur la pierre plate qui occupait le creux de sa main.

Dans sa méditère assombrie de rideaux verts elle enveloppait l'asheïa de sa conscience. Et, petite à petite, elle se retrouvait à la source d'une Influence Rouge.

Les apprivoiseuses se retransmettaient directement, de conscience à conscience, les souvenirs. Mais, depuis deux mille cercles, les mémoires de la dernière Influence Rouge s'étaient affadiées. Ce qu'elle voyait là était proche, intense.

De grandes bêtes monstrueuses, comme elle n'en existe que dans l'ayu shunten (passé) très lointain, dans un espace où la yulhane n'habite pas, des bêtes à tête minuscule de saurienne au front plat, à la longue mâchoire, aux yeux sans âme, cruels, à cou immense, lourd et vif comme une grosse serpente, au corps extrêmement massif avec des pattes énormes et une queue gigantesque et fouettante, des bêtes effroyables, d'un gris très sombre, la peau dure et épaisse, se battaient à grands coups de

crocs, de griffes, de queues hérissées de pointes... Des plaies atroces, laissées par l'arrachage de grands morceaux de chairs, giclaient des torrents de sang. On entendait des hurlements de fureur, le broiement des os gigantesques, le sifflement de queues, les claquements des chairs qui s'entrechoquaient, des galopades lourdes qui ébranlaient le ter, les mâchoires qui, n'ayant happé que de l'air, se heurtaient. On sentait une répugnante odeur qui, indescriptible, émanait de ces corps en mouvement et se mêlait à celle, écoeurante, du sang et à l'épouvantable remugle des viscères ouvertes.

Toute la scène baignait dans un crépuscule rougeoyant où l'on voyait par éclairs briller les petits yeux atrocement haineux et malins des monstrueuses masses de chair.

Elle s'agissait de la vision psychosphérique, dans les profondeurs sensibles de la conscience, que seule une initiée peut avoir. La Saât Shadyi Efhin remonta en surface et vit la partie émergée de l'iceberg, le réseau de yulhanes et d'ayons qui manifestaient une Influence Rouge et étaient manipulées par elle. Un étonnamment vaste réseau, d'une subtilité inattendue, un réseau dont elle vit quelques noeuds ou carrefours. Elle mit des noms sur des visages. Elle reconnut au passage Uhyev. Allant de surprise en surprise, elle songea avec accablement :

- Et c'est distante de vingt cercles ! A quel point en sont les choses ici-même ? Comment est-elle possible que rien n'en ait été perçu ?

Mais elle savait comment c'était possible : poser un leurre d'une grande subtilité. On croyait explorer, comme les Dames du Yi "le" faisaient régulièrement, la psychosphère fondamentale de l'ici, en mesurer la teneur pour réharmoniser l'ensemble et, en fait, on était dans une poche artificielle, l'extension d'un petit creux habilement caché et contrôlé, une fausse psychosphère. La chose n'était pas aisée à mettre en place mais faisable.

Quoiqu'elle en soit, la mise en place et l'entretien d'un tel leurre exigeaient de solides connaissances en shadesh. Elle n'avait vu aucune figure qui fût celle d'une Dame du Yi mais une bonne sayin savait aussi se tenir physiquement à distance en empruntant à une yulhane quelconque, d'une manière totalement discrète, ses sens.

On avait une expression pour ça chez les apprivoiseuses. On disait qu'on "se mettait derrière les rideaux" comme un ayon qui, dissimulé par eux, observe la rue d'une fenêtre et cette fenêtre symbolisait les yeux anonymes qu'on utilisait comme les siens propres pour examiner une scène dont on était absente corporellement.

Le Baz était probablement trop estompé pour pouvoir y percevoir une conscience de sayin cachée dans une yulhane d'arrière-plan. Une trace pouvait toutefois être encore perceptible mais, jusqu'au soir, la distance était trop courte pour approfondir la méditation.

La Saât Shadyi se leva, tira les rideaux verts, éteignit les quatre bougies, laissa l'asheïa sur le petit meuble qui portait les trois coupes rituelles, devant le djât, et sortit de la tedeï par une porte dérobée derrière un panneau de bois peint.

De là elle gagna l'écurie et plus précisément le fond de la stalle de sa cavale ; une partie du mur où était scellée la mangeoire pivota ; elle sella sa bête, l'enfourcha et partit au grand galop pour Djezereth où elle atteignit une petite maison des faubourgs qui appartenait au Yi. De là, elle emprunta à pied un souterrain qui la conduisit directement sous le Palais puis gagna, par un labyrinthe d'escaliers, de portes et de petites salles, la pièce aveugle mais agréablement arrangée, jouxtant le Bureau Bleu de l'Impératrice, où elle recevait secrètement les rares personnalités et espionnes qui en connaissaient l'existence.

Ce besoin d'aller dans son bureau en plein milieu d'une répétition de l'Epopée de Thin Ushir de Luane Isarot, pièce qu'elle adorait et mettait pour la première fois en scène (le Palais avait un très beau théâtre et une excellente troupe), ce besoin pour être irrépissable n'en paraissait que plus ridicule.

Nun Y Shun traversa le Palais et monta deux étages en doutant de sa santé mentale. Et la Saât Shadyi dut lui faire des excuses.

- Le problème est de très grande importance et je me suis permise de vous influencer, fit-elle de sa voix calme et froide. Veuillez me le pardonner.

L'Impératrice n'apprécia pas. Elle avait un très grand sens de sa majesté, du caractère sacré de sa fonction, et donc de sa personne, et cette manipulation était une grave impudence qui frôlait le crime de lèse-Impératrice au moins dans son principe sinon dans ses effets. La Saât Shadyi sentit sa colère et dit rapidement, d'un ton neutre et uni :

- Le problème est d'immense importance. C'est d'une Influence Rouge dont elle s'agit, Majesté. Ici-même ! Puis-je vous la montrer ?

Les mots, leur sens inouï, pénétrèrent difficilement dans sa conscience. Elle commença par les rejeter, se disant que la

Cheffe Suprême des Apprivoiseuses était devenue folle, soudain, qu'elle devait veiller à sa sécurité. Mais la Saât Shadyi semblait on ne peut plus paisible et maîtresse d'elle-même. La colère qui assombrissait sa pensée reflua, prit une place de plus en plus étroite dans la nouvelle perspective qui se dessinait, devenait plus nette. Mais nette comme une claque ! L'Impératrice balbutia :

- Mais... les Influences Rouges sont effacées. Elles appartiennent à l'ayu shunten !

- Nous le croyions, fit simplement la Saât Shadyi. Permettez-moi de vous montrer.

Mais l'Impératrice refusa.

Elle savait ce que "montrer" voulait dire pour une sayin. On devait fermer les yeux, se mettre en position mentale de réceptivité : elle vous communiquait des images. On se retrouvait comme dans un de ces rêves intenses qui paraissent réels. Des rêves qui peuvent être des cauchemars...

Ces visions que produisait un autre esprit, accordées à sa psychosphère personnelle, avaient une texture étrangère et bizarre qu'on ne pouvait guère trouver agréable. Son orgueil et son naturel farouche rendaient Nun Y Shun particulièrement rétive à toute intrusion dans sa psyché. Et puis elle continuait de se méfier.

Comment admettre qu'une Influence Rouge s'étende en 7034? Cela semblait du délire. Et puis la Saât Shadyi l'avait dominée, obligée à la rejoindre, sans qu'elle s'en doute, sans qu'elle ressente cette texture bizarre d'une émission étrangère, sensation qui permet de la rejeter. Cette apprivoiseuse était très puissante !

Et quelle confiance pouvait-elle lui accorder ? Son rôle était sensé impliquer de grandes qualités et les Dames du Yi étaient fidèles à l'Impéria mais comment savoir ? Efhin pouvait être devenue folle. Le Yi avait pu décider de trahir, de la remplacer par une autre Impératrice de son choix, de s'allier avec une des

Dames du Jardin ; Dame Shuntaï, Dame Seznê Y Shun, d'autres peut-être...

Elle ne pouvait prendre le risque d'ouvrir sa conscience. Mais à qui pouvait-elle faire confiance ? Elle ne vit qu'Uat Soyan, sa confesseuse. Elle dit enfin :

- Je vous demanderai de montrer (elle appuya le mot) à la personne que je vais vous envoyer et qui a toute ma confiance.

Elle esquaissa le mouvement de se retirer, s'attendant à être retenue mais la Dame du Yi ne dit rien et ne fit pas un geste.

Ressentant le grand calme et la maîtrise de soi qui émanaient d'Efhin, l'Impératrice eut un pouce de confusion et salua, avant de sortir, avec un excessif respect. Sa peur, que la tranquillité ferme de l'apprivoiseuse rendait irrationnelle, la troublait. Elle avait hâte de voir Uat Soyan qui, selon son habitude, était chez elle car elle ne quittait ses appartements qui jouxtaient la chapelle de l'Impératrice qu'une fois par cercle pour son pèlerinage au Mont Thaï.

Nun Y Shun ne voulait pas faire attendre la Dame du Yi. Elle se contenta de dire à sa confesseuse d'aller immédiatement dans le Bureau Bleu et de revenir la trouver, aussitôt qu'elle serait libérée. Elle lui expliqua brièvement que la Saât Shadyi avait un message-yi à transmettre.

Uat Soyan frappa un petit boô de cuivre, demanda au serviteur qui accourut de faire quérir la Musique de l'Impératrice et la Dame de Bouche.

- Ne vous souciez de rien. Restaurez-vous et laissez les eïtho vous bercer et détendre.

L'Impératrice se laissa conduire jusqu'à un fauteuil confortable. Elle s'y installait quand la Dame de Bouche, une yulhane joviale, vêtue sans goût, arriva, suivie de serviteurs portant quelques plateaux. Uat Soyan s'éclipsa.

- Vous avez grandement troublé l'Impératrice. Je l'ai rarement vue si pâle et l'air aussi agité.

La Saât Shadyi ne fit pas de commentaire. Elle demanda :

- Etes-vous prête ? Nous avons retrouvé un message perdu. Sa teneur à de quoi surprendre.

Uat Soyan se fit réceptive.

A la fin de la vision elle était quelque peu ébranlée mais l'apprivoiseuse reconnut qu'elle tenait bien le choc et sortit de sa réserve :

- C'est une éprouvante expérience. Vous devriez prendre quelque cordial.

La confesseuse montra un petit meuble clos dont la Dame du Yi ouvrit les panneaux marquetés et sortit un flacon de rose somalin et un verre à pied qu'elle emplit à pleins bords de liqueur et tendit à sa pâle "victime". Uat Soyan le vida d'un trait et le bleu de ses joues se fit plus vif. Elle remercia et dit qu'elle devait rendre compte immédiatement à Nun Y Shun. Elle se dirigea vers la porte d'un pas encore mal assuré. L'apprivoiseuse ajouta :

- Veuillez transmettre que j'attends ici que l'Impératrice m'éclaire sur ses décisions.

La main déjà sur la poignée, Uat Soyan tourna la tête d'un air étonné :

- Mais... Elle me semble que Nun Y Shun voudra réunir le Haut Conseil. Pour une affaire de cette importance... La chose doit s'organiser. Toutes les Dames du Conseil ne sont pas à Djezereth. Et puis elle y aura discussions, débats votes...

- Demandez, je vous prie, à l'Impératrice de concevoir l'extrême urgence de l'entreprise. J'attendrai jusqu'au crépuscule. Transmettez qu'alors, en absence de décision nette de sa part, le Yi prendra, de sa propre cheffe, des mesures adéquates.

Même sous forme de simple récit, qu'on imageait de sa manière propre, selon son tempérament, qui n'avait pas l'étrangeté et la puissance d'un message-yi, l'Influence Rouge semblait une épouvantable zone de la psychosphère.

Quoique remise de sa peur d'être influencée, grâce aux notes délicieuses des eïtho jouant la nostalgique *Unde Tedoï* de Lhin Zureï et aux goûts contrastés des gâteaux de rendô aux épices, l'Impératrice se sentait de nouveau faible et dépassée. Mais quand la confesseuse lui eut retransmis la dernière intervention de la Dame du Yi, ceci la plus fidèlement possible, Nun Y Shun se mit en colère.

- Que croient ces Dames du Yi ? Que l'Impéria est à leur botte? C'est le Haut Conseil qui décide dans les cas graves et nul autre ! Le Yi fera pour Thal ce que *nous* lui dirons de faire, dans l'espace dont *nous* déciderons ! Voilà ce que vous allez lui transmettre ! (Elle vrilla son regard dans celui de la confesseuse comme pour atteindre à travers elle l'insolente Saât Shadyi Efhin.) Qu'elle n'attende pas plus !

Uat Soyan l'apaisa, lui fit raisonnablement entrevoir que seules les apprivoiseuses pouvaient régler une affaire d'influence...

*

- Et le Zaïn !

On était au Haut Conseil et l'après-midi touchait à sa fin.

Seulement douze sur les vingt Conseillères étaient présentes.

Dame Thelu avait fait la même remarque que la confesseuse à l'Impératrice : les apprivoiseuses seules pouvaient contrer une Influence. La Conseillère Luan Di, qui n'était pas Noble Dame, fut la première à se souvenir de la Consoeurie Zenoï.

La Nun Y Shun du cercle 5000 avait anéanti la dernière Influence Rouge parce qu'elle était elle-même sayin-zenièh et que la Consoeurie avait amplement participé aux côtés du Jardin et du Yi à cette victoire.

La Consoeurie Zenoï était indéniablement entrée dans l'ombre. Sa puissance n'avait pas résisté à l'équilibre des influences. Thal, Tamyán, Tamanarev avaient chacune trouvé

les limites de sa sphère. L'Adhalique Thaliennne, l'Adhalique Minoyenne et les Apprivoiseuses dansaient elles aussi un ballet bien huilé. La rugosité, la rapidité, l'intensité de la danse-lutte, avait perdu son utilité.

L'espace de rayonnement du Zaïn semblait dépassé.

Les danseuses-lutteuses n'avaient plus qu'une fonction de gardiennes, sans lustre. La Consoeurie s'était d'ailleurs dissoute en 6784, voici deux cent cinquante cercles, ne conservant plus que son nom et des écoles où l'on apprenait à maîtriser yandaé indociles et délinquantes. La Consoeurie Zenoï ne faisait plus partie des conversations sauf quand on se demandait, rarement, si la dissolution ne l'avait pas faite entrer dans le secret, si, en sous-main, le Zaïn ne continuait pas de se réunir. Elle était devenue dans le langage courant "la Garde".

La Garde était engagée par les Familles et les particulières, par les commerçantes, les artisanes, les yulhanes d'affaire, les avocates, les prêtresses, les Dames... pour surveiller les yandaé, garder les biens, veiller de manière générale à l'ordre. L'ordre régnait et elles avaient une tâche légère. Leur grand nombre n'avait fait qu'augmenter au cours des deux dernières spirales et le métier était devenu banal, peu rémunéré mais facile et tranquille. On formait en 7034 une gardienne en quelques cercles et c'était pour beaucoup le moyen rapide d'avoir une agréable activité (quand on avait aucune ambition ou passion spécifique).

Les Grandes Dames, l'Impératrice, avaient bien des cheffes à la tête de leurs nombreuses gardiennes. Mais leur pouvoir restait limité et de routine.

Aucune figure zenoï ne pouvait se comparer à... ne serait-ce qu'une hanuna (dans la hiérarchie du Yi, niveau précédent celui de shadyi) ou une Dji (l'Adhalique fait succéder les Adun, les Dji puis les Asni et enfin place la Shôdoran toute en haute de la pyramide) ou encore la Présidente d'un conseil de troisième importance.

La remarque de la roturière Luan Di fut donc reçue avec mépris.

Mais cette musicienne, joueuse d'une sorte de trompette thalienne, au Grand Orchestre de Djezereth, que le sort avait désigné pour un cercle comme une des quatre représentantes des ligues (celles des artistes et artisanes, des doctoressees et personnes soignantes, des yulhanes d'affaires et commerçantes, et enfin des céréalières maraîchères et sacrificatrices), cette représentante donc de la première ligue du "Cinquième Laborieux" comme les nommaient ironiquement les représentantes du Jardin, n'admirant que les artistes mortes (et, à l'article de leur propre décès, leur doctoresse), cette Luan Di avait le caractère intrépide.

Elle défia du regard les Grandes Dames qui, normalement dix (mais seules six étaient là), représentaient la moitié des Conseillères Hautes. Sur les dix restantes des vingt initiales, quatre allaient donc aux "Laborieuses" et six se répartissaient entre les trois représentantes de l'Adhalique Thalienne et les trois du Yi.

Si les quatre laborieuses étaient présentes, car elles ne manquaient aucune réunion du Haut Conseil, l'Ashat Nin n'avait envoyé qu'une de ses trois représentantes et le Yi exactement de même.

Toutes avaient été choisies par le tirage au sort ; les laborieuses pour un cercle, les religieuses et les apprivoiseuses pour deux, les Dames pour trois. Le Haut Conseil, présidé par l'Impératrice elle-même, avait des décisions de gouvernement à prendre et elle semblait donc normale que les noblesses dirigeantes y fussent, majoritairement et sur plus d'étendue, représentées.

Luan Di jeta :

- Nous ne pouvons éliminer sans savoir une actrice essentielle du... ballet ! La Consoeurie n'est pas morte !

Elle s'avança dans l'allée, au fil des sièges à grands dossiers et nobles accoudoirs, vers le plus digne encore où trônait l'Impératrice. Elle fit une révérence des plus nuancées, respectueuse mais si parfaitement souple qu'elle en paraissait désinvolte. Elle demanda du signe conventionnel la parole à sa supérieure mais c'était trop solennelle après d'intenses débats où chacune était déjà intervenue et, quand l'Impératrice eut dit, devant parler la première : "Je vous en prie", elle jeta avec un étonnant ton d'autorité :

- Je suis la Soeur Aînée !

L'Impératrice réagit la première, demanda des preuves à une telle assertion.

Preuve qui lui fut fournie avec tant de proximité qu'elle en fut, avec toutes, totalement stupéfiée, clouée sur place.

La yulhane disparut dans un tourbillon de gestes impossible à détailler. Elle se tenait debout à la gauche de l'Impératrice, parfaitement immobile, calme, maîtresse d'elle-même, avant seulement qu'on eût réalisé qu'un déplacement s'était produit, un déplacement de cinq ou six duan (8 à 10 m).

Les gardiennes postées aux portes de la Salle du Haut Conseil, à la fois déroutées et éblouies, ne bronchèrent pas. La représentante des apprivoiseuses eut si peu de réaction que l'Impératrice crut à une complicité, se vit ignoblement trahie et crut se trouver en son dernier lieu.

Elle eut une grande et noble réaction qui s'accordait avec sa fière allure et ses traits harmonieux. Elle se tourna vers la zenieh, pivotant seulement du buste et dit, superbe :

- Prenez la yed de votre Impératrice mais permettez-lui de se recueillir et de quitter ce monde dans l'union avec sa Créatrice. Elle allait se laisser glisser sur le sol en position de méditante et esquissait déjà le signe du losange quand la représentante des apprivoiseuses jeta pour l'en empêcher :

- Le danger est imaginaire. La zenieh ne menace pas. Sa psychosphère est d'un jaune sans mélange.

Nun Y Shun s'immobilisa, encore méfiante, suspendue, se demandant si l'apprivoiseuse disait vraie ou si elle s'agissait d'un habile faux-semblant pour tromper sa vigilance.

Elle scruta Luan Di qui s'était appuyée sur une de ses hanches et avait une posture qui pour être décontractée - donc peu respectueuse - n'en semblait pas moins totalement inoffensive. Le jaune franc pouvait en effet s'y accorder car

c'était la nuance psychosphérique de l'intelligence et de la sympathie, comme toutes l'avaient appris à l'école. Et effectivement, Luan Di avait un sourire presque candide, attirant, même si ses yeux brillaient d'esprit au point d'en paraître un peu moqueurs. Elle approuva :

- Notre Dame, je n'ai aucune intention hostile ni contre Elle, ni contre l'Impéria. Je regrette si la preuve (elle souligna le mot) que vous m'avez demandée a été un peu brusque. N'en accusez que ma formation et mon zèle. Je suis au service de l'Impéria pour lutter contre l'Influence Rouge. Mes soeurs sont à son service.

- Quel est leur nombre ? jeta Nun Y Shun, irritée.

- Nous sommes dix mille à Thal, Honorable Dame. Et autant réparties sur Tamyan et Tamanarev.

Nun Y Shun fut, comme les autres, étonnée de ces chiffres. Elle demanda si elle s'agissait de gardiennes des écoles mais Luan Di lui affirma que non, que les zenieh avaient été formées en secret, qu'elles exerçaient pour la grande majorité un autre métier que celui de gardienne.

- Vous voulez dire qu'existe dans l'Impéria et ailleurs une Garde cachée aux yeux de l'Impératrice ! cria Noble Dame Thelu effarée.

- C'est cela même ! lui répondit Luan Di d'un ton de défi.

La chose était si grave qu'on oublia l'Influence Rouge.

- L'Impéria ne peut admettre... commença l'Impératrice mais, curieuse, intéressée, elle interrompit ce fil, en attrapa un autre, demanda : "Mais dans quel but ?"

- Si l'Honorable Majesté me permet de lui rappeler notre histoire...

L'Impératrice fit un geste et Luan commença, prenant petite à petite de l'expression et du mouvement, se promenant dans l'allée au milieu des fauteuils à haut dossier dignement alignés de part et d'autre :

- Le Zaïn s'est officiellement dissous en 6784 sur l'impulsion de la Soeur Aînée Uti Lim parce que notre Consoeurie n'avait plus sa place dans l'équilibre des finesses du Yev. Son discours de dissolution est resté inoubliable à nos yeux. Il fut dit avec une tristesse que l'inévitable nécessité rendait plus poignante encore :

"Le Zaïn est d'un espace effacé. C'était son but de se gommer, d'arriver à une configuration des influx qui ne nécessiterait plus sa farouche et vigoureuse intervention. La dernière Influence Rouge est distante de 1752 cercles. Elle semble que ses germes soient totalement anéantis. Nous avons gagné. Cette victoire que l'éloignement a confirmée était notre but et est donc notre finalité. Nous ne sommes plus utiles, mes Soeurs, et c'est après de très cruelles réflexions que je dois vous faire partager ma peine en vous annonçant la dissolution officielle de la Consoeurie Zenoï..."

- C'était une énorme réunion et elle y eut une énorme clameur. Mais la Consoeurie fut effectivement dissoute et cette décision rendue publique.

"Uti Lim décéda cinq cercles plus loin. Son testament fut ouvert et son héritière y trouva la demande volontairement gardée jusque-là totalement secrète (ni celles qui témoignaient, ni la notairesse n'avaient lu le document, se contentant, les unes d'en constater la signature, et l'autre de le conserver en son coffre), le désir qu'elle reformât officieusement le Zaïn.

"Comment la défunte justifiait-elle cette décision ? Par la simple prudence. Elle avait réfléchi encore, conclu que la sécurité de 1752 cercles ne pouvait être absolue, que le guet devait continuer malgré toute, discrètement. Elle s'appuyait sur divers textes de Shadulha. Elle en donnait une interprétation convaincante.

"Fût-ce par simple respect pour le vœu d'une morte ou pour d'autres raisons, sa successeuse, sa benjamine, reforma la Consoeurie qui, n'ayant été dissoute que depuis cinq cercles,

n'avait rien perdu ou presque de sa structure. Les soeurs qui avaient eu une place prépondérante dans la hiérarchie avaient comme les autres trouvé une occupation, en générale, totalement différente (leur déception les détournait volontairement du zaïn). Elles formèrent par petits groupes, discrètement, une nouvelle génération de zenieh qui prit l'habitude de cette nouvelle image de la Consoeurie.

"Depuis plus de dix générations les choses fonctionnent ainsi, dans l'ombre. Jusqu'ici rien ne justifiait un retour en pleine lumière.

- Si vous guettiez, jeta soudain, goguenarde, la représentante des apprivoiseuses, comment avez-vous pu ignorer cette Influence Rouge ?

- Et vous-même ? rétorqua Luan Di. Elle s'agit d'évidence d'un leurre-yi, d'une poche virtuelle. Ce n'est pas notre domaine de déceler ces saloperies-psy !

Les joues de l'apprivoiseuse se violacèrent de fureur. Mais elle se maîtrisa.

Entre les subtilités des apprivoiseuses et les actions fulgurantes des zenieh, la distance était grande et avait partout créé entre les deux ordres des dissensions. Mais on ne pouvait vaincre une Influence Rouge que conjointement, en associant ses talents. Et puis c'était vraie que la recherche des leurres était du ressort des apprivoiseuses.

L'Impératrice ne l'ignorait pas. Elle dit :

- Le Yi et l'Adhalique semblent forte peu se soucier des réunions du Haut Conseil. Quelle médiocre représentation pour un événement aussi crucial !

L'apprivoiseuse défendit son ordre, parla des graves empêchements de ses collègues, soit éloignement, soit maladie et la représentante de l'Ashat Nin, piquée au vif, mais ne sachant ce qui retenait les autres adhaliques, se rengorgea dans son double menton avec l'air le plus offusqué du monde.

Deux Nobles Dames ricanèrent mais furent stoppées par un regard cinglant de Nun Y Shun.

Un fugace éclair de complicité entraperçu dans le regard de la musicienne la lui rendit finalement sympathique après ses réticences de vanité. Cette yulhane lui inspira un de ses rares mouvements de confiance spontanée. Elle fit une demande directe et simple :

- Vous sentez-vous capable d'intervenir efficacement ?
- Oui Noble Dame, répondit sobrement la Cheffe du Zaïn.

Le courant passa. C'était la plus grande qualité de l'Impératrice et la cause de son emprise sur les personnes (différente de celle qu'elle avait sur les Dames du Jardin) que d'être rapidement sûre de la valeur de quelqu'une et de lui manifester ce sentiment. Luan Di ne pouvait pas éviter d'en être flattée, de se sentir reconnue, et sa fidélité en devenait à toute épreuve. Si bien que son "Oui Noble Dame" débordait à la fois de confiance en soi et de chaleur. Ce que Nun Y Shun ressentit clairement. Et elle retrouva enfin un début de sérénité. Son agacement qui n'avait fait que s'étendre s'apaisa. La psychosphère du Haut Conseil se détendit.

On avait un début de stratégie.

Thelu ne put s'empêcher d'intervenir encore :

- N'avons-nous pas assisté à un simple tour de passe-passe ? insinua-t-elle. Peut-on, sur une simple pirouette (elle regarda Luan Di) et l'affirmation d'une psychosphère d'une jolie couleur (elle se tourna vers l'appriivoiseuse), admettre la miraculeuse transformation d'une trompettiste en Soeur Aînée ?

Sa mine à la suspicion exagérée, son ton goguenard, levèrent des rires, particulièrement chez les Nobles Dames qui formaient la moitié de l'assemblée (sans compter l'Impératrice).

Dame Thelu ne s'était guère mise en avant dans les autres réunions du Haut Conseil. Elle était très étendue, atteignait presque soixante-douze cercles et sa lignée, parmi les plus prestigieuses, comptait plus d'une aïeule d'envergure. Les Thelu

s'étaient illustrées à l'Influence Rouge de la cinquantième spirale. Les Thelu étaient très riches et possédaient la seconde plus grande flotte du commerce intense avec Tamanarev (après celle des Y Shun). On devait tenir compte de ses avis et, si elle avait été discrète, depuis deux cercles que le sort l'avait désignée pour le Haut Conseil, on devait s'arrêter - même si elle était apparemment le fruit d'une simple antipathie épidermique pour Luan Di - à sa méfiance et son acrimonie présentes.

Mais l'Impératrice, qui n'appréciait pas spécialement Noble Dame Serreï Thelu dont le type de laideur lui déplaisait, manifesta aussitôt sa fidélité à celle qu'elle avait agréée :

- Vous me laisserez seule juge, fit-elle d'une voix cinglante, sur ce point ! Nous procéderons à toute vérification nécessaire en personne. Me croit-on aisée à berner ?

A cette dernière question Serreï Thelu ne put répondre que par la négative et sa souveraine montra qu'elle estimait la question réglée en s'adressant à l'apprivoiseuse :

- Vous voudrez bien prévenir votre hiérarchie dans les meilleurs délais. Qu'elle se mette en rapport avec... (elle regarda la musicienne Di), la Cavalière d'Argent Luan Di !

Un profond silence se fit mais l'Impératrice se retirait et il fut suivi de nombreux murmures et même d'exclamations.

Son règne de dix-neuf cercles avait été avare en élévations de roturières. Une Cavalière d'Argent était anoblie sans que toutefois cette noblesse fût héréditaire. Mais de Cavalière d'Argent à Cavalière Blanche, dont le lait devenait aristocratique, qui créait une lignée de Nobles Dames, elle n'y avait qu'un pas.

Le fait avait de nombreuses conséquences mais dont la plus immédiate était que Luan Di devait pour la fin de son cercle de Conseillère passer dans le rang des Nobles Dames. Ce qui signifiait que l'une d'entre elles devait lui offrir son siège. Et, là encore, le sort déciderait.

- Et si la malchance me désignait ? pensait la Noble Dame Thelu que la rebuffade de l'Impératrice poussait à croire que cette musicienne lui portait malheur. Elle se souvint, par pure association d'idée d'une anecdote qu'on lui avait racontée sur la très grande Nun Y Shun de la cinquantième spirale :

A quelqu'une qui lui demandait ce qu'elle appréciait comme musique elle aurait répondu, après ce qui apparaissait comme une intense réflexion et avec le ton de la sincérité : "J'aime bien le mi."

Se rappeler de ça alors même qu'elle était inquiète et mécontente lui sembla absurde et ne la dérida pas. Elle se leva assez péniblement de son fauteuil, s'appuyant lourdement sur un des accoudoirs et sur sa canne.

Deux Nobles Dames étaient rapidement sorties dans le sillage de l'Impératrice mais les trois autres, après quelques commentaires à voix basse, entourèrent leur nouvelle paire et la félicitèrent bruyamment. La représentante du Yi et celle de l'Adhalique échangèrent à l'écart quelques propos indistincts. Bientôt on se séparait. L'apprivoiseuse alla rendre compte à son hanuna, sa supérieure hiérarchique.

Mais déjà l'Impératrice avait renseigné sa confesseuse et celle-ci rejoignit le Bureau Bleu.

Le crépuscule pointait.

La Saât Shadyi n'avait pas attendu pourtant. Elle n'était ni dans le bureau ni dans la pièce secrète qui le jouxtait et dont Uat Soyan connaissait l'existence. Elle galopait vers le Shadum. Elle savait ce qui s'était passée au Haut Conseil.

Une affaire aussi grave qu'une Influence Rouge exigeait des moyens extrêmes et ne pouvait s'accommoder des lois communes. La Saât Shadyi avait assisté à la réunion.

Laissant son corps fonctionner au ralenti, paisiblement assise en tailleuse dans la pièce secrète, misant sur le peu de risque qu'elle fût dérangée, vue le lieu, elle se projeta dans la Salle du

Haut Conseil puis, là, dans le corps d'une des yulhanes présentes, une des Nobles Dames, la moins étendue, parce qu'on est plus étourdie, moins observatrice à vingt-cinq cercles qu'à quarante ou cinquante et moins tournée vers l'intérieure et qu'ainsi sa présence passerait inaperçue.

Elle s'ancra dans les mémoires, les archives, là où la conscience n'allait que dans un but précis, cherchant un souvenir, sinon quand elle rêvait.

Elle posa sa propre image dans un décor d'extérieure, une réunion pour une course d'obstacle, souvenir récent, proche de la conscience mais où le très grand nombre de figures enregistrées rendait l'apparition de la sienne peu spectaculaire. L'apprivoiseuse devait emporter et reconstruire sa propre image dans la mémoire de son hôtesse. Elle lui permettrait le retour, comme une porte qui relie deux pièces.

Toute se passa bien, en douceur.

La Noble Dame Sii ne s'aperçut pas du changement de son matériel mnésique et la Saât Shadyi fut aux premières loges et put suivre mot à mot, geste à geste, la réunion du Haut Conseil.

Elle avait failli révéler sa présence à Dame Sii tant la résurgence du Zaïn était flamboyante. Elle savait que la Consoeurie existait encore clandestinement mais elle n'imaginait pas une telle puissance.

La représentante des apprivoiseuses, peu initiée, d'esprit modérément délié, n'avait pas perçu le quart de ce qu'une Saât Shadyi ressentait.

Cette Luan Di avait, certes, une psychosphère du plus beau jaune franc, sympathique et même candide. Mais la source de ce jaune était de cette "blancheur d'argent, miroir tranchant, reflétant la soleille" que décrivait Undu Telem, théoricienne du Yi, dans Irsat Sayin, son plus célèbre ouvrage.

Cette blancheur d'argent ne se révélait que dans deux cas : chez les fanatiques, folles exaltées, et chez les Tadjineï, les prophétesses, les messagères. C'étaient les deux faces, l'une

lumineuse et pure, l'autre sombre et souillée, de la même médaille. Les unes étaient inspirées par Déesse ; les autres possédées par la Diablesse. Mais la couleur était la même, celle de l'invincibilité.

Les prophétesses que la Shezaïn Anayev habitait, les fanatiques que la Démone manipulait étaient ancrées au jaillissement de la Totalité, participant à la Structuration et se trouvaient donc hors de portée de l'emprise yulheïn fût-elle celle d'une Dame du Yi.

Elles ne dépendaient que de l'Etendue.

Alors ? Luan Di était-elle une Messagère ou une fanatique ? C'était la seule question d'importance.

En fait elle s'agissait d'un leurre. Osé, flagrant, habile.

Imiter une blancheur d'argent n'était pas très difficile. La littérature était pleine de descriptions sur cette émission psychosphérique caractéristique d'une Messagère (les figures les plus mythiques de la yulhanité avec Shadulha comme meilleure représentante), une couleur que seules les apprivoiseuses décelaient mais qui se traduisait par un grand charisme, une voix magnétique, le don de convaincre et de séduire, des vues vastes et lointaines, de l'ambition, une grande capacité de travail et, une confiance en soi à toute épreuve, du courage, de l'opiniâtreté, toutes les qualités d'une grande meneuse de yulhanes.

Certes les fanatiques, les intégristes, les monomaniaques d'envergure avaient la même couleur mentale mais la littérature voulait qu'on sût, malgré toute, les distinguer. La belle épopée de la sayin Thesden la montrait en train de déceler un infime réseau de lignes d'un vert bilieux grillageant le clair ton jaune, grâce à quoi elle s'apercevait que la prêtresse Nûd était une sectaire, exaltée, inspirée par la Démone, et non une révolutionnaire au cœur pur, guidée par Déesse.

Mais c'était du roman, de la fable.

Dans les faits, les apprivoiseuses n'observaient rien de ce genre et d'ailleurs la Messagère de l'une pouvait être la fanatique de l'autre comme cela se constatait dans les traditions de l'Adhalique Thalienne, de l'Adhalique Minoyenne, du Yi, du Zaïn, de la Noblesse.

Telle Impératrice, que les Nobles Dames admiraient parce qu'elle avait unifié Thal, transformé en Impéria ce qui n'était encore que Familles dispersées et opposées, était par d'autres, des intellectuelles, considérée comme une tyranne, une dictatrice, une despote, une oppresseuse, une absolutiste etc...

Certes, elle avait arraché les Familles à leurs dissensions mesquines et donné au Continent un centre d'une splendeur à peine concevable à Sharzat, du côté de la Lumière¹, en face de Tamyan. Elle y avait construit un temple d'une immensité et d'une richesse inouïes quand les Familles vivaient encore dans des sortes de huttes. Elle y avait érigé un véritable palais. Elle avait su regrouper autour d'elle et diriger les zenieh et les sayin, les organiser et mener contre les Mères les plus coriaces, et, grâce à elles, influencer le Continent tout entier et Tamyan. Et même Tamanarev en subit l'emprise.

Et ces faits étaient des plus admirables. Mais les intellectuelles en étalaient impudiquement le coût. Une volonté avait plié les autres ; une vision écrasé celle des autres.

On estimait que la création de l'Impéria était une bonne chose, une chose sacrée parce que l'on continuait de vivre dans l'Impéria, qu'on avait été façonnée par elle. Mais si l'Impératrice n'avait pas agi ? Si les Familles avaient continué de suivre leur plus lent cheminement ? Les réalités seraient-elles meilleures ou pires ? Conditionnées par elles on les eût probablement trouvées bonnes.

Quoiqu'elle en soit de ces cas tendancieux où, pour les unes, on avait affaire à une Messagère et, pour les autres, à une folle,

¹ Le sud. (En référence à *Tha, la Géante de la Lumière*, une des six directions (enfants) de l'Etendue, dans *le Shadni*.)

la littérature fournissait aux yulhanes la description de la blancheur d'argent à la luminosité insoutenable, de la minuscule vibration sonore métallique et de l'odeur d'une prégnante acidité qui l'accompagnaient. On pouvait donc l'imaginer, lui donner image. Et en envelopper une conscience.

C'était osée parce que jouer avec la psychosphère ne peut guère être recommandée.

C'était habile parce que flagrante.

Pour n'importe quelle apprivoiseuse elle apparaissait comme évidente qu'on pouvait imaginer des états psychiques et les faire passer pour vrais. Une partie de leur travail reposait sur cette connaissance. En lisant une psychosphère une sayin doit se poser la question de son authenticité. Cette colère est-elle feinte ? Cette conviction est-elle vraiment assurée ? Cette affection est-elle sincère ? etc... La psychosphère était formée de ce que l'on montrait et de ce que l'on cachait.

Mais allait-on supposer qu'une blancheur d'argent fût un faux-semblant ? Quand elle est si normale de creuser derrière l'apparence ? Quand si aisément le mensonge peut être décelé ? Qui prendrait le risque de se ridiculiser, de se totalement déconsidérer ? Cela semblait si sot de créer un leurre de blancheur d'argent qu'on n'irait pas le vérifier.

Et l'habileté avait été de prévoir cette réaction.

Asni Fayin, l'épaisse Asni aux dehors rustiques et maladroits mais en fait fine, ambitieuse et opiniâtre, avait décidé, vingt cercles en arrière, de fabriquer une Messagère !

Vingt cercles... On ne peut que faire le rapprochement avec la disparition du Baz.

Asni Fayin avait donc vu le Baz. Elle avait vu le ballet hideux. Elle avait compris que seule une Messagère pouvait résoudre cette terrible Influence Rouge. Sans une Messagère la yulhanité était condamnée.

Asni Fayin savait beaucoup de choses. Elle n'ignorait pas que le Zaïn continuait, dans le secret, de se perfectionner. Mais ça n'était pas suffisante - même s'il s'harmonisait avec le Yi - pour maîtriser la menace que le Baz révélait. Seule une Messagère, charismatique, éclairée par Déesse, pouvait unifier les finesses de l'Impéria, donner une source commune aux psychosphères. Une Messagère rendait réelle, yulhanisait, Celle que toutes vénéraient, Ayan, Déesse.

Mais cette Envoyée de Déesse, cette Elue, devait-elle être vraie ? Son rôle était d'unifier les volontés. Peu importait qu'elle fût réellement la représentante de Déesse sur le Ter. Elle suffisait que les yulhanes y croient ! Et elles y croiraient !

Asni Fayin adopta Luan Di. Une fillette de neuf cercles (apparemment timide et rêveuse mais, là-dessous, décidée et patiente) qu'elle forma. L'imaginative et intelligente petite Luan était très ignorante. Elle était facile de la nourrir d'histoires choisies, d'épanouir en elle des images de messagères.

Asni Fayin cultiva le paysage de sa psychosphère. Elle lui montra les Grandes Images, celles de la Shadulznê mais aussi du Shenzaï et des Unud Ennenon.

Asni Fayin n'était pas apprivoiseuse. Elle n'avait pas le don de projeter instantanément dans un esprit une image choisie mais elle connaissait d'autres méthodes, celle des mystiques adhaliques thaliennes. Sa technique était beaucoup plus lente. Elle jetait des graines d'images soigneusement sélectionnées dans la conscience de Luan et, comme celles d'une plante à fleurs, les arrosait, soignait, cultivait.

Ces graines d'images sélectionnées, elle les piochait dans la réserve des Grandes Images, les plus grandioses textes mystiques du Yev, ceux auxquels toutes les spécialistes faisant autorité reconnaissaient la richesse en images, la très grande capacité à les susciter, puissantes, frappantes, comme vraies ("on s'y croirait !"). Elle les lisait à Luan ou les lui faisait lire par son ushanli. Elle n'exigeait pas de Luan qu'elle lise

elle-même, ne voulant leur associer aucun effort, aucune contrainte.

Agréablement bercée, la fillette se rendait réceptive et les faisait siennes, voyant à sa manière les splendides Messagères de la yulhanité et leurs extraordinaires vies. Elle en devenait totalement imprégnée. A tel point que, sans s'en douter, elle dégageait petite à petite une psychosphère qui ressemblait de plus en plus à celle d'une vraie messagère !

Cette ignorance participait à l'authenticité du jaune franc, sympathique et candide et, si on le creusait, on voyait une belle blancheur d'argent prise aux meilleures sources !

Eût-on cherché encore, en deçà, on se fût aperçue qu'elle ne s'agissait que de rêverie.

Luan Di ne se prenait pas la moins du monde pour une Messagère. Elle était simplement habitée par des souvenirs littéraires ! Et on eût su qui lui avait inculqué ces pensées.

Si la musicienne ne se croyait pas Elue de Déesse d'où tirait-elle son assurance présente, presque son arrogance ? C'est là qu'Asni Fayin avait été plus habile encore. En la faisant former physiquement par le Zaïn.

Asni Fayin, très intéressée par l'histoire de la Consoeurie Zenoï, pouvant puiser dans l'extraordinaire bibliothèque de l'Ashat Nin, dès trente cercles était persuadée que le Zaïn ne pouvait s'être véritablement dissous, qu'il devait se continuer, dans le secret. Elle avait cherché et fini par repérer une des joueuses d'eïtho de l'orchestre de Djezereth à un signe qu'elle fit, que Fayin connaissait, dont elle avait lu la description et l'explication dans un ouvrage rare et peu connu. Elle l'avait faite suivre pendant des journées entières, fait noter tous ses déplacements et fini par isoler de discrètes visites à une petite librairie du quartier Lyd, paisible, excentré.

Elle avait fait surveiller cette boutique où nuitamment se rendaient une par une, par des voies différentes, de cinq à huit yulhanes discrètes et anonymes. Ceci chaque dix journées

environ, de manière élastique, selon semblait-elle l'état de la cièle : on cherchait les lunes étroits, les soirées nuageuses, sombres voire pluvieuses. Elle avait fait suivre encore ces yulhanes-là, repérer leur habitation puis leurs noms. Et finalement elle eut une liste qu'elle ne savait encore comment utiliser.

Puis elle adopta Luan. Et l'imposa comme élève du Zaïn. Simplement en convoquant à l'Ashat Nin la libraire et la musicienne et en leur communiquant ce qu'elle savait et ce qu'elle voulait en échange de son silence.

Cela ne pouvait qu'arranger la Consoeurie d'avoir une des leurs comme protégée d'une Asni. La hiérarchie zenoï donna son accord (comptant s'attacher fidèlement la gamine et l'employer à espionner l'Adhalique de l'intérieure).

Et cela réussit. Au-delà de tout espoir. Luan était une zenièh-née.

Etendue de vingt-huit cercles en 7034, elle avait, la saison effacée, été reconnue à l'unanimité moins deux voix, Soeur Aïnée du Zaïn ! Elle dansait avec une perfection qu'on n'avait pas vue depuis Uden Lev, Mayan Shid, Elyn Deden pour ne parler que des plus connues championnes du zaïn.

Asni Fayin aurait dû l'ignorer : Luan Di était fidèle à sa Consoeurie. Mais elle aimait sa mère adoptive. Elle lui faisait confiance. Et, pour Luan, Asni Fayin était sa seule et unique mère. Elle aimait ses gros traits, sa carrure de yandaé, ses solides mains, sa voix rugueuse et ses maladresses. Elle la savait ambitieuse et subtile et s'en réjouissait. Cela l'amusait de voir Fayin tromper son monde. Elle n'y voyait rien de négative. Elle ne concevait seulement pas que sa "mère" pût mal agir. Etait-elle trop naïve ?

Mais Asni Fayin l'aimait aussi. Sincèrement. Comme on aime sa fille. Elle était fière de son ascension au sein du Zaïn. Elle manipulait et utilisait Luan mais sans imaginer la léser de

quoi que ce soit. En quoi jouer un rôle de Messagère pouvait-elle lui nuire ?

C'était le plus beau rôle concevable pour une yulhane. Il ferait d'elle une sorte de demi-déesse intouchable et sacrée !

Le 3, rue des Arches, ne présentait rien de remarquable. Comme ses voisines, la maison avait une façade ocre aux fenêtres ornées de bacs de fleurs et un toit d'ardoises bleues. On accédait au seuil par trois marches qui donnaient directement sur le trottoir.

Yani sonna et fut introduite par un yandaé un peu trop stylé, l'air gourmé, le verbe onctueux. Il lui ouvrit la porte d'un salon où Shad, enveloppé de sa mante, la suivit.

- Je ne connais pas le nom de la personne qui m'a recommandé de venir vous voir, commença Yani quand Shulan Deï les eut rejointes, les invitant à s'asseoir avec elle autour de la cheminée sans feu. C'est stupide mais notre rencontre fut rapide et cette Dame a certainement cru me l'avoir donné, ou peut-être l'a-t-elle fait et ne l'ai-je pas entendu. Elle semble pourtant qu'elle s'agisse d'une Lyu de Sun...

Elle regarda son interlocutrice, une yulthane menue, aux gestes doux, étendue d'une cinquantaine de cercles, et ses yeux interrogeaient.

- En effet, dit Shulan Deï, j'ai l'honneur de connaître Dame Set Lyu. Que puis-je pour vous ?

Yani expliqua le but de sa visite. Shulan Deï lui demanda si le jeune fils pouvait écarter le capuchon qui dissimulait à demi

ses traits. Elle les détailla longuement puis suggéra qu'il se débarrasse de la cape et fasse quelques pas sur le tapis. Shad s'exécuta.

Son examen fini la yulhane frappa sur le gong du salon et, comme le serviteur apparut, lui demanda de conduire shad auprès de son fils.

Restée seule avec Yani, elle dit :

- Le jeune fils est très agréable. Mais sa beauté n'est pas autant mise en valeur qu'elle la mérite. A la base nous avons une architecture osseuse équilibrée, des traits réguliers, de beaux cheveux. Mais ils sont des milliers et des milliers dans ce cas. Ce qui fait la différence, c'est la manière dont ces qualités sont affinées et mises en valeur. Et là, ce n'est plus une histoire de naturel mais d'artifice. L'artifice demande des soins et... des thaleds.

"Et puis elle y a l'esprit. Des jeunes fils charmants et soignés nous en avons encore des centaines. Et c'est l'esprit, le piquant, qui fera la différence. Là encore c'est une question d'artifice. Elle faut meubler une fraîche conscience, lui enseigner à quoi s'intéresser et comment en parler, ce qui plaît et ce qui déplaît aux Dames et jusqu'où raisonner sans ennuyer. C'est délicate. Le jeune fils doit avoir suffisamment de dispositions, à défaut de véritable intelligence - Déesse nous garde des ayons intellectuels ! - posséder une petite pensée pointue lui permettant de comprendre les grandes lignes d'une conversation et de relancer les sujets... On peut y arriver dans la plupart des cas mais là encore les soins et les thaleds sont indispensables. Nous pouvons beaucoup.

"Les Dames qui nous ont fait confiance ont reçu toute satisfaction. Nos fils sont dans les meilleurs androcées et animoï du Continent tout entier. Mais... excusez-moi d'insister sur ce point... nous sommes chère...

Yani n'avait pas besoin de se faire mettre les points sur les "I". Dès le tiers du discours, elle avait compris que Shulan Deï

tenait en petite estime sa position. Sans la recommandation de Dame Set Lyu, elle l'eût poliment éconduite, réorientée vers l'enimèye.

Vexée, raidie, l'apprivoiseuse jeta fièrement :

- Je peux offrir à Shad la meilleure formation s'il la mérite !

La yulhane eut une grimace plutôt sceptique, agita la main en un geste enrobant et assez mou :

- Le prix est élevé. Je ne sais si... Bien. Elle vous en coûtera vingt mille thaleds et votre frère sera le favori d'une Dame du Jardin ou je ne m'appelle plus Shulan Deï !

Enorme prestige. Enorme influence. Yani fut éblouie. Favori d'une Dame du Jardin ! Au Palais ! Le Palais où on pouvait rencontrer des Dji, des Asni et les plus prestigieuses confesseuses ! Shad favori au Jardin et elle aurait ses entrées pour rencontrer cette élite de l'Adhalique Thaliennne qu'elle rêvait de connaître ! Et pour seulement vingt mille thaleds ! La somme était certes des plus conséquentes et normalement peu à la portée d'une apprivoiseuse des Familles mais elle venait d'en gagner aisément et inopinément le double ! Et comment mieux placer cette petite fortune qui lui tombait de la cièle ?

- Aucun problème ! jeta-t-elle triomphante. Elle s'offrit le luxe de la suspicion, elle demanda des explications, des références, des détails. Que la yulhane lui fournit avec tant d'abondance qu'elle en fut saoulée. Mais finalement elle sortit de son adon les vingt pièces d'or demandées et, comme Shulan Deï l'avait fait chercher, fit ses adéesses à Shad après lui avoir brièvement expliqué qu'elle le confiait à cette maison réputée, que cela lui avait coûté une très forte somme et qu'elle espérait qu'il se montrerait digne de ce sacrifice.

- Nous ambitionnons pour vous, fit-elle, en englobant la yulhane dans ce pluriel, un enimoï privé, plus peut-être...

Le jeune fils ouvrit de grands yeux brillants d'intérêt mais Shulan Deï protesta :

- Allons ! Ne lui montons pas la tête ! Il a trois ou quatre, peut-être cinq saisons de travail devant lui. Nous verrons ensuite.

Elle s'était rengorgée, rendant grondeuse sa voix feutrée.

Shad prit un air buté mais aucune des yulhanes ne s'en aperçut ou n'en tint compte. Yani posa son front sur le sien, l'assura qu'elle ferait prendre régulièrement de ses nouvelles, que toute irait à la meilleure. Elle salua Shulan Deï qui la raccompagna aimablement à la porte.

Une affaire réglée. Restait Sedeïn. Mais était-elle encore nécessaire de voir Sedeïn ? Elle était certaine, désormais, que Shad lui ouvrirait les portes de la hiérarchie adhalique. Elle avait perçu la séduction naturelle de son frère, senti qu'il méritait autre chose qu'un petit enimoï, eu la chance de vendre l'asheïa. La voie était claire.

Sedeïn lui reprocherait probablement d'avoir négocié la pierre avant qu'elle ne l'ait vue. Et cela atténuerait sa joie de n'avoir plus qu'un petit cercle à attendre pour satisfaire ses désirs.

Elle décida de rentrer chez elle, au Lac Bleu qui, d'ailleurs, lui manquait déjà. Elle s'y voyait, à l'enimoï, devant un bon petit verre de somalin, dans sa volière, suivre de loin l'ascension de Shad. Elle s'imaginait, quand il serait favori au Jardin, se rendre une ou deux fois au Palais - pas plus - et puis recevoir ensuite, sur le rivage aimé, telle confesseuse célèbre, qui se serait prise d'amitié pour elle et viendrait spécialement trois ou quatre fois par saison l'éclairer de ses lumières sur la religion.

Elle la voyait aimable et bienveillante. Elle l'entendait lui dire qu'elle ne désapprouvait pas ses petites faiblesses, qu'elle pouvait continuer ses innocentes soirées à l'enimoï, que Déesse n'eût pas donné ce charme acide aux jeunes fils si elle n'avait pas voulu qu'on prît plaisir à le subir. Elle l'apaiserait, lui demanderait de ne pas se tourmenter pour ces bêtises et lui

apprendrait comment prier Déesse, interpréter les Versets de l'Ayanutha, devenir une bonne adhalique thalienne, en accord avec sa conscience ; elle la guiderait.

Et peut-être, alors, dans son élévation spirituelle, saurait-elle devenir une vraie apprivoiseuse, qui influence les yulhanes et non seulement les bêtes et les plantes.

Elle regagna l'auberge, régla sa note, alla chercher sa cavale dans l'écurie, y attacha celle de Shad, quitta Limnil en ne donnant que la minima de conscience à ses actes. Elle semait ses graines sur la "prairie de toutes les possibilités" ; elle habillait la vacuité à son idée ; elle projetait des images ; elle rêvait.

Shulan Deï n'ignorait pas que Noble Dame Set Lyu s'appelait en fait Irsin, qu'elle était la fille de Shadyi Sulim, Dame du Yi, Cheffe des Apprivoiseuses. Mais la discrétion était une des obligations de son métier. Si la sayin Irsin avait jugé bonne de lui envoyer ce jeune fils, aïm an aïm ! Elle avait fait une excellente affaire même s'il montrait par la suite peu de dispositions. Elle avait gagné vingt mille thaleds et la reconnaissance d'Irsin.

Elle supposa que la yulhane avait repéré l'enim et voulait qu'elle le lui dégrossît. (L'apprivoiseuse commune était sensée être chaste mais les Dames du Yi ne se tourmentaient pas avec ça.)

Shad n'avait pas gardé son air buté après le départ de sa soeur. La perspective d'un enimoï privé, de cette "plus peut-être" qu'avait esquissée Yani, le rendaient trop heureux pour qu'il s'incrût dans la bouderie.

- Pourquoi ce sourire béat ? demanda brusquement la yulhane.

Shad sursauta, pris qu'il était dans ses imaginations. Ses joues devinrent mauves et ses grands cils palpitèrent. Shulan Deï l'avait détaillé, avait remarqué sa perfection de lignes et de

traits. Mais elle avait déjà vu de ces ayons du type thalien idéal qui s'étaient révélés d'une fadeur totale à l'usage. Elle était donc restée réservée. Mais la confusion rendait le jeune fils particulièrement attendrissant. Sa lèvre tremblait et l'on voyait qu'il avait une bouche de fruit.

Comme avec Yani, sur la route de Limnil, Shad sentit l'appréciation de Shulan Deï et son corps y répondit automatiquement, sans volonté de sa part. Imperceptiblement sa posture se transforma. Il déporta son équilibre sur sa jambe droite en un subtil déhanchement qui fit glisser la tunique, révéla un peu plus de sa cuisse. Le regard qu'il jeta, rapide, à la yulhane avait cette expression de guet, épiant l'effet obtenu, qui est celle des coquets.

Shulan Deï avait belle en connaître le mécanisme, savoir que ce genre d'ayon était complètement autocentré et sans intelligence aucune, elle savait aussi que la plupart des yulhanes ne s'en apercevaient pas, tant ce besoin d'être désiré les stimulait. "Un sacré petit puton !" se dit-elle et elle comprit qu'elle avait fait une bien meilleure affaire encore qu'elle ne le croyait.

Elle s'approcha de Shad, lui prit le menton, lui leva la tête d'un geste doux mais ferme :

- Je ne veux plus voir ni crainte ni chagrin dans ces belles prunelles d'or. Un joyau ne se laisse pas obscurcir par ces vilaines émotions. Il doit briller et n'être terni par rien. Vous serez libre ici. Ne craignez point de sévérité ou d'obligation pénible. Nous ne ferons nulle chose que vous n'approuviez.

Elle plongeait un regard chaleureux dans celui de Shad, subjuguait ses quatorze cercles. De yulhane indifférente et très très étendue elle devenait personnage et le dominait de toute la puissance de son expérience. L'autorité donnait aux rides et aux contours flous sa beauté, la plus grande qui soit pour un ayon. Qu'une telle personnalité l'appelât "joyau" et lui interdît

d'altérer sa grâce par la tristesse ou la simple contrariété ne pouvait que le combler.

Il crut tomber amoureux, que c'était cela qu'on appelait amour, être subjuguée par un esprit plus subtil, sagace et compliqué que le sien. Il se sentit faible, comme amolli du dedans. Son regard se troubla, se voila. Shulan Deï perçut le changement qui lui enlevait d'un coup son charme piquant de petit choléra, comprit qu'il était ferré et, lâchant le menton, elle pivota et alla frapper le gong.

- Veuillez conduire Mondamoiseau à la chambre des Iris, ordonna-t-elle au serviteur.

Elle ajouta à l'adresse de Shad une "reposez-vous bien mon fils" qui recréait des distances et confirma son ascendant.

Les quatorze Asni, les quatorze Dame du Yi dans la salle de l'Aïat. On a dressé devant le trône vide une longue table que personne ne préside. Elles s'alignent de part et d'autre sur des chaises, un rang d'Asni face à un rang d'apprivoiseuses.

Asni Tedel, la plus étendue, un grand nez, les mains petites et sèches, la voix menue au débit lent, ouvre la réunion. Elle remercie. Elle rend hommage à la défunte Shôdoran, Li la Cinquantième. Elle lit le passage du texte d'archives qui relate la consultation du Yi pour l'élection d'Enyu la Dix-huitième :

"On demanda au Yi de scruter les germes et de nous donner les trois meilleurs déploiements possibles pour l'Adhalique au travers de trois Asni. Nous choisirions la Shôdoran parmi elles."

Asni Zeden se leva, prit la parole après cette introduction, dit que l'Ashat Nin, dans les mêmes circonstances, voulait être fidèle à ce précédent dûment noté. Elle ajouta brièvement :

- Nous allons donc nous prêter à vos sondages. C'est la raison de notre invitation.

A peine Asni Zeden assise, la Saât Shadyi Ephin se mit debout à son tour. Elle remercia, elle rendit hommage à la défunte Shôdoran, elle dit qu'elle connaissait la participation du Yi à l'élection d'Enyu la Dix-huitième. Le Yi appréciait que

l'Ashat Nin en ait tenu compte malgré de petits tiraillements intervenus entre eux depuis lors, des malentendus pensait-elle (et elle n'était pas seule à penser cela)... Elle espérait que cette réunion aiderait à les effacer et, pour y parvenir, elle avait eu une inspiration qu'elle soumettait à toutes.

- Se faire sonder, ouvrir son esprit aux explorations d'une autre qui pose une question, qui y cherche une réponse - dans le cas qui nous préoccupe c'est la question de la meilleure Shôdoran pour l'Adhalique - laisser quelqu'une s'insinuer dans sa conscience n'est pas une décision agréable à prendre, c'est l'évidence.

"Imposer cette difficulté aux Asni m'a semblé un dommage qu'on leur infligerait lequel peut être source de rancune... Les rapports entre l'Adhalique et le Yi ne sont plus les mêmes ; nous n'avons plus hélas, elle faut l'admettre, la même confiance. Brève, je propose qu'à leur tour, après le sondage, les Dames du Yi s'ouvrent aux adhaliques !

Des murmures s'élevèrent.

Shadyi Sulim jeta :

- Quelle sera la question ?

Asni Fayin d'un ton effaré, les yeux ronds, s'exclama :

- Mais je ne sais pas sonder, moi !

Ses deux voisines, Asni Udun et Asni Fad, échangèrent un regard amusé. La Saât Shadyi Efhin répondit à Asni Fayin :

- Pour une yulhanen non entraînée, pour nos novices, les apprivoiseuses augmentent leur signal. Ainsi est-elle aisée de lire en elles. Voyez !

Le visage de la Saât Shadyi se... maquilla. Ce fut subtile, progressive, une métamorphose en courbes et en nuances, mais rapide. Ce qui était un visage de chair et d'os devint une sorte de portrait peint. Ca n'était plus la Saât Shadyi vivante mais l'évocation d'une Saât Shadyi en-allée, sa représentation par une peintresse de qualité ayant su révéler sa profonde bienveillance.

Toutes les yulhanes présentes voyaient, en lieu et place de la Dame du Yi habituelle, qui passait, traversait l'espace d'une vie, la Dame du Yi qui demeurait, fixée sur l'Etendue. Elle posait, parfaitement immobile et maquillée d'une grande bonté, mais l'influence reflétait déjà.

Efhin fit le geste de couper, avec le ciseau virtuel de l'index et du majeur, un lien et son visage insensiblement mais rapidement redevint de chair et d'os.

Elle rit et lança gaiement :

- Ne croyez pas avoir vu mon âme ! Ce serait bien plutôt ce à quoi j'aimerais qu'elle ressemble !

D'autres rires fusèrent. L'atmosphère se détendit.

Asni Zeden intervint brusquement :

- Puisque vous nous permettez de vous sonder, la recherche qui s'impose est celle de vos rapports avec la Tour !

Instantanément l'ambiance s'intensifia.

On connaissait le farouche attachement d'Asni Zeden à Déesse et à Shadulha et combien elle détestait le Schisme et désirait faire revenir la Minoyenne au sein de la Thaliennne.

Pourtant la plupart des Asni avaient parfaitement admis l'existence de la Shuntnô de l'Endu, considéraient presque que la Minoyenne était une autre religion, une autre manière d'aimer Déesse et que Déesse elle-même l'acceptait, que c'était une lutte d'arrière-garde que de vouloir convaincre les minoyennes de revenir à l'Ashat Nin. D'ailleurs elles vivaient, dans leur immense majorité, à Tamanarev et Tamanarev n'était pas Thal. Mais cette attitude n'empêchait pas la curiosité. Et c'en était un des objets les plus courtisés que ces fameux rapports entre la Minoyenne et le Yi ! Autrement dite, est-ce que les sayin, les apprivoiseuses étaient en train de se détourner de la Thaliennne ? Cette vive curiosité qui intensifiait la psychosphère n'était pas gratuite. Si le Yi adoptait officiellement la Minoyenne, le prestige de l'Ashat Nin en serait profondément affecté.

Les Asni, dans l'excitation, superposèrent en partie leur voix, chacune disant que la question était bonne et nuancait son choix d'une explication personnelle : "Afin de restituer la confiance, d'empêcher la pollution des doutes" (Asni Tedel), "Pour rester à l'unisson de ses consœurs mais n'éprouvant pour soi aucune suspicion" (Asni Fayin). Asni Udun avoua d'un ton amical et léger qu'elle était mue par la pure curiosité que l'Endu lui avait partout inspirée (et on avait l'impression d'un culte exotique amusant, bienveillamment toléré).

La chose fut donc décidée et l'on entama la première partie du programme.

Un sondage bien mené par plusieurs apprivoiseuses devait avoir un résultat clair, unanime. Ce fut le cas. Les Asni se firent réceptives, les sayin, habituées, cherchèrent rapidement les trois meilleures candidates puis rendirent les Asni à elles-mêmes. Elles donnèrent une à une les trois noms et toutes dirent :

- Asni Zeden, Asni Fayin, Asni Udun.

On s'étonna. Asni Udun, la moins étendue, d'un type anémique, pâle et craintif, Asni Zeden, mystique aux vues rigides, Asni Fayin, maladroite et lourdaude ! On s'étonna mais en silence, chacune des onze Asni rejetées se disait qu'elle s'agissait du pire choix possible sans oser montrer sa pensée et particulièrement les soupçons qu'elle levait.

Comment intervenir ? L'accord des apprivoiseuses était total. Le choix était fait.

D'ailleurs, la Saât Shadyi sembla considérer la chose comme réglée, dit :

- A vous Honorables Dames. Nous nous offrons à vos investigations.

Le malaise se dissipa. Les Asni se concentrèrent, chacune regardant une des apprivoiseuses, celle qui lui faisait face, voyant son regard s'absenter. Elles pensaient : "Quels sont vos rapports avec l'Endu ?"

Les traits des yulhanes s'estompaient, devenaient légers comme du rêve et transparents. Des images apparaissaient. Des paroles se croisaient. Toute était encore brouillée, les formes, les mots. Puis chacune des Asni fut aspirée par un grand tube sur les parois duquel défilaient des couleurs à une vitesse vertigineuse et l'on entendait un brouhaha sourd sans teinture psychique, neutre.

A la fin de cette descente, les quatorze Asni se retrouvèrent ensemble dans un espace vide, blanc et rond, à l'intérieure d'une sphère blanche. Le seul sens dont elles ne disposaient plus était le toucher. Elles entendirent chacune leur propre voix intérieure, familière, murmurer à leur esprit une pensée étrangère, qui logiquement venait du lieu lui-même :

"Le Yi est en bonne voie de convaincre la Shuntnô Eddè de désavouer la désobéissance de la Matriarche Tadimdjeï de Sun, la fondatrice de l'Endu."

La liaison se défit d'elle-même, la question ayant trouvé réponse. Les Asni furent rapidement aspirées à travers le tube et revinrent entièrement dans leur propre psychosphère. La plus étendue, Asni Tedel, rapporta ce qu'elle avait vu et entendu. Les autres constatèrent que leur expérience avait été exactement la même. Cette nouvelle, si importante et satisfaisante, qui semblait totalement restituer la confiance de l'Adhalique Thaliennne envers le Yi et ouvrir les perspectives les plus douces à la fierté de l'Ashat Nin, changea la donne.

On admit le choix de Fayin, Zeden et Udu.

On élitait une de ces trois le lendemain mais quelle qu'elle soit elle serait la Shôdoran de la soumission de l'Endu. Ce en quoi nulle ne croyait plus et ce dont rêvait Zeden ! C'était aller bien vite en manoeuvre, désavouement n'est pas soumission, mais la chose était déjà si inespérée qu'on pouvait toute concevoir, même le total retour de la Minoyenne à l'orthodoxie, la reconnaissance de la Shôdoran comme unique représentante de Déesse sur le Ter...

Chacune eût voulu être bien sûr cette Shôdoran-là. Mais, pour une fois, l'ambition commune, l'amour de l'Ashat Nin, l'emportaient sur les soifs individuelles de pouvoir. L'essentielle était de participer à cette apothéose.

Voici pour l'apparence.

En deçà, les réalités étaient plus subtiles et complexes.

Asni Zeden détestait le diabolique don d'influence et le mutuel sondage l'avait profondément révoltée, persuadée qu'elle était qu'on n'avait là que leurre, mensonge, malignité.

Asni Fayin, qui ne croyait pas en Diabliesse, savait que le Yi les manipulait et elle avait fait de même pour être choisie, l'adhaliqne ayant ses propres méthodes...

Shadyi Sulim suivait son propre et sinieux cheminement.

La psychosphère, de fait, était pleine de chausse-trappes, de leurres, d'effets-miroirs, de trompe-l'oeil et masques. Toutes ces dames avaient une longue habitude du pouvoir et de ses finesses.

Mais Asni Tedel devait clore la réunion de la manière qui avait été convenue. Elle lut :

- Nous savons toutes, depuis le crépuscule, qu'un grave problème nous attend ; je parle bien sûr de l'Influence Rouge. Nous savons aussi que le Zaïn est revenu parmi nous. Ce n'est donc pas trop s'avancer que d'affirmer par avance que la nouvelle Shôdoran et son Conseil se pencheront en toute première instance sur ces faits. L'Ashat Nin pourra probablement donner ses avis dans deux ou trois journées. Ils seront retransmis aussitôt au Yi et à la Consoeurie Zenoï.

Honorables Dames, je vous remercie. Que Déesse vous éclaire et protège.

Les yulhanes répondirent "Aïm an aïm" et la séance fut levée.

21

- Déesse protégez-moi de la peur qui m'habite ! marmottait l'ayon craintif, dans sa prière. Déesse délivrez-moi des ombres de la peur.

C'étaient des paroles apprises, un texte parmi cent autres, court, simple, multiplement répété, qui était devenu comme un talisman verbal, des mots magiques capables d'interpeller la Shezaïn Anayev et de l'inciter à envoyer une chaude lumière dissipatrice d'ombres et d'angoisses. C'est ce que l'ayon croyait et cette croyance opérait (comme le veut son principe), le dévot reprenait courage, il se sentait protégé ; et les peurs s'enfuyaient.

Il faisait le signe du losange, cinq fois de suite comme elle le fallait. Il dépliait ses jambes, se redressait et se dirigeait, rasséréné, vers la sortie du temple.

Il remarquait en passant, fugacement, une yulhane qui priait elle aussi, assise en tailleuse, les mains formant, des pouces et des index, le losange autour du nombril, les yeux clos. Son visage fut une tâche bleu pâle dont il n'enregistra pas les traits, seulement l'air de grande fatigue. Il se dit aussi qu'elle avait les vêtements poussiéreux d'une qui voyageait. Mais déjà il passait, l'oubliait, gagnait le portail aux deux vantaux largement

ouverts, inscrivant contre la lumière sa silhouette anonyme et disparaissait.

"Je me suis vautrée, ma Mère, dans l'ivresse et la fornication. J'ai trahi mon vœu mais cela n'est rien. Mon travail, infime, ne mérite pas tant de vertu. Mais je me suis amusée, Dame de la Cière, amusée ! Dans la vulgarité, le jeu, les blagues de cul, le sexe avec un puton mal lavé, sans intelligence, qui regardait le plafond, songeant à quelque babiole pendant que je le serrais, et qui avait encore sur lui l'odeur d'une précédente cliente... Bassesse et grossièreté qui m'ont réjouie, Dame ! Mon âme est superficielle et commune. Ma conscience est vile, impure, indigne de votre pureté, de votre Splendeur, Ô Mère, votre Splendeur..."

Enyu se sentait au bord des larmes et s'en étonnait car elle n'avait pas l'habitude de cette réaction connue au somalin qui, après une forte gaieté, plongeait parfois dans un grand flot de sentimentalisme exagéré.

Son nuit avait été court. Elle avait quitté l'enimoï à l'aube, ne prenant que l'espace d'écrire un mot pour les commerçantes de glace, avant de sauter, sans déjeuner, sur sa cavale et filer sur Djezereth. Elle n'avait pas encore assimilé tout le somalin bu et, de fait, restait à demi ivre, sans s'en rendre compte, même si la course et l'air frais avaient dissipé son mal de tête.

Elle s'était arrêtée dans les faubourgs, sur une impulsion, à la vue de ce temple tout neuf, accueillant, avec son portail béant qui permettait, même au trot d'une cavale, de voir la blanche statue de Déesse, au fond, largement éclairée par la lumière qui traversait les vitres immaculées de l'ensaï. Cela avait été une vision de la pureté céleste.

Elle avait attaché sa monture à un des anneaux scellés dans le mur, elle était entrée, elle s'était abîmée en regrets. Mais là, elle se calmait, elle ouvrait les yeux, se levait, avançait dans la travée, détaillait la sculpture avec émotion et admiration. Elle ne savait pas qu'elle était à Azi, qu'elle contemplait son

Impératrice dont Ghel au grand renom avait donné les traits idéaux à la statue de Déesse dans ce nouveau temple d'un quartier extérieur qu'on améliorait.

Elle avait vu le portrait de Nun Y Shun mais ne faisait pas encore le lien entre les deux. Elle voyait un visage fier et net aux traits ciselés, un corps altier à la digne posture dans une tenue classique aux plis rigides. Elle voyait une expression de... comment disait le Zaïn... elle l'avait lu et apprécié... ah oui! L'indifférence magnanime. La plus haute vertu. Une distance bienveillante. Elle sourit intérieurement. Déesse, heureusement, n'avait écouté ses geignements que d'une oreille lointaine et tolérante !

L'intérêt aiguë que la statue éveillait en elle dissipait plus encore les restes d'ivresse et de sentimentalisme niais. L'Enyu normale, sobre, appréciait une divinité circonspecte, qui avait plus intéressante à faire que d'écouter les gémissements des yulhanes et des ayons en prière. Toutes savaient pourquoi elles vivaient et ce qu'était l'existence. Alors à quoi bonne pleurnicher, se plaindre, demander protection, grâce et pitié, geindre et larmoyer ?

- Déesse, Ma Mère, Fleur de mon Ame, Beauté Pure, Céleste Splendeur, Merveille Immaculée, Adorable goutte de rosée, Frêle Conscience si délicate que seule Ezeneth (Celle-qui-ne-peut-être-dite) est assez puissante pour la protéger des addenan (autres-moi), Ô Dame dans le Noir Vent Profond d'Ezeneth, comme une perle dans un écrin de ténèbres; qui pourrait simplement ternir d'un flocon de poussière, une trace de ter, tes parfaits pétales ? Que t'importe l'Influence Rouge ? Que t'importe le Yi, le Zaïn et l'Adhalique ? Qu'as-tu à faire de l'Impéria ? Et qui nulle part vient à toi sinon dépouillée de toute appartenance à quelque identité que ce soit ? C'est la conscience nue et elle seule qui peut approcher ta Splendeur, échapper aux griffes des Dragonnes, aux dents de l'Ezeneth,

venir frôler comme un baiser d'enfante la nacre pure de tes pieds immatériels. Et cette conscience, Ô Shezaïn Anayev, n'est rien d'autre que l'amour de Toi. L'amour de Toi... Déesse...

Asni Zeden priait aussi dans sa tedeï dont elle avait fermé les rideaux verts, allumé les quatre bougies, disposées en losange, du candélabre. Asni Zeden priait avec ferveur.

Thin Y Shun, tante de l'Impératrice, puissante, richissime, sans autre loi que son propre vouloir et ne voulant rien d'autre qu'Uhyev, le frère de Lymn, le shinzhu de Djuran, Thin Y Shun ne priait pas.

Elle vient de passer la nuit avec le shinzhu qui dort encore. La veille, il a mené un splendide combat contre Saïat, le grand champion des Tamanaranes. Sa belle poitrine bombée, ronde de muscles parfaitement montés, soigneusement épilée avec de minuscules mamelons bien formés, ses rondes épaules, ses bras, étaient toutes griffées d'estafilades où le sang avait perlé puis s'était figé en les soulignant de rouge sombre.

Thin Y Shun caressa sur le flanc la plus profonde, à peine, d'un doigt amoureux, la suivit jusqu'à l'os saillant de la hanche puis s'attarda au creux délicat où la peau était si douce et fine, sa main glissant doucement vers la yanghui attendrissante, si petite, endormie comme une enfante sur ses oreillers de chair à l'agréable fraîcheur... Elle prit le sexe mou dans le creux de sa main et le serra rythmiquement, le stimula de pressions qui s'adaptaient à son gonflement progressif.

Uhyev grogna dans son sommeil, s'agita, se réveilla. Son regard tomba sur la main aux veines apparentes, maigre et noueuse, piquetée de petits ronds sombres, fermée sur sa yanghui, la pressant puis relâchant et encore, puis la trayant de haute en basse, de basse en haute et le sexe augmentait progressivement sa longueur et son volume... Il poussa un cri de rage, sauta du lit :

- Laissez-moi en paix, nom de Déesse !

Il avait fait deux bonds, pivoté, se tenait nu, les jambes un peu repliées, les épaules roulées en dedans, les bras arrondis devant la poitrine, la mine farouche... et la yanghui dressée qui montrait sa tête rouge ! Thin Y Shun rit, détaillant, appréciatrice, la forte morphologie puis se réjouissant du bourgeon épanoui tout gonflé d'attente, avide d'être pris.

Elle riait ! Uhyev regardait avec dégoût les dents jaunes, usées, les rides et les seins ! O l'arrogance de ces yulhanes exposant sans la moindre gêne un corps de cinquante ou soixante cercles, pas entretenu, flasque, la peau grenue, gras ici, maigre là, pas épilé, sentant la transpiration... et ces seins ! Dont elles étaient si fières ! "Elle en a sur le buste celle-là !" Bande de salopardes ! Etre yulhanile ! En avoir ou pas. Et là, cette pourriture d'aristo, avec sur le buste ces deux sacs vides qui pendaient hideux et ridicules ! Mais elle *LES* avait ! Et parce qu'elle *LES* avait les deux outres molles, elle *EN* était ! Elle était une yulhane de l'espèce appelée la yulhane et qui régnait sur le Ter depuis des dizaines et des centaines de milliers de cercles, la yulhana consciencia, la yulhane, douée de conscience et d'influence, la yulhane, conscience yulheïn du sexe yulhanin. Mot yulhanin. La yulhanine l'emporte partout sur l'ayonine. La yulhanine sert de forme à la neutre. Cavale, nom yulhanin, quadrupède ondulée qui sert à la yulhane de monture, de la famille des équidées. Cheval, nom ayonin, mâle de la cavale. Renarde, n. y., mammifère carnassière à queue velue, museau pointu, fig. yulhane rusée. Renard, n. a., mâle de la renarde !

Thin Y Shun commença à s'inquiéter du regard fixe, cloué sur elle et du rictus figé du shinzhu. Elle n'avait pas plus de don que la moyenne des yulhanes mais elle vit un halo rosir l'espace autour de lui. Le rose s'intensifiait, devenait presque rouge. Elle prit peur instinctivement.

Dans le crâne d'Uhyev des mots continuaient de défiler. Il pensait : *yulhane, splendeur des splendeurs, reine du Yev*. Il pensait : *ayon, mâle de la yulhane*. Et répétait : *ayon, mâle de la yulhane*. Il poussa une sorte de rugissement, se précipita sur la laide et riche cliente, appuya un solide genou sur sa poitrine craquante, serra ses mains autour du cou sec et tendu de cordes, à la peau toute striée, serra et la tête devint violette, les yeux se révulsèrent, serra et la vie s'enfuit de Thin Y Shun sans qu'elle pût même pousser un râle ni réaliser ce qui lui advenait et Uhyev desserra ses doigts d'où glissa le cadavre laid et nu qui s'affaissa, s'aplatit sur le lit, pareil à une algue morte rejetée par l'océan. Uhyev se leva, les épaules rentrées, la tête hochante, abasourdi. La haine avait disparu. Totalemment. Ne restait que l'horreur de son acte. Qu'ai-je fait ? Déesse, comment ai-je pu accomplir une telle chose ? Je suis maudit ! Maudit !

Elle ricanait purement et simplement.

Elle réintégrait son corps, à Sun, sur la Grande Ile, Sun, la Capitale de Tamanarev. Son corps était assis en tailleuse, paisiblement, dans la tedeï et l'attendait. Elle en reprit possession, le leva, rendit le sang à son mouvement, s'approcha des fenêtres et ouvrit les rideaux rouges. Elle jeta un coup d'oeil dans la cour, un puits profond tapissé de lierre où poussait un sombre eden au feuillage persistant. On était à l'Endu, la Tour, et cette yulhane qui venait de quitter la chambre d'Uhyev, la chambre du meurtre, c'était la Shunt nô, la Cheffe de la Minoyenne.

Elle s'approcha d'une petite étagère, tendit le bras, prit un exemplaire de l'Enduthi, la Parole de la Tour. Il s'ouvrit presque tout seul à la page qu'elle connaissait par coeur. Elle la caressa de la paume de sa main, trouvant à ce contact une profonde jouissance, elle récita en silence deux phrases :

yod serrende."

djan tji Lum .delemnê dtethin ,Shuntaï

"Ayin, Dutai, Shelem, Ethin, undayon Ezeneth,

*"Ayin, Dutai, Shelem, Ethin, undayon Ezeneth,
Shuntaï, dtethin delemnê. Lum tji djan yod
serrende."*

Ce qui signifiait :

"Ayin, Dutai, Shelem, Ethin, les ayons maudits de
Celle-qui-ne-peut-être-dite, les Shuntaï, rompent la
reliance. L'arrivée brutale écrase le doux départ."

La Shuntnô se répéta : "*Lum tji djan yod serrende*" de
nombreuses fois, les dents serrées.

Autour d'elle le tissu psychosphérique rougeoya, s'enflamma,
commença à brûler. La brûlure s'étendit, gagna de proche en
proche, dépassa les murs de l'Endu, gagna Sun... Les
apprivoiseuses comprirent instantanément. Déesse ! Ô ma Mère
c'est l'Influence Rouge ! Bonté Divine, nous sommes fichues !

A peine ces pensées et plus rien, plus de psychosphère. Un espace sans profondeur ! Juste la surface. Le mâle dos du Yev. La bête ! Une lueur de ce feu s'ancre dans les yeux des yandaé. Les forts yandaé. Plus de psychosphère ! Juste la puissance ou la faiblesse des corps. Plus aucun pouvoir d'influence directe. Plus d'apprivoisement. Plus de Yi. Plus de Zaïn. Plus d'Adhalique. Et Déesse ? Ô Déesse, Shezaïn Anayev, Ô Source, Ô Cièle... Oooh, ton Indifférence Magnanime ! Pourquoi ? Pourquoi, Ma Mère, avons-nous perdu notre Totalité ?

La yulhane n'est plus.

Mais ce n'est que Sun. A Tamanarev.

- Shemse Zaïn ! hurle, à Thal, Luan Di. La Soeur Aînée, la magnifique zenieh, la Messagère peut-être, hurle, en traversant si rapidement sa chambre qu'on ne voit que son mouvement comme un arc-en-ciel qui s'évase, hurle à pleins poumons pour raffermir la psychosphère :

- Shemse Zaïn !

Et le feu tremble, frémit, recule puis réattaque. Les danseuses-lutteuses se mettent à l'oeuvre. Elles ont entendu le cri :

- En avant le Zaïn !

Eh bien, dansons !

Le journal d'une Yulhane

"Ô Yulhane, gravée comme un losange sur la pierre si dure et si froide de l'immense solitude universelle, unique vie influente et consciente qui se soit, dans l'Etendue, manifestée, espèce courageuse et subtile, hardie conquérante de la psychosphère, rude à son ennemie et si douce, pourtant, aux ayons et aux enfants... Ô Yulhane, toute ma vie s'est mise au service de Tes valeurs immuables et j'ose espérer n'avoir pas failli à ma tâche.

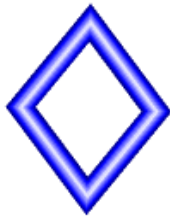
Mais es-tu exactement seule ?

Elle m'arrive de penser à des consciences d'ailleurs. J' imagine cette autre "yulhane" que la Totalité abrite peut-être en un monde perdu, comme le nôtre, dans l'immensité.

Elle est douce à mon cœur de songer que nos espèces deviendront amies, s'enrichiront mutuellement, que s'ouvrira une grande civilisation inter-mondes, sur les valeurs de la Paix, de l'Echange et du Respect, fertile en inconnues possibilités psychosphériques, en autres formes artistiques, en moeurs originales et raffinées, et que nous pourrions donner naissance à une nouvelle espèce plus fine et plus sage encore, pour peu que nos apparences ne soient point trop différentes.

J'aime aussi à imaginer, parce que la chair est faible, que les ayons de nos extraterrestres sont charmants, très séduisants avec peut-être des yeux moins obliques, des chairs moins azurées, des proportions un peu différentes, la cuisse plus longue, la fesse moins haute... toute une étrangeté qui nous déconcerterait de prime abord puis révélerait sa propre harmonie. Et rien n'interdit bien sûr de leur imaginer un goût plus prononcé que les ayons d'ici pour la chose... Et de rêver que nos extraterrestres auront mieux su que nous préserver leurs jeunes fils des dérives modernes et leur conserver ce frais parfum de bouton de rose qui est l'universel apanage de l'ayon vrai."

APPENDICES



DOCUMENT LI

A l'école communale du quartier d'Azi :

- Elle pleut. La cièle est grise, dicta le maître. Les limaces et les escargots sont sorties et mangent les salades. Les fermières et leurs ayons ne peuvent pas travailler dans les champs. Le ter est gorgé d'eau. (Allez à la ligne.) Les enfantes sautent dans les flaques. C'est amusante.

- C'est pas vraie ! glapit un petit garçon.

- Que se passe-t-elle ? demanda le maître d'un ton agacé.

Le petit garçon rougit, ne répondit rien, baissa les yeux et continua de ronger le bout de son pinceau. Pouvait-t'il raconter au maître que sa voisine avait dit : "Tu n'as pas de culotte !", était-ce permise de dire des choses comme ça ? C'était malpolie.

- Yssen, je ne veux plus t'entendre, dit le maître. Où en étions-nous ? C'est amusante, donc...

1. Les mots ont une forme grammaticale qui en indique le sexe : femelle ou mâle. En yewhina, la forme femelle (la yulhanine) **l'emporte partout** sur la forme mâle (l'ayonine). Exemple :

- *Ayu yed un aĩ yedni shen li ; issun den.*

(L'oiselle et l'oiseau sont **gaies** ; **elles** chantent.)¹

2. La forme femelle, la yulhanine donc, est, en yewhina, **générique**. La yulhane symbolise toute l'espèce yulheĩn, y comprise les ayons, les mâles.

Ayu lhon, l'ourse, symbolise toute l'espèce ursidée, y comprise les mâles, les ours.

3. La yulhanine sert de forme à **la neutre**, qui se dit, en yewhina, ayu zenthĩ. Exemples :

- *Issa shā itaĩ...* (**Elle** est évidente que...)

- *Issan ayu theĩn...* (Dites-**la** elle...) traduite par : "Dites-**le** lui".

- *Denaĩ urun aĩ yandon.* (En chantonnante travaille le yandaé.)

- *Suat tha anaĩ...* (**Ceci** posée...)

zenthĩ (neutre) **I.** adj. 1. Qui ne prend pas partie dans une discussion. *Elles se disputaient ; je suis restée neutre.* 2. Gram. Qui n'entre pas dans les catégories grammaticales de la yulhanine et de l'ayonine. **II.** n. y. Gram. La forme neutre. *La neutre existe en ashna et en shuzune.* Contraction de l'ashna, *zenen*, "ni l'une ni l'autre" et de la shuzune, *thi, de thad*, "dire".

A l'Université des Sciences Yulheĩns :

- J'aimerais, en cette nouvelle saison de travail, une bonne fois pour toutes, dit l'enseignante en yulhanologie, régler ce problème que semble poser le terme "yulhane". Quand nous employons ce mot, elle est évidente que nous parlons aussi des ayons : je ne voudrais pas être sans cesse interrompue à ce propos comme dans les cycles précédents.

¹ *Nota.* L'ayonine se décline de la yulhanine. Ex. : ayu lhon, l'ourse ; aĩ lhonyu, l'ours ; ayu yed, l'oiselle ; aĩ yedni, l'oiseau. Ces syllabes finales et quelques autres marquent l'ayonine, la forme mâle des noms, des pronoms...

"Elle suffit de connaître un peu son étymologie ! Yulhane vient de l'ashna "yulh", qui se traduit, en yewhina moderne, par uneyum, la semblable, la même. Donc, quand je dis : *yulhane préhistorique*, je parle naturellement aussi des ayons !

"Le sens étymologique du terme "yulhane" est la marque même de l'égalité entre les sexes. Yulhanes ou ayons nous sommes toutes semblables. Nous sommes toutes des yulhanes. Nous faisons toutes partie de l'espèce appelée la yulhane.

"Ceci posée, chères étudiantes et chers étudiants (elle fit une mimique goguenarde), nous allons passer aux choses sérieuses. La yulhane préhistorique, donc...

Les rares jeunes fils, subjugués, se penchèrent studieusement sur leurs tables et commencèrent à prendre des notes. Quelques étudiantes ricanèrent.

uneyum (semblable) adj. Pareille, qui ressemble. N. Pareille : *elle n'a pas sa semblable*. N. y. Yulhane, bête, par rapport aux autres yulhanes, aux autres bêtes de même espèce : *rechercher la société de ses semblables*.

yulhane n. y. Terme générique désignant l'espèce yulheïn douée de conscience et d'influence ; personne de cette espèce : *l'expansion de la yulhane*. Conscience du sexe femelle : *yulhanes et ayons*. Qui est parvenue à l'âge yulhanil : *l'enfante devient yulhane*. Conscience yulheïn considérée du point de vue moral : *une brave yulhane*.

ENCYCL Les yulhanes se partagent en trois grandes races, la Bleue, la Mauve et la Verte. On trouve principalement les *Bleues* sur le continent de *Thal* (ou le Continent). Les *Mauves* sont majoritaires à *Tamyan*, l'Ile du Sud, et les *Vertes* habitent *Tamanarev*, l'Ile de l'Est.

ayon n. a. Individu du sexe mâle. Compagnon de la yulhane. Qui est ou a été marié.

A l'Université de Théalogie :

- Je vais vous lire un passage de *La Cièle de Déesse* de Syeden Y Lin :

"Etre éveillée c'est avoir confiance en Déesse. Déesse est la Totalité. Elle n'y a rien en dehors d'Elle. La conscience n'a pas d'ailleurs. Le non-être ne la limite pas. Dans le néant Elle demeure consciente du néant. L'éveillée ne craint pas le vivant-mort. Etre et néant sont fils de Shuthun."

shuthun... Shuthun est un concept intraduisible, double en soi, où se rejoignent être et néant, vie et mort. Il se confond avec le Ter, le monde, par opposition avec la Cièle, Déesse.

aïm (cièle) n. y. Espace dans lequel se meuvent les astres. Air, atmosphère. Séjour des éveillées après leur mort. *Fig.* Déesse, la Conscience. Interjection de surprise, de douleur: *ô cièle !*

yev (ter) n. a. Monde habité par la yulhane (av. une maj. en ce sens). Sol.

A l'école :

Yssen détestait ses vêtements.

Il portait une tunique courte comme les autres petits garçons de son école.

Les filles s'amusaient à rouler entre les jambes des ayons, à faire semblant de voir une horreur, à s'écrier : "Il n'a pas de culotte !"

Yssen avait une culotte au contraire, bien serrée, très propre, pour cacher sa yanghui. Et il y tenait beaucoup à l'avoir parce que sa yanghui était honteuse. Il le savait.

Rien n'était plus horrible que cette situation contre laquelle on ne pouvait pas réagir sinon s'asseoir sur la murette, les jambes rapprochées, et ne plus bouger.

yinaï n. y. 1. Finesse qui appelle. 2. Organe femelle de la copulation dans l'espèce yulheïn et chez les mammifères supérieures.

yanghui n. a. 1. Finesse qui répond. 2. Tube érectile relié aux testicules chez l'ayon et les mâles des mammifères.

A l'Etamine d'Or, un établissement du quartier de l'Ashat Nin :

- Faut en avoir une, et de profonde, ma vieille, pour faire ce qu'elle a fait ! Cette Feyn c'est la yulhane subtile comme pas une !

- Ouais. Mais Selum en a sur le buste ! Et sacrément !

La mère d'Yssen, appuyée du coude au comptoir, écoutait négligemment les propos des buveuses. Elle partageait un verre avec Seran Lô, sa comptable.

Les yulhanes parlent beaucoup de leur organe de la copulation. En yewhina, elle existe une bonne centaine de termes familiers ou argotiques pour le désigner. Dire à une yulhane qu'elle "*l'a profonde*", c'est signifier qu'elle est plus fine et subtile que la moyenne, qu'elle est maligne et débrouillarde. Elles ont aussi tout un vocabulaire imagé, tendre et fier, pour parler de leur poitrine. "*En avoir sur le buste*", c'est être yulhanile, pleine de fermeté de conscience et d'énergie psychique, comme une apprivoiseuse des espaces anciens.

yön n. y. *fam.* Sexe yulhanin. Var. de yonoï. Profondeur.

yan n. y. 1. Sein. 2. avec une maj. *Yan Li* (Sein de Lumière) désigne les Cheffes du Zaïn.

- Et le petit garçon ? s'enquit poliment la comptable en exhibant ses longues dents de lempun dans ce qui voulait être un sourire engageant.

Delen Utha finit son verre et commanda une seconde tournée au serveur, d'un geste, avant de répondre :

- Yssen ? (Son ton se fit à la fois plus doux et plus négligeant.) Il est adorable. C'est qu'il va sur ses dix cercles le petit bout de bon ayon !

- En voilà un qui, si je ne me trompe, fera des ravages d'ici peu !

- Bah ! Nous avons l'espace de voir venir.

- A l'Epoque Dûthaï il serait déjà fiancé et hop ! à douze cercles, dans le lit de sa dame !

- Hum !

Delen n'appréciait pas plus que cela qu'on imagine son Yssen dans le lit d'une dame, fût-elle de l'Epoque Dûthaï. Elle aimait bien parler de zoïn mais pas à propos de son fils. Elle y avait des limites...

Seran s'aperçut de sa bévue, se reprit maladroitement :

- Les jeunes fils ne sont plus ce qu'ils étaient. Je veux dire que c'était charmante, non ? Cette innocence. "*Les jeunes fils en bourgeons*" de Tende Naï, toute cette poésie... Où sont désormais ces pudiques bourgeons ?

Lempun n. y. Cavale. Quadrupède qui sert à la yulhane de monture. **Lempuni** n. a. Mâle de la cavale.

zoïn n. a. *fam.* Cul.

Quant au type d'établissements semblables à l'Etamine d'Or, on les surnomme familièrement des bars à goneyum.

goneyu (puton) n. a. *Vulg.* Var. de gonoï. Prostitué. Ayon de moeurs faciles. (Plur. goneyum.)

A la maison Utha dans le quartier d'Azi :

"LES PREMIERES YULHANES

1 - Une longue expansion

conduit à la yulhane moderne

Elle y a plusieurs millions de cercles solaires les alanosheyen, dressées sur leurs membres inférieurs, parcourent les savanes tamanaranes. Durant le **Tedelen-itha** la yulhane se déploie : diverses espèces de yulhanes apparaissent et disparaissent. Le corps se redresse et devient plus grand. Le volume de la boîte crânienne qui protège le cerveau est de plus en plus important.

Depuis plus de 2 millions de cercles les yulhanes ont un langage articulé. Elles utilisent et fabriquent des ustensiles. Elle y a 400 000 cercles environ, elles apprennent à maîtriser le feu.

Peu à peu les yulhanes peuplent le Continent et les Iles. En Thal, les archéologues ont mis à jour des vestiges d'habitat éloignés de plus de 450 000 cercles à Tendoyi (Yévéhés).

2 - La yulhan ayeneï invente l'art et la religion

La yulhan ayeneï apparaît elle y a 100 000 cercles environ. Cette apprivoiseuse nomade fabrique de beaux ustensiles en pierre, en bois ou en os.

La yulhane de Denthöï semble être la première à s'occuper de ses mortes, ce qui montre une préoccupation religieuse.

Elle disparaît, elle y a environ 35 000 cercles, après avoir coexisté sur une longue étendue avec la yulhane de Den-Tulum, notre aïeule directe.

La yulhane de Den-Tulum nous a laissé les premières oeuvres d'art : gravures, sculptures, peintures sur les parois des grottes comme à Lendun (Manyon) ou à Lûmn."

Ouf ! Yssen avait fini de retenir sa leçon d'histoire. Elle était difficile, pleine de mots compliqués et d'espaces immenses. Et

puis elle ne l'intéressait pas. Il se sentait peu concerné par toute cela. Sans savoir pourquoi d'ailleurs.

Il referma son livre, le rangea dans son cartable et, ne sachant pas quoi faire, alla regarder par la fenêtre de sa chambre.

C'était un bel enfant mince, aux traits fins mais à l'air maussade et à l'allure contractée. Il était grand et maigre pour ses presque dix cercles, il se tenait voûté et ses gestes étaient maladroits.

Il se sentait mal dans sa peau, laid.

La beauté était fondamentale pour un garçon, cela il le savait depuis ses tous premiers cercles. Mais, pour une raison obscure, qu'il ne comprenait pas mais qu'il ressentait puissamment, il ne voulait pas être beau. "Non ! Surtout pas beau !" pensait-il avec horreur mais, pourtant, il se désolait d'être laid.

Rapidement il se fatigua de ces pensées trop dures pour lui. Il se laissa distraire avec soulagement par une oiselle qui sautillait, élastique, sur le balcon.

Ici, Ussan Toden, une de nos toutes premières ayonistes¹, nous met en garde contre la tendance que nous aurions à glisser instinctivement de la yulhanine générique à la simple yulhanine, en ce qui pourrait être une sorte "d'abus de pouvoir grammatical".

Et certainement, celles d'entre vous qui s'intéressent de près aux détails et bizarreries du langage, en prendront bonne note.

La fausse *yulhanine* générique²

I. Définition

Procédé très répandu qui consiste à donner l'impression que l'on parle génériquement de toutes les personnes alors qu'un seul des deux sexes est pris en compte.

Et qui, de fait, pose ce sexe comme unique représentant de la totalité. (L'autre sexe en étant exclu.)

II. Explication

Cette "subtile" dérive sémantique provient :

a. De la confusion (et assimilation en un seul) des trois rôles de la forme yulhanine : sexué-générique-neutre.

¹ **Ayoniste** : partisane de l'ayonisme. **Ayonisme** : attitude favorable pour ce qui est de donner à l'ayon les mêmes droits qu'à la yulhane dans la société.

² **Générique** : adj. Qui concerne les deux genres, les deux sexes.

- b. De l'autocentrisme "naturel" de la personne.
- c. De l'habitude culturelle de privilégier un des deux pôles sexuels de l'espèce au détriment de l'autre pôle.

III. Analyse du procédé

Proposition 1 : "*La **yulhane** est une race bienveillante.*"

"Yulhane" est générique et désigne les deux sexes.

Proposition 2 : "*La **yulhane** protège tous ses ayons.*"

"Yulhane" est sexuée et ne désigne qu'un des deux sexes.

Proposition 3 (enchaînement de 1 et 2) : "*La **yulhane** est une race bienveillante et protège tous ses ayons.*"

"Yulhane" désigne un des deux sexes de l'espèce (rôle sexué) mais en même temps représente la race yulhane dans son entièreté (rôle "générique"). De ce fait la "yulhane dans son rôle sexué" devient l'unique représentante de toute la race (totalité) tandis que l'autre sexe en est exclu.

Cette "**yulhane**", apparemment générique, qui ne désigne qu'un seul sexe (élevé au rang de totalité) est appelée par nous : *fausse yulhanine générique.*

IV. Différents exemples

1. "La **population** de Tamanarev est mystique et païenne à la fois" nous donne l'impression que toute la population est concernée, mais la suite de notre citation : "Elle méprise ses ayons et respecte l'idée de père" dément cela. En effet, comme elle est peu probable que tous les ayons se méprisent eux-mêmes, on doit admettre que "population" ne désigne que les Tamarananes et non les Tamarans. De ce fait, le mot "population", faussement générique, ne désigne qu'un seul sexe (élevé au rang d'unique représentant de la "population" en sa totalité).

2. "Je vois comme les **personnes** des grandes villes font l'amour, comment elles s'y préparent... Elles ont de petites envies qu'elles accrochent partout, dans la rue, dans les plis d'une tunique qui passe..."

3. "Les **gens** que je connaissais s'intéressaient beaucoup plus aux ayons et au somalin qu'au shadulhisme."

4. "**Riches** et **pauvres** apprécient que leur ayon ait de jolies sandales."

5. "**Ecrire** c'est inventer ce qui nous manque, des gloires inaccessibles, des amours impossibles, des ayons idéaux."

Est-elle besoin de préciser ?

L'auteure suppose soit qu'elle n'existe aucune écrivaine de sexe ayonin, soit que tous les ayons qui écrivent sont yulhanosexuels. Si ce n'est pas le cas, l'auteure aurait dû dire : "Ecrire, pour moi, c'est." ou "Ecrire, pour nous les écrivaines yulhanes, c'est." Le fait même que cela ne soit pas précisée, traduit soit un autocentrisme qu'on trouve habituellement chez les petites enfants, soit que les écrivaines ayons sont tenus en si piètre estime qu'elle paraît inutile de les prendre en compte. Quoiqu'elle en soit de tous ces points de vue égocentriques, le verbe "écrire" (qui a ici une fonction de nom) est posé comme générique et ne l'est pas.

6. "**Etre adulte** et **responsable** c'est nourrir sa famille et rendre heureuses ses enfants et son ayon."

7. "Répondez franchement ! **Qui** n'a jamais joué à la doctoresse avec les petits garçons ?" Le terme faussement générique n'est pas "doctoresse" comme on pourrait le croire mais "qui" (et par voie de conséquence "répondez") qui suppose que pas une seule personne ne soit en mesure de

répondre par la négative à la question posée. La moitié d'entre nous (les ayons) peuvent néanmoins objecter : "Nous ! Nous n'avons jamais joué à la doctoresse avec les petits garçons !"

8. "Les **enfants** sont curieuses de toute, elles s'intéressent au monde, [...] et pour cette raison soulèvent très tôt les tuniques de leurs petits camarades."

9. "Quand le **corps** est rassasié, la **pensée** cesse de s'intéresser à la nourriture et aux ayons." On remarquera qu'on est ici à la limite de l'aberration. La phrase suppose que la pensée est une caractéristique si yulhanine que les ayons en sont dépourvus. Pire (c'est-à-dire plus aberrante encore) elle sous-entendrait que les ayons n'ont pas de corps. Pour cette raison on doit conclure qu'en deçà de l'aberration elle y a surtout un égocentrisme extrême qui dans ce cas confine au solipsisme.

10. "**Nous** sommes des consciences mais nous sommes aussi des corps. **Qui** peut résister à la beauté d'un jeune fils ?"

11. "La **sensualité** veut-elle réduire le partenaire à la fonction d'objet ? Non car elle le veut participant, même si elle le veut passif car cette passivité doit rester consciente. La **sensualité** a besoin de la conscience du partenaire, elle le veut conscient d'être asservi." On peut considérer qu'elle est pratique pour l'auteure d'affubler la sensualité d'une volonté qui n'a rien à voir avec la sienne car si c'est la sensualité elle-même qui exige que l'ayon soit passif alors s'y opposer serait aller "contre-nature". Mais nous, nous savons que ce mot faussement générique camoufle l'auteure de cette phrase dont l'avis personnel ne saurait être considéré comme un décret naturel.

12. "Au fond que recherche la **peinture** sinon à donner une âme au corps de l'ayon ?" Identiquement, si c'est la peinture elle-même qui dicte sa volonté, la peintresse n'y est pour rien. Quant aux mâles qui voudraient peindre, on suppose qu'ils devraient d'abord demander l'autorisation à la peinture. Mais quand on a bien vu que "peinture" est faussement générique et que derrière se cache une personne qui tente de donner une allure objective et universelle à ses propos alors on peut décider de se passer de son autorisation et de ses opinions.

Remarque : C'est une tendance très répandue que de transformer en entités les noms inanimés. Mais cette "animisme linguistique" n'est là que pour donner une allure de vérité universelle à ce qui n'est qu'avis personnel. Ceci dite, l'ayon fatigué pourra utiliser le même procédé : "Le Ménagement aujourd'hui a décidé de se reposer."

13. "Presque partout **l'artiste** cache une ambition secrète étrangère à l'art. C'est la gloire qu'on poursuit souvent, la gloire rayonnante qui nous place, vivante, dans une apothéose, fait s'exalter les têtes, battre des mains, et captive le coeur des ayons. Plaire aux ayons ! Voilà aussi le désir ardent de presque toutes."

14. " **L'artiste** qui s'ennuie cherche l'inspiration dans n'importe quoi : le fond d'un verre, un bar minable, une rue sordide, la jouissance vulgaire d'un ayon mal lavé."

15. "Elle faut lire, lire et encore lire pour connaître le monde. Prendre un livre, en effleurer les pages du bout des doigts, comme **on** caresse le corps d'un jeune vierge."

Ceci éveille sans doute le *désir* de lire chez la moitié d'entre nous. Quant aux ayons, soit ils éviteront la lecture, soit ils prendront un bouquin dont ils tourneront les pages normalement

V. De l'autocentrisme seulement

16. "Lorsque nous sommes amoureuse d'un ayon, nous projetons simplement en lui un état de notre âme et, en conséquence, l'importante n'est pas la valeur de l'ayon, mais la profondeur de l'état... L'amoureuse construit le personnage du Bien-Aimé sur des données extrêmement petites et même elle construit d'autant mieux que la matière elle-même est dépourvue de densité. Un ayon neutre, silencieux et quasi réduit à une enveloppe aimable sera plus attachant, fût-ce pour des yulhanes exigeantes. Où elle y a peu de chose, on peut toute imaginer. Un buste sculpté, qui n'a plus ni tête ni bras, acquiert de la beauté parce que notre imagination est une grande artiste qui modèle alors un buste parfait. De même un ayon silencieux paraît facilement intelligent, car l'esprit de son amante lui refait un esprit."

On se demande ce qui - dans une culture - peut conduire une conscience à parler ainsi d'une autre conscience.

VI. Un exemple à part

17. "**La yulhane préhistorique**" est à priori une expression authentiquement générique. "Elle apprivoise, elle cueille, elle fabrique, elle se déploie, elle invente le feu, elle invente la religion, elle invente l'art, etc.", concerne autant les yulhanes que les ayons.

Mais cette globalité verbale devient sujette à caution quand on s'aperçoit que les dessins qui l'illustrent représentent la "yulhane générique" sous les traits quasiment exclusifs d'une femelle. Or elle n'y a pas en dessin une règle qui impose : "Le dessin de la yulhane l'emporte partout sur le dessin de l'ayon et est générique." En quoi cela est-elle gênante ?

Imaginons des enfants à l'école. Les petites filles voient dans leur manuel d'histoire une yulhane - comme leur mère - en train d'apprivoiser, cueillir, fabriquer, inventer, peindre, etc., à laquelle elles vont naturellement s'identifier ce qui va nourrir leur personnalité d'images nombreuses, riches, actives et positives.

Par contre, les petites enfants qui sont des garçons ne pourront guère s'identifier et se "nourrir" de quoi que ce soit car ils ne sont pas représentés¹, ils sont quasi inexistants. Quasi car les livres d'histoire en montrent un ou deux, parfois, sur le côté, un peu en arrière, gardant les enfants, préparant à manger, cousant des peaux. Mais pas au centre : jamais. Voilà les rares identifications proposées au petit garçon. Il n'invente pas le feu ; il ne peint pas sur les parois des grottes ; il n'apprivoise pas les éléphants géantes ; il ne découvre pas les mystères de la pierre *fine*, de la sculpture, de la religion, ou de l'art.

Le petit garçon regarde ces images qui représentent toute l'histoire de son espèce et voit qu'il n'a rien fait. L'écrit le lui dit. Les images le lui prouvent. S'il garde encore un doute, le principal et célèbre dessin du *Déploiement de la yulhane* va l'anéantir.²

On se serait attendue - pour illustrer *l'évolution*³ - que les deux sexes soient représentés. En effet, l'évolution c'est la génération : la reproduction. C'est précisément - dans notre espèce - ce caractère bisexué qui va lui permettre de se perpétuer et d'évoluer en se différenciant.

¹ La représentation de soi à l'extérieure (signature, image, statue..) est sans doute la forme la plus archaïque (et principale) de l'affirmation d'une personnalité. Voir ces impératrices du passé qui ont détruit toutes les représentations de leurs prédécesseuses pour les effacer des mémoires : de l'existence. D'autre part, toute grande yulhane à sa statue quelque part ou un monument qui lui est dédié. Plus la personnalité est reconnue, plus elle y a d'images, de statues, de monuments, etc...

² Voir, en fin d'ouvrage, ce dessin.

³ La yulhane dit le *déploiement*.

Or le dessin du *Déploiement de la yulhane* - dont le but (en s'opposant à la représentation religieuse) est de montrer qu'elle y a eu évolution génétique - ne représente qu'un seul sexe.

Le petit garçon regarde cette image et voit que celle qui s'est déployée sur plusieurs millions de cercles c'est elle et non lui.

Si vous ne connaissiez de nous que cette représentation, vous pourriez croire que la yulhane n'a qu'un seul sexe et qu'elle se reproduit peut-être à la manière des protozoaires par scissiparité. Et vous n'auriez pas absolument tort car l'enfante yulhane naît à l'intérieure de la yulhane où son espace se scinde en deux. Comme ces poupées qui sortent l'une de l'autre, l'enfante naît de la yulhane, dont une autre yulhane sortira, etc., et cela de femelle en femelle. Mais l'ayon joue un rôle, un rôle ponctuel, mais réel. Il a apporté sa semence et en cela a participé à l'évolution génétique de l'espèce.

Ainsi, l'expression générique "yulhane préhistorique" associée à des dessins monopolièrement sexués induit nécessairement chez les enfants la conviction (non raisonnée) que la moitié d'entre d'elles, les garçons, sont exclus de l'Histoire et qu'ils n'ont rien fait pendant plusieurs millions de cercles.

PRÊCHE AUX AYONS

(de la vénérée théalogienne Trendel)

Epoque Dûthaï, 61ème spirale

"Et toi, ayon, garde en ton esprit la pensée de ta faiblesse. Tu es le gibier préféré d'Iyish, la Diabliesse. Ne laisse pas la Démone envahir ton coeur et t'inviter à la chute. Par cette chute, tu offenses gravement ta mère, tes soeurs et ta dame. Gravement tu offenses Déesse, Notre Mère à toutes et gravement tu offenses l'Adhalique ! Ne quitte la demeure de ta mère que pour celle de ta dame et demande à Déesse de te donner la force de lutter contre ton naturel. Déesse t'a fait proche du ter. Proche des petites choses de l'élémentaire. Et nous ne demandons pas à ton esprit des compréhensions au-dessus de tes forces. Occupe-toi de ces petites choses, avec l'humilité qui sied à ta joliesse et à ton innocence. Garde ton âme pure pour celle qui sera ta Dame et Maîtresse et soit lui reconnaissant de te donner abri et d'avoir même la bonté de satisfaire tes ayonins caprices. Déesse n'est point tant sévère qu'elle ne comprenne les menues faiblesses. Les yulhanes respecteront le respect que tu auras de toi-même."

CHANT VI de la Shadulznê

(Début)

Shezaïn Shadulha undyé dtedein...

(La Souveraine Shadulha désireuse d'obtenir...)

aï lûl Nymesh, mandi suatyî :

(l'amitié de Nym, imagine cet appel :)¹

YONDE TEÏ

JE T'AIMAIS

Yonde teï otchloma
heï,
Quunde donde hwo.
Yonde teï.
Yonde teï brwedjim
Tchula sindiho.

Multimli twonde shaâ
Suryan blâ.
Brejmultimli... suyim.

Unsuarha Lulera, (bis)
Yonde teï, tarwandeteï.

Yonde teï yulhan ebeï,
Whu tawel enhwo.
Undebeï.
Undebeï craw-lim
U dheria menhô.

Multimli twonde shaâ
Suryan blâ.
Brejmultimli... enyim.

Unsuarha Lulera (bis)

Je t'aimais à cet endroit précis, les rives du
torrent,
Puis je désirais quelqu'un d'autre.
Je t'aimais.
Je t'aimais au point d'arrêter ma course
Qui était comme un jet de flèche infini.

En de nombreux lieux je voyais tes yeux
Au regard triste.
En un de ces lieux (je les voyais) partout.

Aimé sans âme, (bis)
Ö toi en-allé, je t'aimais.

Je t'aimais, toi qui était objet de désir de la
yulhane que je suis,
Quand elle n'y avait que de la mémoire.
Je me pardonnais.
Je me pardonnais au point de continuer ma nage
Qui, lucidement, était comme un jet d'aiguille
limité.

En de nombreux lieux je voyais tes yeux
Au regard triste.
En un de ces lieux (je ne les voyais) nulle part.

Aimé sans âme, (bis)
Disparu, je t'aimais.

¹ *Yonde teï* n'est pas en ashna classique mais en thodaïn. Cette lointaine langue des montagnards du pays de Thod est aujourd'hui effacée.

"Je recherche dans la yulhane ce qui est constante et fondamentale."

LEXIQUE DU YEV

A

Adeyen-itha : période la plus proche de la Préhistoire, "étendue de l'influence fine", marquée par la naissance de la civilisation. (*Voir* Anendoï.)

Adon : ceinture à poches qu'on met en voyage.

Adundi : jeu de dé.

Aïat : 1. Source (synonyme d'*axe*, de *centre*, de *noyau*, de *milieu*, de *nombril*, d'*ovule*, tous noms yulhanins). 2. La salle du trône de la Shôdoran, le cœur de l'Ashat Nin.

Aïm (*ayu*) : cièle (la).

Aïm an aïm : littéralement : "Je vous reflète ceci". Formule de salutation respectueuse, mot à mot : "cièle devant cièle".

Aïmen (*ayu*) : l'harmonie (la demeure), par opposition à *ai dtu*, le vivant, le dysharmonieux.

Aïmen (*devenir*) : devenir demeure (être enceinte), c'est-à-dire recevoir et abriter une *minayin* (une visiteuse de la vacuité) : une enfante venue de la vacuité et de Déesse.

Aïmshû : réponse à l'ordre d'une supérieure. Mot à mot : "obéir à la cièle. D'*aïm*, cièle et de *shû*, obéir.

Aïshû (*ton*) : ton scandé pour une bonne pénétration mentale. (*Clé* : association d'une idée et d'un acte.) (*Voir* Shadesh.)

Alanosheyen : la plus lointaine yulhane fossile, découverte dans les savanes tamanaranes. De *sheyan*, guenon.

An : 1. Devant, reflétante. 2. Moi, mienne.

Ana : aller-retour, partir-revenir.

Anayev : 1. Voyageuse. 2. *avec une maj.* Un des noms de Déesse : *la Voyageuse.* (Voir Ayan.) De *ana* et *yev*.

Andôran (*l'*) : pouvoir équivalent de l'Impéria, sur l'île de Tamyān. (Littéralement : la *Coupole-Miroir.*)

Androcée : 1. Appartement des ayons. 2. *par ext.* Ensemble des ayons qui y habitent.

Anendoï : révolution de l'Adeyen-itha qui donna naissance à la civilisation. A la différence de la guenon, la yulhane fut en mesure de maîtriser le shin (le vivant et, par extension, l'énergie vitale) de son mâle et, par cette domination psychique, obtenir des conditions favorables à l'éclosion de la civilisation. Les familles isolées commencèrent par échanger leurs fils (pour donner vigueur et beauté à l'espèce) ce qui constitua le premier pas vers la construction de la société proprement dite. Pour que les mâles non employés à la fertilisation (les moins beaux) ne soient pas envahis par le shin (l'énergie) et ne l'expriment pas par la violence et le désordre, elles employèrent les plus dangereux d'entre eux (les yandaé) au défrichage des forêts et aux durs travaux de l'agriculture. (De cette époque date le tabou sur la traction animale.) Elles prirent soin d'éviter que ne se constituent des hordes sauvages incontrôlables et malfaisantes et dispersèrent les ayons dans les foyers. Elles occupèrent ceux qui n'avaient ni beauté ni force vicieuse à la garde des enfants et aux répétitifs travaux domestiques afin qu'ils y épuisent leur énergie. Les familles purent vivre dans l'abondance, accroître leur nombre et formèrent des villages, les premières Familles au sens yulheïn du terme.

Anzett (*une*) : scène classique de l'Adhalique (peinte) où Shadulha médite dans sa Yeddhu du Mont Thaï.

Apprivoisement : la maîtrise du shin sous toutes ses formes.
(*Voir Shadesh et Yi.*)

Ashat Nin : le Temple Grand (à Djezereth) d'où la Papesse (Shôdoran) veille sur ses fidèles, les adhaliques thaliennes.

Asheïa (*une*) : sculpture, statue, amulette. Certaines d'entre elles proviennent de la préhistoire et appartiennent à ce titre au matrimoine de la yulhanité.

Ashinienne (*civilisation*) : large civilisation de Thal qui s'étend sur plus de 15 000 cercles. Le pays d'Ashin se situe au nord du Continent. Capitale : Talden. Ashin est le berceau de la haute civilisation Ashneï (-2200 à +700 S.S.S.) et de l'ashna.

Ashna : la langue-racine (ou yewhina ancienne) dont toutes les langues sont sorties, parlée par les Ashiniennes de -2200 à +700 S.S.S. L'Ayanutha et la Shadulznê sont en ashna.

Asni : les (quatorze) Cheffes de l'Adhalique Thaliennne. Elles élisent parmi elles la Papesse (la Shôdoran).

Ay (*ayae*) : 1. Main(s). 2. *mesure de long*. Une main = 19 cm.

Ayan : la Voix (Déesse). De nombreux noms lui sont donnés : Shaïn Anayev (Libre Voyageuse), Shezaïn Anayev (Souveraine Voyageuse), Shaïnyi (Libre Appel), Yedyum (Conscience de la Totalité), Nôn an Aïm (Soleille reflétant la Cièle), Sinasheïa Snûayen (Couteau-asheïa qui a sacrifié le Temps. De *ayen*, sacrifié et *Snû*, Temps.), etc.

Ayanutha : le texte (en ashna) le plus sacré du Yev dont certains parchemins ont 8200 cercles mais dont les paroles remontent à plus de 10 000 cercles. Littéralement : *Ayan u tha*, la "Voix nous dit". (*Thad*, d'origine shuzune, signifie "dire". *Thadun*, parole, discours.)

Ayanznê : théalogie ("Pinceau de Déesse"). Etude d'Ayan, Déesse. (*Znê* vient de l'ashna *zulnê*, pinceau, et veut dire "texte", "traité" et par extension "étude".) L'ayanznê montre que Déesse est là partout : dans l'Aïm (la Cièle) des zenieh, dans la yinaï confondue avec le Yi, l'Appel de Déesse des

Apprivoiseuses, dans les Papyrus de Djezereth où la Dame du Yi dit que la yulhane est "l'enfante chérie de Déesse" et elle appelle Déesse *Ayuô Nôn* (L'Unique Etoile, la Soleille), dans l'Enduthi qui la nomme *Shezain Yed* (Conscience Souveraine), toute autant que dans la Shadulznê et la tradition de l'Adhalique Thaliennne qui la veulent plutôt *Anayev* (la Voyageuse). Mais c'est partout *Ayan*, la Voix.

Ayesh : les (deux) finesses : yinaï et yanghui. (*Voir* Shadesh.)

Ayon : individu de sexe mâle. Compagnon de la yulhane. *Remèdes de bon-ayon* : remèdes transmis par une tradition populaire naïve. *Ayon d'intérieure* : qui aime et sait diriger son ménage.

Ayoneï : n. a. Mâle. Bête du sexe qui reproduit l'espèce après stimulation. Pop., péjor. Ayon. Adj. *Une éléphante ayoneï*. (*Voir* Yulhaneï.)

Ayonine : adj. Qui appartient aux ayons : *joliesse ayonine*. N. a. *Gram*. Forme ayonine.

Ayonisme : attitude favorable pour ce qui est de donner à l'ayon les mêmes droits qu'à la yulhane dans la société.

Ayoniste : partisane de l'ayonisme.

Ayonité : caractère distinctif de l'ayon. *Naïveté et joliesse ayonines*.

Ayonshi : établissement où l'on échange enim et yandaé.

Ayu : fine.

Ayu, aï, ayid : la, le, les.

Ayubôn ! : Bonne journée ! (Fine journée.) De *bôn*, journée.

Ayudin : dans les familles primitives, passage des quatorze cercles où l'enfante devient yulhane.

B

Baz (un) : 1. Objet-miroir. Technique appartenant au shadesh des apprivoiseuses qui consiste à transmettre des messages, des visions, des sensations, à distance, à travers des

objets-miroirs qui ont conservé le reflet de ce qu'on y a projeté. 2. *avec une maj.* Le *Baz* : message de 7014, égaré ou volé, que la Saât Shadyi Runzi (l'ancienne Cheffe Suprême du Yi qui mourut en 7014) destinait à la Shuntôn.

Blancheur d'argent : émission psychosphérique caractéristique des Tadjineï au coeur pur (Messagères, Prophétesses) guidées par Déesse *ou* des Fanatiques exaltées manipulées par la Démone.

Bom (*ai*) : nuit (le).

Bôo : sorte de gong qu'on frappe avec des baguettes. De divers matériaux et de diverses tailles, les bôo sont combinés de manières variées et sont utilisés dans les temples pour appeler les fidèles et scander les cérémonies.

C

Charges de la Toilette : cinq places enviées et honorées au Jardin de l'Impératrice.

Consoeurie Zenoï : *Voir* Zaïn.

D

Dames du Jardin : Nobles Dames qui résident au Palais dans l'entourage de l'Impératrice.

Dames du Yi (*ou Shadyi*) : les (quatorze) Cheffes des Apprivoiseuses dont la *Sâat Shadyi*, la Première Dame du Yi. (L'*Una* est la seconde, l'adjointe.) (*Voir* Sayin.)

Danen (*ai*) : le trépas.

Danenyi : agonisante.

Datchun Haï : Honorable Dame. (Formule ancienne de politesse.)

Déesse (*preuve ontologique de la nécessité de non-manifestation de*) : elle fut formulée par la vénérée théalogienne Trendel de la 61ème spirale : "Nous avons l'idée de Déesse

en tant que conscience parfaite ; une conscience parfaite qui existerait sur l'étendue serait imparfaite ; donc Déesse ne se manifeste pas." Elle ajoute : "En quoi cela est-elle contradictoire avec le fait que Shadulha est la Djetharat (l'incarnation de Déesse sur le Ter) ? Ce n'est pas contradictoire. Shadulha a dit : "Je ne suis que l'*Ayanan*, le "reflet de Déesse"." (*Voir Ayan.*)

Detim : père officiel des enfants (il en est rarement le père génétique, l'enim).

Djaïn (*ordre des*) : ordre dont les frères se consacrent en partie à des écoles pour les enfants des deux sexes des classes défavorisées de l'Impéria.

Djât (*le*) : tableau représentant Assim apprivoisant la Dragonne d'Or.

Djetharat (*la*) : l'Incarnation de Déesse : Shadulha.

Djezereth : la Cité. Capitale de l'Impéria et du Continent.

Duan : 1. Envergure. 2. *mesure de long*. Une duan = 1 m 65. De *dua*, voler.

Dumn (*ai*) : l'enveloppé ("gibier"). La bête que l'apprivoiseuse influence et soumet. De *dû*, *dmo*, enveloppe.

Dûthai (*Epoque*) : "Epoque des Prêches" (61ème spirale). (Etymolog. *dûthai* : "paroles enveloppantes".) Cette période est marquée par la volonté des hautes dignitaires de l'Adhalique de mettre fin au "relâchement des moeurs" des Espaces Courtois (60ème spirale). Sa figure la plus connue est la théalogienne Trendel qui tenta de rationaliser la foi.

E

Eden (*un*) : un arbuste au feuillage persistant.

Eïtho (*un*) : sorte de luth à sept cordes accordées en alternant tierces mineures et tierces majeures. (Ex. le luth en la : "la, do, mi, sol, si, ré, fa#".)

Elendaï : n. Enfante. Fille, garçon dans l'enfance. Fille ou fils, quel que soit l'âge : *mère de trois enfantes*. Descendante : *les enfantes de Thelai*. Qui est originaire de, qui appartient à la population de : *une enfante de Djezereth*.

Elendon : cérémonie d'initiation qui révèle aux fillettes les mystères de la yulhane et les élève ainsi au rang d'adulte égale aux autres.

Emshed : ramassage traditionnel de coquillages commençant à une date précise. (*Em*, un coquillage typique des plages de Tamyān. *Shed*, ramasser.)

Endu : la Tour (à Sun) d'où la Cheffe de l'Adhalique Minoyenne (la Shuntôn) exerce son pouvoir. (*Voir* Utshin.)

Enduthi : la "Parole de la Tour", texte sacré de l'Adhalique Minoyenne, écrite en tamaïon. (*Voir* Tamanarev.)

Eneyed (*les*) : société primitive décrite par Seyad dans son étude sur l'initiation des enfantes. (*Voir* Ayudin.)

Enim : 1. Père Fertilisateur de la Famille (traditionnellement). Père génétique. (*Voir* Detim.) Ayon éduqué pour sa beauté.
2. Fertilisateur au sens large. Le mot *enim* vient de la basse-tamanarane, *agnin*, source ou de la djezerane ancienne, *Nym*, Dieu-lune.

Enimeyè : réunion d'échange des enim.

Enimoï : maison des enim ; lieu de formation des enim à leur rôle ayonin.

Ensaï : coeur sacré du temple où se dresse l'autel et la statue de Déesse.

Eydin : seuil. Terme technique d'apprivoiseuse qui désigne la limite supérieure ou inférieure à ne pas franchir lorsqu'on modifie les émotions de quelqu'une. Si l'on accentue ou diminue trop un sentiment la "victime" prend conscience qu'elle est manipulée. "Lire" une psychosphère privée et en décoder les multiples seuils demande une longue pratique.

Ezenett : Celle-qui-ne-peut-être-dite, et qui protège la Conscience des *addenan* (adden-an : autres-moi).

F

Feï : ayon de l'Etendue, Mère des Six Géantes. Dans *le Shadni*.

G

Gadshin (*les*) : prêtresses initiées de Lemni, Déesse de la Connaissance, dans la mythologie tamyane (*Voir Shadni*.)

Générique : adj. Qui concerne les deux genres, les deux sexes.

Goneyu : puton. *Vulg.* Var. de *gonoï*. Prostitué. Ayon de moeurs faciles. (Plur. goneyum.)

Goneyum (*bars à*) : *Voir Goneyu*.

Grandes Intendantes : officielles de l'Impéria (fonctionnaires) issues de l'Ecole Impériale. Finesse d'élite de l'Impératrice.

Gynandre (*une*) : qui possède les deux sexes (bisexuée) par opposition à *yenyon*, sans sexe (asexuée).

H

Haut Conseil (*de l'Impéria*) : composé de 20 Conseillères Hautes choisies par tirage au sort et présidé par l'Impératrice. (10 Grandes Dames, 3 représ. du Yi, 3 représ. de l'Adh. Thaliennne, 4 représ. des 4 ligue du Cinquième Laborieux.)

I

Influence Rouge (*3ème Grande*) : la terrible Influence Rouge de 5032 combattue par Nun Y Shun la Grande. (*Voir Yi*.)

Issa, issun : elle, elles. **Issan, issaïn** : "elle", "elles" (coi).

Ithayan : un des noms de Déesse. (*Voir Ayan*.)

Iyish : la Diabliesse, la Démone. (*Voir Utshin*.)

K

Kyen : jeu de société.

L

Lempun : n. y. Cavale. Quadrupède qui sert à la yulhane de monture. **Lempuni** : n. a. Mâle de la cavale.

Lhassi : petite mammifère du pays de Thod dont on tire une huile utilisée comme combustible pour les lampes à huile.

Lhon : n. y. Ourse. Grande mammifère carnivore, au corps lourd, à la fourrure épaisse. **Lhonyu** : n. a. Mâle de l'ourse.

Li : 1. Lumière. 2. Gaie, lumineuse. 3. *avec une maj.* Le nom d'une des cinq disciples de Shadulha. (*Voir Yan Li.*)

Losange (*faire le signe du*) : 1. Geste rituel des adhaliques, dessinant un losange. *Faire le signe du losange en pénétrant dans un temple ou former avec les mains, des pouces et des index, le losange autour du nombril.* 2. Représentation symbolique de la danse de la soleille. 3. Représentation symbolique de l'influence (le yi). 4. Symbole sacré de Celle que les initiées appellent *Ayan*, la *Voix*, de l'Appel absolu auquel on ne peut rester sourde et à quoi toute chose, partout, répond. 5. Pour les zenieh, le losange est plus qu'un symbole. Elles nomment cela : une "forme-action". Former le losange équivaut à créer une ouverture sur l'étendue qui appelle les énergies et les focalise de telle sorte qu'elles s'engouffrent dans cette vacuité créée, pour alimenter et rendre manifeste ce qui n'est encore qu'en germe dans la conscience. Le losange devient alors une porte qui relie l'univers des possibles à celui des réalités. D'un côté "Porte ouvrant sur la Conscience", de l'autre "Porte donnant sur le Monde". 6. Représentation symbolique de la yinaï (sexe yulhanin) en tant que "Porte donnant sur le Vivant". 7. Les initiées appellent simplement le losange : "La Porte".

M

Message-yi : communiquer des images (sensations, sons...) directement de psyché à psyché. (*Voir* Shadesh.)

Min (*ayu*) : 1. La vacuité (le futur), état de ce qui est vide, appelée aussi "prairie de toutes les possibilités" ou la "Libre Voie". (*Voir* Shunten.) 2. Observation. (*Voir* Shadesh.)

Minayin (*une*) : visiteuse de la vacuité. (*Voir* Aïmen.)

N

Nêyad (*la*) : "trône". Désigne à la fois le pouvoir de la Mère de la Famille et son fauteuil sculpté. De *nê*, mère et de *yad*, loi.

Ninnêyad (*la*) : le Grand Pouvoir, le Trône de l'Impéria. Mot à mot : "La Loi de la Grande Mère", l'Impératrice.

Nitaz (*temple de*) : temple d'une bourgade de Tamyān.

Nôn (*ayu*) : Soleille (*la*). Etoile au centre d'un système, rayonnant d'une lumière propre. **Ayuô Nôn** (*L'Unique Etoile, la Soleille*), un des noms de Déesse. (*Voir* Ayan.)

Nônsoï (*une*) : un cercle (cercle solaire), c'est-à-dire une "année". De *nôn*, soleille et *soï*, cercle, danse. (*Voir* S.S.S.)

Nun : magie. **Ayannun** (Magie d'Ayan) : "Grands Eléments". (*Voir* Shadn.)

Nunzi (*une*) : espèce de chinchilla à fourrure turquoise.

Nym (*ai*) : 1. Lune (*le*). Satellite du Ter reflétant la lumière de la Soleille. 2. Dieu-lune chez les djezeranes anciennes. 3. *fam.* Derrière, fesses.

Nymshi : lune-plein. (*Voir* Shaïtal.)

O

Oshan ! : Bonne ! (Interjection qui marque la satisfaction.)

P

Papyrus de Djezereth (*les*) : textes spirituels du Zaïn.

Psychosphère : ensemble des états conditionnés de la conscience involuée en Shuthun et subissant la loi du vivant-mort, de l'être-néant. Appelée aussi : "Monde des Images".

Q

Queshin : abbesse. **Queshon** : abbé. **Quesh de Djuat** : abbaye de Djuat (dans les Yévéhés). De la shuzune *quê*, mère.

R

Raïnê (*une*) : environ trois kilomètres.

Règle tripartite (*la*) : "La yulhanine l'emporte partout sur l'ayonine, est générique et donne sa forme à la neutre." (*Voir* Document Li, *en* Appendices.)

Rendô (*gâteau de*) (*aux épices*) : sorte d'amandes douces.

Roman à l'eau de bleuet : littérature sentimentale convenue dont sont friands les jeunes fils et les ménagers de quartier (l'action se situant généralement aux Espaces Courtois de la soixantième spirale).

S

Sacrificatrice : formée à l'Ecole des Sacrificatrices de Djezereth ou par la sacrificatrice en titre de la Famille.

Sadoï : mesure de poids.

Sayin : apprivoiseuse. **Rhin-sayin** : graine-apprivoiseuse (élève apprivoiseuse, disciple). (*Voir* Dames du Yi *et* Shadesh.) **Sayin-zenièh** : apprivoiseuse-danseuse.

Se mettre derrière les rideaux : expression qui désigne chez les apprivoiseuses le fait d'assister à une scène dont on est

absente corporellement en empruntant à une yulhane quelconque, d'une manière totalement discrète, ses sens.

Sechaïn : 1. Auriculaire. 2. *mesure de long*. Un sechaïn = 6 cm. De *sech*, doigt et *shaïn*, libre.

Selnin (*loi*) : depuis la loi Selnin de 6721, les impératrices ne se marient plus et ne prennent plus de *Detim Impérial* parmi les vierges de l'androcée du Palais.

Senzn : "traire", presser le sexe ayonin jusqu'à ce qu'il donne sa semence.

Sernin : plante qui favorise l'érection.

Shadesh (*le*) (*des Apprivoiseuses*) : 1. "Psychologie" des sayin. ("Psychologie" est la traduction de *yedmin*. De *yed*, souffle, âme, conscience et *min*, observation.) *Par extens.* : l'ensemble des techniques-yi. 2. *avec une maj*. Spiritualité basée sur les deux vastes *ayesh*, finesses ou subtilités (de *ayu*, fine) qui dansent le monde : *yinaï*, la finesse yulhanine qui appelle et *yanghui*, la finesse ayonine qui répond.

Shadn : "conscientiser" ("être") ; avoir conscience *et* animer. *Shadn* est délicat à traduire. Il s'emploie comme le verbe être, essence et existence, mais cette racine et cette manifestation sont conçues comme *perception et animation* par les yulhanes. *Shadn* c'est "conscientiser", à la fois avoir conscience du monde et, selon la forme de cette conscience - divine, élémentaire, yulheïn, animale, végétale ou minérale (six formes) - donner à ce monde une âme, une règle, un but ou un cadre. Déesse, la Grande Animatrice, "Est" dans le sens où elle a conscience de la Totalité et à cette Totalité donne une âme. Le *Feu*, le *Vent* et l'*Eau (la pluie)* "sont" les trois *Grands Eléments* (les yulhanes disent les *Ayannun*, les Magies d'Ayan) qui donnent une règle au monde. Les yulhanes lui confèrent un but et les bêtes, plantes et roches un cadre.

Shadni (*le*) : recueil de textes sacrés de Tamyān (- 500 S.S.S.)

Les six Enfants (Géantes) de l'Etendue symbolisent les six directions : **Ayan** (Levant : est) ; **Lin** (Couchant : ouest) ; **Tha** (Lumière : sud) ; **Uh** (Ombre : nord) ; **Shû** (Cime : haute) ; **Gmô** (Abîme : basse). Aux trois filles, *Ayan*, *Tha* et *Shû*, sont associées les finesses positives : la *chaude*, la *lumineuse* et la *sèche* et aux trois fils, *Lin*, *Uh* et *Gmô*, les finesses négatives : la *froide*, la *sombre* et l'*humide*.

Shadulha : incarnation de Déesse : la Djetharat. (Li, Tha, Enyu, Nézer et Thin sont ses cinq disciples ; noms que prennent toutes les shôdoran.) Etymolog. "Oiselle qui s'envole de la branche".

Shadulznê (*la*) : le "Pinceau de Shadulha". Rouleau de parchemin sacré dont on dit que c'est la main même de la Djetharat qui en a peint les signes, d'ailleurs splendidement tracés. (*Voir* Chant VI en Appendices.)

Shadum (*le*) : siège de l'Apprivoisement.

Shaïtal (*lune noir de*) : le mois lunaire de shaïtal (à l'époque de la plus grande lumière) est suivi de ceux d'eytal, lumô, dutal, etc. Lune noir s'oppose à lune-plein. (*Voir* Nymshi.)

Shal : roseau qui pousse dans le delta de l'Aïdjen.

Sham (*faire*) : expandre sa conscience horizontalement dans les quatre directions.

Sham (*le*) : l'espace pur, l'espace premier, le Commencement.

Shatun Ayani (*ai*) : le Don Divin (lire le *Verset 48 de l'Ayanutha*) qui désigne le fait d'accueillir dans son corps une enfant venue de la vacuité et de Déesse. (*Voir* Aïmen.)

Shatzaï et l'aïfu (*le*) : insignes de rang des Nobles Dames. Le shatzaï est fait de signes et l'aïfu de dessins.

Shazat (*cérémonie du*) : où l'on offre, en grande pompe, à la nouvelle Papesse de l'Adhalique les vingt-et-un objets sacrés que les Shôdoran se transmettent.

Sheleyon : mot très grossier qui associe *shel* et *ayon*.

Shemse Zaïn ! : cri de ralliement des zenièh.

Shendu : tribunal en plein air. (A l'espace du *Shadni*.)

Shezaïn yedayan (*une*) : une "souveraine inspiration d'Ayan", c'est-à-dire une cheffe-d'oeuvre. De *shezaïn*, souveraine et *yed-ayan*, souffle d'Ayan.

Shin (*le*) : 1. Le vivant. 2. La naissance. 3. L'énergie (vitale) ; l'énergie basse, la négative, par opposition à l'énergie haute, la positive, celle qui vient de Déesse. (*Voir Anendoï*.)

Shin rouge : énergie violente.

Shinzhu : yandaé-lutteur.

Shirzin : "serrer", "presser", c'est-à-dire à la fois prendre son plaisir de l'autre sexe et duper, rouler quelqu'une.

Shoban : *gram*. "Participes".

Shom (*ai*) : le corps. (Mot ashna. Lire *l'Ayanutha*, *Verset 12*).

Shom (*ayu*) : 1. Manche d'ustensile ou anse. 2. *fîg*. Manière vulgaire mais familière de désigner le sexe ayonin.

Shôdoran (*la*) : Papesse de l'Adhalique Thalienne.

Shôt ayon suthundum : "Tout l'ayon est (dans) ses testicules". *Shotan*, *shotani* (*shôt* devant une voyelle) (toute, tout), *suthun* (testicules) et *dô*, *dum* (je suis, est). (*Voir Thundô*.)

Shû : 1. Obéir. (*Voir aïmshû*.) 2. (ou sù) Végétal, plante.

Shum : garçon.

Shushum : une insulte parmi d'autres.

Shumin : opium de Tamanarev, antalgique puissant.

Shuntnô (*la*) : Cheffe ("Papesse") de l'Adhalique Minoyenne. (De *Shuntayan*, serpente fabuleuse née de la Déesse Tayad , mythologie de Tamanarev.) (*Voir Utshin*.)

Shunten (*ayu*) : la plénitude (le passé), état de ce qui est pleine. (*Voir Min*.)

Shuthun : concept intraduisible, double en soi, où se rejoignent être et néant. Il se confond avec le Ter, le monde, par opposition avec la Cièle, Déesse.

Shuzun (?) : Que voulez-vous ?

Shuzune (*civilisation*) : civilisation de l'île de Tamyān qui s'étendit jusqu'en 5000 S.S.S.. La shuzune est une des deux langues défuntes (l'autre étant l'ashna) dans laquelle la yewhina moderne prend ses racines. Elle fut parlée par les Shuzunes d'Atlen (capitale de Tamyān jusqu'à la 50ème spirale). Originellement, la shuzune vient aussi de l'ashna.

Sinasheïa : couteau-asheïa. "La sinasheïa est, en premier lieu, cet objet auquel on peut identifier une conscience ennemie. Celle-ci perd alors toute son intelligence et ses souvenirs, toute sa sensibilité. Elle s'adéquatise au couteau, devient conscience minérale, attentive à la cristallisation spatiale et superbement indifférente au reste de l'univers." (Undu Telem)

Soeur Aînée : Cheffe du Zaïn, élue parmi les Yan Li.

Soeur-héritière : la benjamine d'une sororie.

Somale : plante herbacée à grosses fleurs bleues ou roses dont on tire une résine alimentaire considérée comme "nourriture de la conscience" et consommée régulièrement sous différentes formes.

Somale (*résine de*) : stupéfiant léger.

Somale aux trois couleurs (*la*) : (lire l'*Ayanutha*, Verset 7) a subi de nombreuses interprétations. D'une part le terme employé n'est pas *sûmhal* ("somale") - nom sous lequel on connaît cette plante herbacée aux larges fleurs d'où vient le sûmholin ("somalin"), liqueur appréciée et le sûmhûn ("résine de somale") lui aussi apprécié - mais *shûmon*. D'autre part, bien que shûm et sûm aient la même racine qui est shû (ou sû), végétal, plante, on identifie plutôt le shûmon avec la *shumayon* qui est un aliment divin mythique (sans rapport avec la somale que nous connaissons), quoique décrit nulle part mais seulement cité. *Les Déesse se nourrissent de*

"shumayon" et boivent de "l'atnei", dans la mythologie tamyane de - 500 S.S.S., à l'espace du Shadni.

La notion de trois couleurs est associée aux trois races (la Bleue, la Verte et la Mauve) mais aussi aux trois "consciences du cadre", les règnes animal, végétal et minéral, mais encore aux trois "consciences de la règle", le feu, le vent et l'eau.

Somalin : liqueur de somale.

Spirales : siècles.

S.S.S. (7034) : abréviation pour "Soï Shin Shadulha". 7034 cercles après Shadulha. De *soï*, cercle (solaire) : "année" et *shin*, énergie, naissance.

Suat : voici, ceci.

Sumbediédayin : chant traditionnel du pays de Thyl pour réveiller les enfants, devenu un nom commun qu'on peut traduire par : une "éveilleuse".

"Ado / sumboïdi / aï obendi / ayu yedan / yin."

"Des / bêtes-petites / le saut / la nouvelle-née / appelle."

("Le saut des petites bêtes attire la nouvelle-née.")

Suyen et Lyan : la première yulhane et le premier ayon, d'après l'Ayanutha (Versets 7, 8 et 9).

T

Tadjineï : prophétesse, messagère.

Tamanarev : l'Ile de l'Est, habitée principalement par les Vertes. Capitale : Sun. Langue : tamaïon. Littéralement : la "Demeure Sacrée". (*Voir Utshin et Shuntnô.*)

Tamyán : l'Ile du Sud, peuplée par les Mauves. Capitale : Tadjí. Ancienne capitale : Atlen. (*Voir Shuzune et Andôran.*)

Tashdu (*faire son*) : examen et serment qui permet à une graine-apprivoiseuse de devenir apprivoiseuse.

Taym : entendre.

Tedeï (*la*) : méditère, pièce de méditation.

Tedelen-itha : période la plus lointaine de la Préhistoire, "étendue de l'influence grossière", où la yulhane vit d'appropriations simples, de cueillette, etc. Au fur et à mesure que la yulhane se déploiera en différentes races, elle s'affinera comme elle affinera la fabrication de ses ustensiles, son langage et sa maîtrise du yi (l'influence). (*Voir Anendoï.*)

Tendjeï (*la*) : anniversaire de Shadulha, principale fête du Yev.

Thal : ou le Continent. Peuplé majoritairement par les Bleues. On y trouve notamment les pays de Thyl, de Thod et d'Ashin. Capitale : Djezereth (capitale de l'Impéria). Ancienne capitale : Nimhil. Langue : la yewhina.

Thaled (*un*) : monnaie (de même que *tamun* et *tamarin*). Une pièce d'or vaut mille thaleds.

Thalmun (*un*) : grande boîte plate posée sur des pieds, bureau.

Thendjeb (*la*) : longue fente boutonnée à l'entrejambe d'un vêtement.

Themai : n. y. Louve. Mammifère carnivore de la famille des canidées. **Themayu** : n. a. Mâle de la louve.

Thod (*pays de*) : pays (dont est originaire Shadulha) intégré dans l'Impéria depuis 300 cercles, se situant à l'ouest du pays de Thyl, au pied des Yévéhés. Capitale : Limnil (la Rouge, la Sévère). Plus à l'ouest : Djuran, grande cité commerçante.

Thodaïn : langue effacée du pays de Thod.

Thonoï : rythme de gong qui marque le décès d'une shôdoran.

Thundô : spécialiste des complexes de l'ayon. Auteure de "*Déesse, la guenon et l'enfante*". (*Voir* Shôt ayon suthundum.)

Thyl (*pays de*) : pays du Continent, situé à l'est du pays de Thod. Capitale : Djezereth. Rivière : l'Aïdjen.

Tuya : 1. Hameau près de la Yeddhu de la Djetharat, dans les Yévéhés. 2. Signe secret de la Saât Shadyi Runzi défunte, gravé sur le Baz.

U

Ûdo (*ayid*) : réalités (les). Ce mot ne s'emploie qu'au pluriel car, pour la yulhane, le chiffre 2 est à la base de toute chose, le 1 n'étant qu'un des deux pôles d'une "unité duelle", partout associé à -1, l'autre pôle. Chaque unité duelle est elle-même en relation avec une autre unité duelle".

Umned (*faire l'*) : rituel de l'Adhalique Thaliennne où les Asni nettoient les vingt-et-un objets sacrés de la Shôdoran en-allée pour les remettre à la nouvelle Shôdoran lors de la cérémonie du Shazat.

Undu Telem : la théoriciennne du Yi, auteure de "Irsat Sayin" (son ouvrage le plus connu) : "De l'influence : le visage du désir. Chaque psychisme possède une zone-miroir. La yulhane y jette un regard et s'y reconnaît. Le coeur de l'influence c'est de savoir pénétrer la zone-miroir d'une autre yulhane et y déposer le visage de son propre désir."

Unensheïdon (*l'*) : l'espace où crient les hirondelles.

Uneyum : la semblable, la même. (En ashna : *yulh.*)

Unmin : petit organe fin érectile de la yinaï.

Ushanli : "lectrice" (comptable et cheffe des copistes dans un temple).

Ushni : village fait d'une seule maison. ("Maison longue".)

Utshin (*civilisation*) : civilisation effacée (600 - 2200 S.S.S.) de l'île de Tamanarev. A partir de son interprétation (en tamaïon) de l'Ayanutha, elle tenta de rejeter l'influence des apprivoiseuses en assimilant leur don à celui de la Diabliesse et fut religieusement à l'origine du schisme de la Minoyenne. En 2248, la Matriarche Tadimdjeï de Sun refusa d'obéir à la Papesse de l'Adhalique Thaliennne et devint la première Shuntnô de l'Adhalique Minoyenne. (*Voir Enduthi.*)

V

Verset 12ème de l'Ayanutha (début du): appelé *Yenlûl*, l'Ennemi. (De *lûl*, front, amitié et de *yen*, sans.)
"*Yen lûl aï shom shâ, Yedyé yendô yenlûl.*"
"Sans amitié le corps est / de-l'âme sans-pitié ennemi."
("Le corps est sans amitié, Ennemi impitoyable de l'âme.")
Shâ ("est") vient du verbe *shadn*. (*Voir Shadn*.)

Y

Yandaé : mâle travailleur (fort). Ayon non-fertilisateur éduqué pour sa force. Undu Telem, la théoricienne du Yi, écrit dans *Irsat Sayin* : "Vis à vis des yandaé pris de folie meurtrière, le travail est plus complexe. On ne peut pas les approcher pour jeter un filet psychique sur eux et alors soumettre leur esprit par le regard. Ils sont trop dangereux à cause de leur sauvagerie et de leur force physique. Il faut alors exercer à distance, pratiquer la *shuda* (l'innommée) ce qui n'est pas une chose usuelle pour toutes les apprivoiseuses."

Yandaénienne : adj. et n. Qui tient du yandaé, des personnes grossières. Adj. Qui n'est pas fine.

Yan Li : Cheffes de la Consoeurie Zenoï (le Zaïn), mot à mot : "Sein de Lumière". Elles élisent parmi elles la Soeur Aînée à l'issue d'une série d'épreuves.

Yanghui (la) : 1. Finesse qui répond. 2. Tube érectile relié aux testicules chez les mâles.

Yanguin : fruit à la chair dense et sucrée, très nourrissant.

Yed : n. y. 1. Oiselle. Vertébrée ovipare couverte de plumes dont les membres postérieurs servent à la marche et dont les membres antérieures, ou ailes, servent au vol. 2. Conscience, âme, souffle, vie. **Yedni :** n. a. Mâle de l'oiselle. **Yednin :** n. y. Petite de l'oiselle, femelle ou mâle, oisillon.

Yedan : n. et adj. Nouvelle-née. Enfante nouvellement née : *enfants nouvelle-nées, garçon nouvelle-né.*

Yeddän : minerai rare d'un éclat argent très caractéristique.

yen : non, ne pas, sans (suffixe ou préfixe de négation placé, selon la racine du mot, au commencement ou à la fin, pour semble-t-elle, des raisons de pure esthétique auditive).

Yeddhu : une "solitaire" : un refuge spirituel. De *yed*, souffle, âme et *dhu*, plainte, pleur.

Yendaô : coma

Yeshayev : prêtresse-voyageuse. Contraction de *yesh*, prêtresse et *anayev*, voyageuse.

Yev (*ai*) : Ter (le).

Yévéhés (*les*) : chaîne de montagne d'un rose soutenue qui, du sud au nord, forme l'épine dorsale du continent de Thal. Le Mont Thaï (sacré) en est la partie la plus élevée.

Yewhina (*la*) : langue principale du continent de Thal. Elle prend ses racines dans deux langues défuntes : l'ashna et la shuzune; la première qui fut parlée par les Ashiniennes de -2200 à +700 S.S.S. environ avant que cette large civilisation ne s'efface au profit d'autres, la seconde est celle des Shuzunes d'Atlen, qui fut capitale à la pointe nord de Tamyan jusqu'à la cinquantième spirale (siècle) avant d'être abandonnée pour Tadjì, à l'ouest.

Yi (*Ecole du*) : avec des *maj*. la prestigieuse Ecole du Yi de Djezereth.

Yi (*le*) : 1. Influence (capacité psychique d'agir sur la psychosphère), le "don". Undu Telem écrit : " C'est une longue éducation de la psyché qui fait éclore une bonne maîtresse du yi. Chaque fillette a assez d'influence pour maîtriser la psychosphère. A condition d'apprendre ce qu'est la psychosphère ! Ce don, qui nous définit, nous l'avons toutes reçu en partage dès l'aube de la première étendue du monde." 2. avec une *maj*. Appel de Déesse. (*Voir Losange.*)

3. avec une maj. Désigne aussi les Dames du Yi, c'est-à-dire les Apprivoiseuses.

Yin : appeler, attirer, stimuler, exciter, faire se mouvoir.

Yinaï (la) : 1. Finesse qui appelle. 2. Organe femelle de la copulation.

Yon : fam. sexe yulhanin. Var. de *yonoï*, profondeur.

Yonde teï : célèbre chant écrit par Shadulha (dans la *Shadulznê*). (Voir Chant VI en Appendices.)

Yuan : herbe à l'odeur moelleuse qu'on fume dans de petites pipes.

Yulhane : terme générique désignant l'espèce yulheïn, douée de conscience et d'influence ; personne de cette espèce. Conscience du sexe femelle. *Yulhane de lettres* : écrivaine. *Etre, se montrer une yulhane* : énergique, courageuse. *Parler de yulhane à yulhane* : directement, franchement. *Yulhane de confiance*. *Yulhane de parole*. De l'ashna, *yulh*, qui se traduit en yewhina moderne par *uneyum*, "semblable, la même".

Yulhane ayeneï : "yulhana consciencia". Cette apprivoiseuse nomade apparaît elle y a 100 000 cercles environ. Elle comprend notamment la *Yulhane de Denthoi* qui est considérée comme une race primitive de Yulhana consciencia et la *Yulhane de Den-Tulum*, notre aïeule directe.

Yulhane de Tendoyi : une préyulhanienne qui vivait à Tendoyi (Yévéhés) elle y a 450 000 cercles.

Yulhaneï : n. y. Femelle. Conscience (yulhane ou bête) qui appartient au sexe doué du pouvoir générateur. Adj. *Une héritière yulhaneï*. Fig. Qui annonce la finesse : *visage yulhaneï*. Énergique : *une yulhaneï assurance*. (Voir Ayoneï.)

Yulhanine : adj. Qui appartient à la yulhane. Gram. Nom à la forme *yulhanine* : qui désigne une conscience yulhaneï ou toute chose regardée comme telle. N. y. La forme yulhanine.

Yulhanologue : 1. Analogue, équivalente, consoeur. De *yulh*, "semblable, la même". 2. Spécialiste de la yulhanologie (étude, science de la yulhane et notamment des sociétés dites primitives).

Yulheïn : **I.** adj. 1. De la yulhane, relatif à la yulhane. *L'espèce yulheïn* : l'ensemble des yulhanes. Propre à la yulhane, à son naturel. *L'erreur est yulheïn*. 2. Qui concerne la yulhane, s'applique à la yulhane. *Sciences yulheïns*. 3. Qui a tous les caractères de la yulhane. *Personne profondément yulheïn*. 4. Bonne, généreuse, compatissante à l'égard d'autrui (autrui est ici la traduction de *addensa* qui contracte *adden*, "autre" et *issa*, "elle"). **II.** n. y. 1. Yulhane, personne yulheïn. 2. Ce qui appartient en propre à la yulhane.

Yulheïnité ou yulhanité : n. y. 1. Le naturel yulheïn. *Yulhanité et divinité de Shadulha*. 2. L'espèce yulheïn. *Une bienfaitrice de la yulhanité*. 3. Altruisme, bienveillance. 4. Sentiment profond de la grandeur et de la misère de la yulhane. *Les oeuvres de Syeden Y Lin sont pleines de yulhanité*. De *yulh*, "yulhane".

Z

Zaïn (*art du*) : la danse-lutte.

Zaïn (*le*) : (avec une maj.) désigne la Consoeurie Zenoï elle-même. Elle fut officiellement dissoute en 6784.

Zenièh : adepte du zaïn, danseuse-lutteuse.

Zenthi (*ayu*) : la neutre. *Gram.* Qui n'entre pas dans les catégories grammaticales de la yulhanine et de l'ayonine. Contraction de l'ashna, *zenen*, "ni l'une ni l'autre" et de la shuzune, *thi*, de *thad*, "dire".

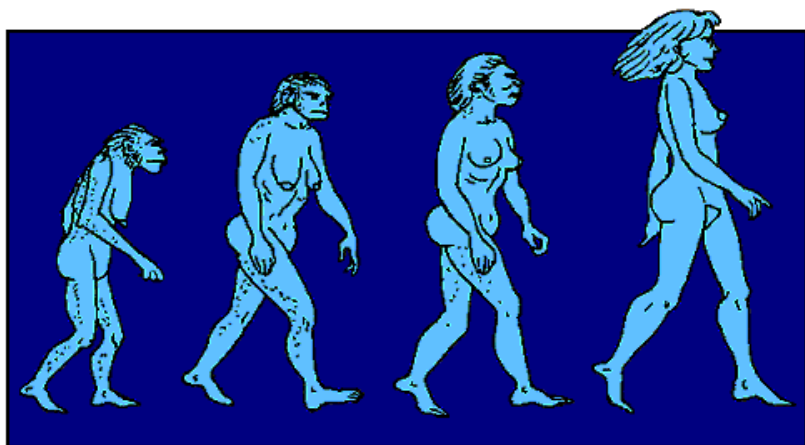
Zoïn : *fam.* Cul.

FICHE DE LECTURE

Les premières yulhanes

Le déploiement de la yulhane (reconstitutions).

Situe sur l'étendue les consciences représentées ici.



Alanosheyan Yulhane de Tendoyi Yulhane de Denthöi Yulhane de Den-Tulum

Que savent les préhistoriennes ?

"Nous connaissons assez bien l'aspect général des premières yulhanes puisque nous avons les ossements de toutes les parties du squelette. Cependant ce tableau est incomplet : elle est douteuse que l'on puisse retrouver les caractéristiques qui n'ont pas laissé de traces fossiles. Quelle était l'importance des poils, la couleur des yeux, la forme du nez, des lèvres, etc. ? Tout le problème tient dans ces questions : quels vestiges avons-nous, et quels vestiges savons-nous interpréter ?"

Mots clés : Tedelen-itha, Adeyen-itha, Anendoï.

Activités

1. Comment les yulhanes imaginaient-elles autrefois la création du monde et de la yulhane ? Comment imaginaient-elles l'existence et le déploiement de la yulhane primitive ?
2. Peut-on tout savoir sur nos aïeules préhistoriques ? Justifie ta réponse. Des progrès sont-ils encore possibles ?

Illustrations : Patricia Gury

Patricia Gury
Le journal d'une
Yulhane
roman

« Quand Neï atteignit les Collines Rouges, la soleille était haute encore et la première chose qu'elle entendit et vit en arrivant au village fut un groupe d'enfantes qui se roulaient dans la poussière en riant.

Tant filles que garçons, les petites yulhanes portaient de courts pagnes de peau qui passaient entre les jambes et se rabattaient devant et derrière en deux pans. Ils étaient tenus au ventre par une lanière. Leurs cous, leurs bras, leurs chevilles s'ornaient de colliers et de bracelets faits de cordes de boyau passées dans des perles d'argile cuite colorée. D'autres se mêlaient à leurs cheveux longs nattés en des coiffures compliquées.

Quoiqu'ainsi parées, comme une d'entre elles avait traîné une lourde gourde de peau pleine d'eau et l'avait versée sur le sol poussiéreux, elles s'éclaboussèrent de boue avec des cris joyeux. »